THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

/AS^V
A39 au

Les Jésuites Missionnaires

Au XIXe Siècle

EX BIBLIOTHECA MIN
ABBATIÆ S^ti-BERNA
IN BORNHEM

A. Brou

Les Jésuites Missionnaires

AU XIXe SIÈCLE

BRUXELLES
LIBRAIRIE ALBERT DEWIT
53, Rue Royale

1908

BV2290
.B88

TOUS DROITS RÉSERVÉS

The
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

AVANT-PROPOS

I

La Compagnie de Jésus a toujours été un ordre de missionnaires. Tout au premier rang de ses occupations, et cela dès ses origines, elle a mis l'apostolat des pays infidèles. Pendant les deux siècles qui séparent François Xavier de Clément XIV, la bulle qui les a reconnus et institués du bref qui les dispersa, les Jésuites ont fait dans les missions ample et belle besogne. La Chine, le Japon, l'Indo-Chine, les Moluques, le Canada, le Paraguay, le Congo, l'Ethiopie leur ont dû leurs apôtres. Lorsque des coups multipliés ont jeté bas ce grand édifice en construction, plus de 3000 ouvriers se trouvèrent sans travail.

Ces pages de leurs annales, pleines d'épreuves et de martyres, étaient trop glorieuses pour que les Jésuites nouveaux, aussitôt leur ordre ramené à la vie, n'essayassent pas de leur donner une suite. Et c'est ce deuxième chapitre dont nous voudrions esquisser les lignes maîtresses. Simple vue d'ensemble : car un récit tant soit peu détaillé remplirait de forts volumes, et l'heure n'est pas encore venue de l'entreprendre.

Lorsque la Compagnie fut supprimée par Clément XIV, les Jésuites sécularisés se résignèrent malaisément à quitter leur poste de mission et les chrétiens auxquels ils avaient voué leur vie. En bien des endroits, hélas ! il fallut partir. Impossible de se soustraire aux ordres brutaux de Pombal et de d'Aranda : ce fut l'exil, ou la mort lente dans les prisons de Lisbonne. Mais là où ils le purent, ils restèrent. Ils

unirent leur travail à celui des apôtres, malheureusement trop peu nombreux, qu'on avait envoyés prendre leur succession, Lazaristes ou prêtres des Missions Étrangères, et ils moururent sur place. Ainsi en Chine, à Pondichéry, dans l'Archipel.

Il y avait cependant un dernier rejeton vivant du grand arbre déraciné. Dès que la chose leur fut permise, les Jésuites maintenus en Pologne et en Russie essayèrent de prouver que la sève n'était pas morte. Ils reprirent leurs traditions. Dans la mesure étroite de liberté que leur laissait ce gouvernement des Tsars auquel ils devaient de vivre encore, ils eurent leurs missions. L'apostolat des infidèles restant le monopole exclusif de l'église officielle, qui n'en usait guère, l'apostolat des schismatiques étant rigoureusement interdit, ils se rabatirent sur celui des catholiques dispersés dans les régions neuves de l'Empire. Ils inauguraient ainsi une forme de mission qui prendra, au XIXme siècle, une grande importance, celle des pays d'émigration. En Australie, aux Etats Unis, sur le Zambèze, au Brésil, des Européens viendront défricher et exploiter les savanes, les mines ou les forêts. Beaucoup de catholiques parmi eux risqueront de perdre la foi, si des prêtres, leurs compatriotes ne se dévouent à les suivre. Et ainsi se fonderont un peu partout des missions d'un genre nouveau qui, à bref délai, se transformeront en églises normalement organisées.

C'est ce que, dès le début du siècle, les Jésuites commencent en Russie. Le Tsar, en ce temps là, essayait de peupler et de coloniser les steppes de son immense empire. Sur les bords du Volga par exemple, il attirait des Allemands et des Polonais. Il y en avait de catholiques. Pour les attacher à leur patrie nouvelle et leur faire accepter le régime russe, il importait de respecter les consciences. Les Jésuites furent donc priés d'organiser le culte chez les émigrés. En 1800 on les trouve à Saratow, administrant une dizaine de missions ; en 1804, à Odessa, dans la colonie que cherche à fonder le duc de Richelieu. En 1805, on leur permet de descendre dans les îles de la mer Egée, à Tyne et à Syra, pour y prendre la succession des derniers jésuites sécularisés

de l'Archipel. En 1806, ils sont à Astrakan ; en 1810, au Caucase évangélisant une population bigarrée de soldats polonais, de condamnés aux mines, de déportés politiques, de cosaques, de voyageurs. En 1811, à eux seuls, les hôpitaux suffisent à les accabler de besogne.

Mais déjà ils jetaient leurs regards beaucoup plus loin. En 1804, répondant à l'appel du seul Jésuite qui vécût encore à Pékin, ils avaient tenté d'aller reprendre leur poste dans cette chère mission. Ils avaient cru pouvoir passer par le Portugal avec l'espoir d'entrer en Chine par Macao ; mais les successeurs de Pombal n'étaient pas d'humeur à laisser les Jésuites reparaître en Orient. Le projet avait donc échoué. On essaya une autre voie. Pourquoi ne pas arriver à Pékin sous le couvert d'une ambassade russe ? En attendant on allait s'installer en pleine Sibérie, à Tomsk et à Irkoutsk, chez les déportés. On était là à moitié chemin du Céleste Empire.

II

Sur ces entrefaites, le pape Pie VII rendait l'existence à la Compagnie de Jésus. Par contre, pour des motifs qui n'avaient rien que de très honorable, on la chassait de Russie. Les missions dans l'empire des Tsars disparaissaient du coup. Mais en Chine, en Syrie, en Amérique, à la nouvelle qu'il y avait encore des Jésuites, on a commencé à réclamer leur retour. Des requêtes vinrent à Rome des bords du Yang-tsè, et du Liban. D'autres furent envoyées à Washington par les Peaux-Rouges de la Savane ou les nègres de Saint-Domingue. Un demi siècle n'avait pas aboli leur souvenir. En certains lieux, il subsistait vivace, d'autant plus que, là où avaient travaillé les Jésuites, on ne voyait plus que des ruines. On se rappelait leurs œuvres, et le grand vide laissé par leur disparition. Les jeunes républiques américaines, émancipées de l'Espagne, reprochaient amèrement à leur métropole d'hier de les avoir violemment, sans cause, sans procès, privées de leurs maîtres dans la foi.

Mais, en haut lieu, l'on crut sage d'attendre. Il fallait que l'ordre rappelé à la vie eût le temps de s'affermir en Eu-

rope, de refaire ses traditions antérieures, de rétablir au moins sommairement ses cadres. Après une dizaine d'années, les Jésuites pensèrent que le moment était venu. Ils étaient en mesure de répondre à plusieurs des propositions qu'on leur faisait. Donc, en 1823, des Belges reprirent sur le Missouri l'œuvre des anciens Jésuites français du Canada et de la Louisiane. En 1831, d'autres répondaient à l'appel des évêques de Liban.

C'est alors que le général de la Compagnie, le P. Roothaan lança un vibrant appel à ses religieux : « Quels doivent être et mes sentiments et les vôtres, mes Révérends Pères, devant tant de besoins, tant de demandes, auxquelles le petit nombre d'ouvriers nous met dans l'impossibilité de répondre ?

« Pour remplir le devoir de ma charge, d'abord je vous invite et vous exhorte tous, de la manière la plus pressante à ne rien omettre pour ressusciter en vous l'esprit de votre vocation. Que ceux ensuite en qui le ciel fera naître le désir de cet apostolat le regardent comme une grâce insigne, lui ouvrent leur âme toute entière, et l'entretiennent avec soin. Qu'ils s'offrent souvent à Dieu pour que sa sainte volonté leur en accorde un jour l'accomplissement, et qu'après en avoir conféré avec le guide de leur conscience, ils ne manquent pas, soit par eux-mêmes, soit par leur Provincial, de nous faire passer leurs noms pour être inscrits au nombre des aspirants à un si glorieux ministère.

«Les Provinciaux ne doivent pas regarder les sacrifices qui en résulteront comme de véritables pertes. Ces paroles de l'Evangile : Donnez et on vous donnera, trouvent ici leur application. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'une Province soit assez fournie de sujets pour pouvoir donner aux missions quelque chose de son abondance, et pour ainsi dire de son superflu. Jésus-Christ voulant que chacun se plaise à donner même de sa pauvreté, et se tienne assuré que ce qu'il aura ainsi donné lui sera rendu avec usure par la bonté divine, il dit : Donnez et on vous donnera, *date et dabitur vobis*. Ainsi devons-nous être persuadés que plus une Province se montrera libérale en ce qui tient à cette œuvre, plus elle donnera de bon cœur à Dieu et aux missions ses

meilleurs et ses plus utiles sujets, plus aussi la bonté divine aura soin de l'enrichir de nouvelles recrues et de sujets non moins précieux. » (*Lettre du 5 décembre 1833.*)

*
* *

La réponse fut l'ouverture des missions du Bengale en 1834, et du Maduré en 1836. Là, comme en Syrie et en Amérique, les Jésuites retrouvaient les traces de leurs devanciers. Ils comptaient aussi les reprendre au Paraguay et au Tucuman, quand, cette même année 1836, ils débarquèrent à l'Argentine. C'était encore pour ressusciter un passé déjà lointain qu'en 1837 on les rappellait à la Nouvelle-Orléans, en 1840 en Chine, en 1842 au Canada, en 1844 en Colombie. Partout ils se retrouvaient un peu chez eux. Ailleurs ils entraient sur des terres nouvelles, à la Jamaïque en 1837 ; aux montagnes Rocheuses en 1840, à Madagascar en 1845.

Ordinairement l'initiative vient des évêques, écrasés sous le poids d'une église naissante, et presque abandonnés à eux-mêmes, sans ressources et sans collaborateurs. Deux ou trois fois, ce sont les gouvernements qui, intelligents de leurs responsabilités religieuses et sociales envers les races barbares à eux soumises, prennent les devants. En 1859 la reine Isabelle d'Espagne envoie les Jésuites chez les sauvages de Fernando Po et des Philippines. En 1852 Napoléon III leur confie les pénitenciers de la Guyane. En 1862, Garcia Moreno les appelle chez les Indiens du Napo, et le roi des Belges chez les noirs du Congo en 1891. Avances qui le plus souvent sont accompagnées d'ordres positifs venus du Saint-Siège. Les supérieurs alors font appel aux âmes généreuses. En 1844 il s'agissait de Madagascar ; le P. Maillard, provincial de Lyon, écrivait à ses subordonnés :

« Si le zèle n'était pas cette flamme sacrée qui ne cesse de brûler sur la terre comme elle brûle dans les cieux ; si les œuvres apostoliques, et leur multitude, et leur variété, au lieu de l'affaiblir, ne servaient pas au contraire à l'accroître et à l'alimenter, oserais-je aujourd'hui présenter à notre petite province la grande et belle mission qui est

présentée à son inépuisable générosité ? Après les admirables efforts et les sacrifices inouïs que nous coûte déjà l'entreprise immense et du Maduré, et de l'Algérie, et de la Syrie, pouvais-je bien, sans crainte de lasser une constance même infatigable, parler encore de nouvelles conquêtes à faire et de terres inconnues à cultiver ? Oui, mon Révérend Père, je puis et je dois hardiment en parler aujourd'hui, et je suis assuré de trouver de l'écho dans le cœur de nos dignes Pères, et une sympathie toute divine dans l'âme de nos jeunes amis. N'entendons-nous pas d'ailleurs une voix chérie et vénérée, la voix de notre Père commun qui nous crie à tous de la part de Dieu : « Vous avez, il est vrai, élargi vos entrailles ; vous avez dilaté, agrandi votre tente ; et pourtant vos entrailles ne sont pas encore assez dilatées, et votre tente n'est pas assez élargie. Portez, portez donc plus loin vos limites. Avancez, avancez toujours. *Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum extende.* Voyez à votre droite ces peuples qui vous tendent les bras, je vous les abandonne, ils sont à vous. Et à votre gauche, voyez ces autres peuples qui implorent votre compatissant secours, ils sont également à vous. Mais voici, au delà des mers, des terres inconnues, des contrées assises à l'ombre de la mort, un peuple nombreux qui n'a pas encore entendu la bonne nouvelle. Eh bien! je le réserve aussi à votre vigoureuse jeunesse, il est votre domaine et votre héritage. Vous pénétrerez dans ces solitudes, et sous vos pieds fleurira un nouveau désert, et à votre voix s'élèveront les murs d'un sanctuaire chrétien et resplendira de beauté et de pureté une Jérusalem nouvelle, *ad dexteram enim et ad laevam penetrabis, et semen tuum gentes haereditabis, et civitates desertas inhabitabis* ». (*Lettre du 14 juillet 1844.*)

* * *

Mais comment répondre à ces requêtes multipliées et à ces besoins toujours plus urgents? Ici se présente un phénomène particulier aux missions du XIXme siècle. C'est la Révolution qui va se charger de fournir des hommes aux

mondes nouveaux ; il est vrai que ce sera le plus souvent au détriment de l'Europe ou des vieux pays chrétiens. L'histoire des Jésuites depuis cent ans est l'histoire de leurs exils et de leurs retours. La politique ne les chasse d'un pays que pour les jeter dans un autre et les contraindre à des fondations auxquelles ils ne songeaient pas. Déjà en 1818, la persécution protestante en Belgique avait préparé aux savanes du Missouri leurs premiers Jésuites. L'Argentine dut les siens aux troubles d'Espagne (1835), A leur tour, les troubles de l'Argentine en peuplèrent l'Uruguay et le Brésil (1841-42). Ne pouvant travailler au Piémont, des Jésuites italiens vinrent en Californie (1851). Les révolutions de Naples en envoyèrent d'autres au Nouveau-Mexique (1867). Tout de même pour les Jésuites Allemands. L'expulsion de Suisse en 1847, donna des prêtres aux émigrés des Etats-Unis ; une dispersion momentanée en Autriche (1848) permit d'en fournir à ceux du Brésil et d'Australie ; en attendant que le Culturkampf amenât à renforcer les missions allemandes des Indes et d'Amérique.

Ainsi à mesure que la Compagnie nouvelle grandissait, se multipliait le nombre de ses missions. Elle en avait une à l'avènement de Grégoire XVI, celle du Missouri et du Kansas. A peine élu, celui qu'on a si bien appelé le pape missionnaire, mit à profit le vœu spécial que font les Jésuites de lui obéir « *circa missiones* » et il les envoya en Syrie (1831). Dix autres missions furent fondées sous son pontificat, puis vingt-trois sous Pie IX et sept sous Léon XIII.

Aujourd'hui les 24 provinces de la Compagnie se partagent une quarantaine de missions. Là où les Jésuites forment à peu près seuls tout le clergé, la chrétienté est administrée au nom de la Propagande par un évêque ou un vicaire apostolique pris dans leurs rangs. Ils ont ainsi aux Indes six évêques, deux vicaires apostoliques en Chine, et d'autres à Batavia, à Madagascar, à la Guyanne, au Honduras anglais et à la Jamaïque. Le Zambèze et l'Alaska n'ont encore qu'un préfet apostolique. Ailleurs la mission est englobée dans la hiérarchie, et sauf les exemptions de droit, relève de

l'ordinaire. Quant au nombre des Jésuites missionnaires, en janvier 1906 il était de 4178. (1)

C'est l'œuvre de ces vaillants que nous allons résumer. Heureux si, écrivant loin du théâtre de leurs travaux, sans expérience personnelle de leurs difficultés, nous disons sans trop d'erreurs ce qu'ils ont fait depuis soixante-quinze ans *ad majorem Dei gloriam.*

Dans cette revue rapide, nous partirons de l'Amérique du nord, où fut fondée la plus ancienne mission de la nouvelle Compagnie. De l'Amérique du sud, nous passerons dans l'Afrique australe et à Madagascar. Par l'Australie, les Indes néerlandaises et les Philippines, nous remonterons jusqu'en Chine pour redescendre aux Indes et terminer notre voyage par les missions en pays musulmans, sur le pourtour de la Méditerranée.

(1) C'est le chiffre officiel: mais il conviendrait aujourd'hui de l'abaisser à 3400, certaines régions des Etats-Unis et le Canada ayant cessé d'être considérées comme pays de mission. — En général et sauf indication contraire, nos statistiques se rapportent à l'année 1906.

Amérique du Nord

EX BIBLIOTHECA MINORI
ABBATIÆ Stⁱ-BERNARDI
IN BORNHEM

CHAPITRE PREMIER

—

AMÉRIQUE DU NORD

I

Aux Etats-Unis, les Jésuites ont tout droit d'exister, et ils en usent. Ils revendiquent, sans être contredits, leur part de mérite dans le mouvement de la civilisation américaine.

A la dernière exposition de Saint-Louis, leurs universités, leurs observatoires, la mission des Philippines, envoyèrent des spécimens de leurs travaux, science et pédagogie. Une grande carte d'ensemble retraçait le mouvement religieux créé par eux dans le continent américain. Pour ne parler que des générations passées, on y pouvait lire les grandes étapes de leur apostolat : en 1566, l'arrivée des premiers pères espagnols en Floride et le martyre de neuf d'entre eux ; puis en 1611, l'envoi au Canada, par Henri IV, des Jésuites français, leurs stations qui, de proche en proche, avaient couvert le nord du Saint-Laurent et des grands lacs, les rives de la baie d'Hudson, les états actuels de New-York et du Maine, puis s'étaient échelonnées le long de l'Ohio et du Mississipi, et avaient fini par former, de Montréal à la Nouvelle-Orléans une longue bande prenant en écharpe tout le continent américain ; enfin, en 1622, les fondations des Jésuites anglais du Maryland, première base de l'Église catholique américaine.

Plusieurs curieux documents, exhumés des archives de la Compagnie servaient, à ce grand tableau, comme de pièces justificatives ; ainsi le journal de voyages du martyr Isaac Jogues, ouvert à la page où il décrit le petit village hollandais

qui s'appelle aujourd'hui New-York ; les relations autographes du P. Marquette, le grand « découvreur » du Mississipi ; la correspondance échangée entre le père de Smet et le Gouvernement sur la pacification des Sioux, avec la plus ancienne carte du nord ouest dressée par le même Jésuite.

De Smet, Jogues et Marquette, Marquette surtout, trois noms populaires et respectés. Il y a aujourd'hui une ville de Marquette, au centre de laquelle, par souscription publique, on a élevé une statue au Jésuite. C'est encore lui qu'on voit dans le Panthéon américain, le *Hall of Fame*, de Washington, près du buste d'Abraham Lincoln, drapé dans son grand manteau, le crucifix et le chapelet à la ceinture, une carte de géographie à la main. Lorsque l'état du Visconsin proposa cet hommage officiel à la mémoire du missionnaire, les libres-penseurs firent opposition. Jésuite et Francais, comment lui donner place parmi les gloires de l'Union ? qu'à cela ne tienne. On lui délivra un brevet posthume de citoyen américain, et à grands renforts de discours on installa au Capitole le « prêtre de marbre ».

II

Que fut donc au XIXe siècle, en ce pays classique de la tolérance et de la liberté, l'œuvre des missionnaires de la Compagnie ?

Une foule de tribus jadis avaient reçu l'Evangile. Vingt-deux martyrs avaient arrosé de leur sang la jeune église des Hurons, des Iroquois, des Illinois et des Natchez. Puis les Jésuites avaient disparu, laissant les indigènes, très nombreux encore, livrés sans défense à la propagande protestante. Cependant le souvenir des Robes Noires vivait toujours, on les redemandait souvent. A cet appel, des prêtres zélés, ordinairement des Français chassés par la Révolution, répondirent. Ils bâtirent des églises, groupèrent les catholiques, fondèrent des missions nouvelles qui sont aujourd'hui de grands diocèses.

Or, en ce temps là, l'évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Dubourg avait sous sa juridiction toute une moitié des Etats-Unis, du Mississipi au Pacifique et du golfe du Mexique aux grands lacs canadiens. Le reste se partageait entre Baltimore et ses suffragants. Un devoir urgent s'imposait au prélat. Il fallait à

tout prix s'occuper des Indiens abandonnés. Tout faisait présager que la moisson serait belle et facile. Les Sioux et les Miamis, quand ils étaient malades, réclamaient la Robe Noire et demandaient le baptême. Les Osages invitaient l'évêque à les visiter, promettant de se faire chrétiens. Déjà les Dames du Sacré-Cœur, établies à Saint-Louis du Missouri, avaient, pour les tribus voisines, ouvert une école. L'aumônier des religieuses, M. Lacroix, envoyé en exploration chez les sauvages, avait été fort bien reçu. L'évêque résolut d'aller de l'avant.

C'était en 1822. Il fit le voyage de Washington pour intéresser le président aux œuvres indiennes. Or justement les agents du gouvernement près des Peaux-Rouges venaient d'informer les autorités que, partout et sur toute la ligne, la propagande officielle et protestante échouait. « Nous voulons des Robes Noires, disaient les sauvages ; nous n'avons que faire de ces ministres mariés ». Le président fit droit aux requêtes de l'évêque, lui accorda quelques subsides, et, à sa grande surprise, finit par lui conseiller de s'adresser aux Jésuites.

C'était chose faite déjà. Mgr Dubourg n'avait pas manqué de se tourner vers la Compagnie de Jésus. Certainement, pensait-il, elle accepterait d'enthousiasme les avances qu'on lui faisait.

Les Jésuites étaient toujours au Maryland. L'ancienne mission anglaise s'était sécularisée en 1773. Elle avait fourni à l'église naissante des Etats-Unis un premier noyau de prêtres, puis deux évêques, Mgr Caroll, de Baltimore, et son coadjuteur, Mgr Neale. En 1804, Pie VII lui avait permis de se réorganiser et de se rattacher aux Jésuites de Russie. La bulle, qui peu après rétablissait la Compagnie dans le monde entier, la trouvait aux Etats-Unis, prospère et en voie de progrès. Pourtant les pères américains ne pouvaient encore fournir à l'évêque les auxiliaires dont il avait besoin, absorbés qu'ils étaient par le soin de leurs compatriotes. Avant tout ne fallait-il pas assurer les secours religieux à la population civilisée, lui créer des collèges, lui fournir des prédicateurs ?

Mais la Providence avait pourvu à tout. Ce que les Jésuites américains ne pouvaient faire, des Belges s'en chargèrent. La persécution donna aux Peaux-Rouges les missionnaires qu'ils

réclamaient. En 1818 Frédéric de Nassau avait dipersé la Compagnie de Jésus qui renaissait en Belgique. Plusieurs Pères s'étaient réfugiés aux Etats-Unis ; des postulants les y avaient rejoints, parmi lesquels un jeune homme dont le nom, Pierre de Smet, devait devenir légendaire et absorber, un peu trop peut-être, la réputation de ses confrères. Il inaugurait, par une première traversée de l'Atlantique, sa vie de voyages apostoliques, qui, additionnés, allaient lui faire faire en cinquante ans l'équivalent de sept fois le tour du monde. Ces Jésuites exilés avaient leur maison à Whitemarsh près de Washington, mais si pauvre que, faute de ressources, on parlait déjà de congédier les novices. Mgr Dubourg demanda qu'on les lui donnât pour la mission indienne. La requête fut agréée. Deux prêtres, dont le père Van Quickenborn, maître des novices, et cinq frères se préparèrent à gagner Saint-Louis du Missouri. L'argent manquant pour le voyage, le supérieur se fit quêteur. Il parcourut le Maryland et la Pensylvanie, tendant la main aux catholiques comme aux protestants, étonnés de cette nouveauté. Quand il eut les fonds nécessaires, il partit, 14 avril.

Le voyage fut long, 1150 kilomètres, dont une moitié à travers un pays inondé. Souvent il fallait marcher enfoncé dans l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin, le 31 mai 1823, on arrivait à Saint-Louis.

Les Jésuites s'établirent un peu au nord de la ville, à Florissant, près de la pauvre installation des Dames du Sacré Cœur. Immédiatement on ouvrit une école pour les Indiens Osages des environs.

Les commencements furent laborieux : c'est la loi de toutes les missions. On avait une maison en troncs d'arbres, pas de mobilier, on dormait sur une peau de buffle, on se nourrissait de lard et de pain de maïs. Peu à peu, grâce, il faut le dire, à l'héroïque charité des religieuses et de leur supérieure, Mme Duchesne, qui, dans leur indigence, ne songeaient qu'aux privations des missionnaires, l'installation prit forme. La forêt s'éclaircit. De leurs mains les prêtres et les novices élargirent la demeure, construisirent moulin, étables, grange. On menait de front l'école indienne, les travaux manuels et la théologie.

Tout d'abord la mission du Missouri se concentra sur les deux rives du fleuve, en amont de la ville. L'école de Florissant était une sorte de noviciat où se formaient les futurs apôtres

des sauvages. En 1829, on jeta les bases du collège, aujourd'hui université, de Saint-Louis. Chaque année voyait naître des stations nouvelles, Saint-Charles, Dardenne, Portage des Sioux, et d'autres encore.

Dans ces différents postes, on avait affaire aux blancs autant et plus qu'aux Indiens. On ne pouvait s'en tenir là ; il importait d'autant plus d'aborder sans retard les vraies missions qu'on avait, sur plus d'un point, été devancé par les protestants. Le P. Van Quickenborn partit. Il s'adressa d'abord aux Osages dont les bandes erraient au sud du Mississipi, sur les bords de la rivière qui porte leur nom. En 1829 il s'avança jusqu'au Néosho, à 450 kilomètres de Saint-Louis. Il revint voir les tribus l'année suivante, baptisa quelques infidèles, et administra les sacrements aux indigènes catholiques éparpillés dans la savane.

Tout s'annonçait bien. De plusieurs côtés, Jésuites, Lazaristes, prêtres séculiers, rencontraient des bandes toutes prêtes à accepter la « religion des Français ». Elles repoussaient énergiquement les avances protestantes, voulaient des Robes Noires et non des ministres mariés. Cette doctrine que leurs pères, au siècle dernier, avaient froidement accueillie, ils étaient prêts à l'embrasser. Par ailleurs le gouvernement ne demandait pas mieux que d'appuyer les prêtres catholiques dont l'œuvre s'affirmait plus solide et plus suivie. Il approuvait complètement le programme d'action que le supérieur des Jésuites lui avait proposé.

D'abord, écoles de garçons et écoles de filles, ces dernières tenues par les Dames du Sacré-Cœur. On y recevrait les enfants assez jeunes pour pouvoir les plier à un commencement de civilisation. Après cinq ou six ans, on les marierait, et ils se tiendraient prêts à retourner dans leurs tribus. Dans l'intervalle un missionnaire aurait été chez les Indiens vivre de leur vie et gagner leur confiance. Il en amènerait quelques uns à se fixer et à cultiver la terre. Dès qu'on aurait ainsi formé un groupe stable, on lui enverrait un prêtre et quelques ménages chrétiens. Peu à peu toute la tribu abdiquerait ainsi la sauvagerie. Alors on passerait à une autre. Si le nombre des missionnaires augmentait avec les ressources, on ferait le même travail sur plusieurs tribus à la fois.

Le programme était sage et pouvait donner d'excellents résultats. Pour les écoles il n'y avait qu'à entretenir et développer celle de Florissant, et déjà les missionnaires étaient à leur poste chez les sauvages. Mais allait-on pouvoir procéder avec l'ordre et la méthode prévue ? Déjà l'Amérique indienne subissait l'irrésistible poussée qui sans cesse la refoulait vers l'ouest. Son domaine se restreignait d'année en année. A mesure que les blancs arrivaient, les Indiens vendaient leurs terres et émigraient.

Ainsi, en 1830, ceux des Osages que les Pères avaient évangélisés aux abords de Saint-Louis étaient partis. Maintenant ils habitaient loin de là, dans le Kansas. Le père Van Quickenborn les y avait suivis. Dans la région, il avait trouvé une foule de sauvages rabattus aussi de ce côté, un peu de tous les points du nord et du nord-est, Pottowatomies, Kickapoes, Miamis.

Presque tous connaissaient la Robe Noire. Les anciens en parlaient souvent dans leurs récits. Plusieurs avaient été catholiques. S'ils ne l'étaient plus, c'est parce que les Robes Noires avaient disparu, et alors, plutôt que de rester sans culte, ils avaient cru bien faire de se donner aux méthodistes ou aux presbytériens. Mais que les vrais prêtres non mariés reparussent, ils s'attachaient à eux. D'autres encore étaient restés fidèles à leur foi, ou du moins ils ne s'étaient pas laissés embaucher par les protestants. Mais, dans leur abandon, l'alcool les avait envahis, décimés, dégradés. D'anciennes tribus florissantes étaient sur le point de disparaître. Les Péorias se trouvaient réduits à 140. Les Miamis n'étaient pas plus heureux et tous suppliaient le missionnaire d'avoir pitié d'eux et de les venir voir.

Ainsi, continuel va-et-vient de peuplades, parties quelque fois de très loin ou composées des débris de cinq ou six autres, pression continuelle des blancs, concurrence protestante, tout cela n'était point pour faciliter au P. Van Quickenborn la réalisation de son programme. Tout au plus pouvait-on espérer qu'un jour, la majorité des tribus étant rabattue dans la grande réserve de *l'Indian territory*, au sud du Kansas, on pourrait se mettre sérieusement à l'œuvre. Alors, le christianisme aidant, on parviendrait à fixer un peuplade, puis une autre. On

leur ferait adopter la vie agricole, premier pas vers la civilisation. Du même coup, on sauverait la race indigène et on pourrait ouvrir aux blancs les vastes territoires restés libres par le départ des nomades.

A l'exécution de ce plan, le P. Van Quickenborn se consacra pendant cinq ou six ans. Il ne cessa de visiter les tribus éparses au nord et au sud du Kansas. Le Kickapoes l'avaient appelé : une partie de Pottowatomies qu résidait chez eux, et qui était encore païenne, en avait fait autant.

« Ne nous oubliez pas, Père, lui disaient-ils. Nous vous conjurons de prier pour nous le Grand Esprit. Venez vivre parmi nous. Nous savons que la Robe Noire a été choisie par le Sauveur du monde pour nous instruire. Portez-nous dans votre cœur et quand vous reviendrez, nous vous écouterons ». Le Père était revenu. Le gouvernement l'autorisait à fonder école et mission. Ce fut son dernier labeur. Epuisé, il fut emporté par une courte maladie en 1837. Il n'avait que cinquante ans.

La disparition du supérieur n'arrêta pas le progrès. Il laissait des collaborateurs ardents et une œuvre sérieusement commencée. Déjà la mission comptait plusieurs milliers de catholiques. Malgré de gros obstacles intérieurs, polygamie, sorcellerie, ivrognerie, on enregistrait de bons résultats. Certaines tribus se montraient particulièrement souples, ainsi les Pottowatomies. Ceux des bois, comme on appelait un de leurs groupes, se laissaient initier par le P. Hoecken à la vie agricole. Ceux de la prairie étaient confiés au P. de Smet. Avides d'instruction religeuse, deux fois le jour ils venaient au catéchisme préparatoire au baptême, et l'école était trop étroite pour la foule. En même temps les missionnaires multipliaient les excursions chez les autres tribus de la savane, Ricarees, Assiniboines Mandans, Gros-Ventres. Le P. de Smet allait jusque chez les Sioux, leur expliquait le christianisme et faisait avec eux une sorte de traité de paix.

Tout à coup, il reçut l'ordre de partir et d'aller en exploration, très loin, en au delà des montagnes Rocheuses. Des sauvages l'attendaient dans le Far-west.

III

C'est une histoire bien touchante que celle des Têtes-Plates vers lesquels on l'envoyait.

En 1831, la ville de Saint-Louis avait vu arriver deux Iroquois catholiques apportant la requête d'une tribu lointaine qui vivait à 2000 kilomètres de là. Démarche assez étrange. Comment des Iroquois, dont le pays natal est aux bords du Saint-Laurent, pouvaient-ils bien venir, non pas à Montréal mais à Saint-Louis, messagers des Peaux-Rouges de l'Orégon ? On connaissait donc déjà le christianisme dans ces cantons reculés ?

Et en effet, chasseurs et trappeurs canadiens, indiens et blancs, depuis longtemps fréquentaient les montagnes Rocheuses, les pays que bornent le Pacifique, les vallées de la Colombia et de l'Orégon. Déjà même, en 1837, deux prêtres, MM. Blanchet et Demers, étaient allés porter à leurs compatriotes, épars en ces quartiers, quelques secours religieux, et ils avaient visité les tribus voisines de Vancouver.

Dans le même temps, un groupe d'Iroquois baptisés, originaires des grands lacs, vivait parmi les Têtes-Plates, en pleines montagnes Rocheuses, pas très loin des sources du Missouri. Ils avaient fait connaître autour d'eux le christianisme, avaient parlé des Robes Noires, et dès lors la nation, depuis 1820, était catholique de cœur.

En 1831, à l'assemblée annuelle de la tribu, il fut décidé qu'on ferait appel aux missionnaires. On ignorait, semble-t-il, la présence des deux prêtres canadiens de l'autre côté des montagnes. Mais les Jésuites du Missouri, et spécialement le P. de Smet, s'étaient avancés vers le nord, assez loin pour être signalés aux Têtes-Plates. Donc quatre Iroquois se chargèrent d'aller porter le message. Après un voyage interminable, ils arrivèrent à Saint-Louis dans le courant de l'année et déposèrent leur supplique aux pieds de l'évêque, Mgr Rosetti.

Malheureusement deux sur quatre moururent bientôt épuisés de fatigue. Les survivants repartirent mais disparurent en chemin. Les Têtes-Plates, n'ayant reçu aucune réponse, renouvelèrent l'ambassade en 1835. On leur fit de bonnes promesses :

pour l'heure on ne pouvait davantage. Ils revinrent à la charge en 1837, mais les envoyés furent tués au passage par les Sioux. Enfin en 1839, de nouveaux messagers rapportèrent la bonne nouvelle : encore un an, les Robes Noires seraient chez les Têtes-Plates. Les négociations avaient duré neuf ans.

Donc, au printemps de 1840, le Père Pierre de Smet partait et le 14 juillet il paraissait au rendez-vous où 1600 sauvages l'attendaient. Ce fut un triomphe. Tout le peuple y prit part. Si on l'eût laissé faire, le vieux chef aurait abdiqué entre les mains du Père. Le soir, deux cents Indiens se groupèrent devant sa tente, pour chanter des cantiques de leur façon. Les âmes étaient admirablement préparées à recevoir l'Evangile. Les prières furent vite apprises et expliquées. En deux mois il y eût 600 Indiens prêts pour le baptême. Tous ne demandaient qu'à être bons chrétiens. « Père, disait le chef des Pandéras, j'ai longtemps vécu dans l'ignorance. Alors je faisais le mal sans le vouloir : il se peut que j'aie déplu au Grand Esprit. Mais lorsque, mieux instruit, j'ai su qu'une chose était mauvaise, j'y ai renoncé, et je ne me souviens plus d'avoir ensuite offensé Dieu volontairement ».

Le Père de Smet, après un mois et demi, quitta les Têtes Plates pour retourner à Saint-Louis. On pleura beaucoup : « Robe Noire, lui dit le vieux Grand Visage, que le Grand Esprit vous accompagne dans votre long voyage. Nous formerons des vœux soir et matin, pour que vous arriviez sain et sauf parmi vos frères à Saint-Louis. Nous continuerons à former ces vœux jusqu'à votre retour parmi vos enfants des montagnes. Lorsque les neiges disparaîtront des vallées après l'hiver, lorsque la verdure commencera à renaître, nos cœurs si tristes à présent commenceront à se réjouir. A mesure que le gazon s'élèvera, notre joie deviendra plus grande. Lorsque les plantes fleuriront, nous nous remettrons en route pour venir à votre rencontre. Adieu. »

Au retour, il fallut traverser les tribus ennemies, Pieds-Noirs Gros-Ventres, Sioux. Mais, dès qu'on savait qu'il y avait là une Robe Noire, les casse-têtes s'abaissaient, et les menaces se changeaient en triomphe. Chez les Pieds-Noirs, on fit assoir le Père sur une peau de buffle : sans se douter de rien, il se laissa faire. Mais voilà que douze hommes le prennent, le soulèvent et le portent jusqu'au village, comme sur un pavois.

Au printemps de 1841, le missionnaire reparaissait au milieu de ses Peaux-Rouges avec des compagnons, le P. Nicolas Point, vendéen, le P. Grégoire Mengarini, romain, et trois frères. La mission des montagnes Rocheuses était fondée. En 1846 elle comptait déjà onze prêtres.

Elle fut vite populaire. Les évêques des Etats-Unis, dans un concile, à Baltimore, saluaient de loin les nouveaux apôtres du continent rouge. Le Père de Smet devint légendaire de son vivant même, dans les campements sauvages comme en France et en Belgique. Le nom des Têtes-Plates, des Cœurs d'Alène, des Pieds-Noirs, fut bientôt plus connu en Europe qu'en Amérique même. C'était le temps, pour les missionnaires, des longues chevauchées à travers prairies et montagnes, des aventures, des naufrages, des découvertes. Un chapitre inattendu s'ajoutait aux descriptions de Chateaubriand et aux romans de Fenimore Cooper. Dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, les récits du P. de Smet, du P. Point et de leurs compagnons alternaient avec les nouvelles de martyre venues d'Indo-Chine, l'idylle avec la tragédie. Ce n'est pas qu'il n'y eût de terribles taches de prose dans cette histoire : toutes les tribus n'étaient pas également prêtes à recevoir l'Evangile. Plusieurs étaient féroces, d'autres corrompues. Là où entrait l'ivrognerie, c'était comme un enfer qui s'ouvrait. Mais que de pages charmantes ! Les missionnaires constataient parfois chez leurs grands enfants une pureté de mœurs, une honnêteté, une simplicité évangélique ravissantes. Il leur arrivait, revenant dans une tribu, après une longue absence, et entendant les confessions, de ne pas trouver un péché mortel.

En quatre ou cinq ans, la mission prit une extension assez considérable. La première année, le P. de Smet avait fondé pour les Têtes-Plates la station de Sainte-Marie. Quand peu après il retourna à Saint-Louis, pour, de là, gagner l'Europe et faire un appel aux âmes généreuses, il pouvait porter la nouvelle qu'en un an, l'on avait converti 1654 Indiens. Pendant ce temps, le P. Point visitait, sans beaucoup de succès, les Pieds-Noirs, puis fondait pour les Cœurs d'Alène la mission du Sacré-Cœur, et les initiait à l'agriculture. En 1844 le village comptait déjà une centaine de familles chrétiennes.

De nouveaux missionnaires arrivaient. On envoyait deux prêtres de Saint-Louis, et trois frères. Le père de Smet, à la fin de 1843, se rembarquait à Anvers avec quatre pères, un frère, et six religieuses. Bientôt les Kalispels et les Pend-d'Oreilles avaient leurs missions, qui elles mêmes servaient de centre pour visiter les Zingomènes, les Sinpoils, les Okinagans, les Flathows, les Koetenays. Le P. de Smet ne cessait de parcourir les prairies et les montagnes entre le Saskatshawan et la rivière Colombia, suivant dans leurs déplacements sans fin, les Corbeaux et les Assiniboines. Pendant ce temps, le P. Hoecken achevait la conversion des Shuyelpi, le P. Nobili plantait la croix chez les Sioushwaps, les Chilcotins et autres peuplades du nord.

Maintenant la mission de l'Orégon avait assez progressé pour qu'on lui donnât son organistion définitive. M. Blanchet, le plus ancien missionnaire du Far West fut nommé vicaire apostolique, et peu de temps après archevêque d'Orégon-City. (1) Vers ce temps là on estimait à 3400 le nombre des Indiens catholiques aux montagnes Rocheuses.

Pendant ce temps la mission cherchait à s'étendre vers l'est et le sud-est, comme pour rejoindre celle du Kansas. Le P. de Smet multipliait ses tentatives auprès des Sioux, l'un des peuples les plus redoutés du Missouri central. Il n'y gagnait qu'une grande influence personnelle. Le P. Point était un peu plus heureux chez les Pieds-Noirs où il convertissait une centaine d'individus (1848).

Elle aussi la mission du Kansas avait progressé. On avait pour les Osages fondé, sur le Neosho, l'église Saint François de Hiéronymo, et pour les Miamis celle du Marais des Cygnes. Vers 1850 on évaluait la population indienne catholique des environs à 6000 âmes. Le moment était venu de séparer cette région du diocèse de Saint-Louis. Le Père J.-B. Miège, français, fut nommé vicaire apostolique de l'*Indian territory*, et se fixa chez les Pottowatomies.

(1) A son retour dans l'Orégon comme archevêque, Mgr Blanchet amena quelques Pères Oblats de Marie Immaculée. C'est l'origine de leur belle mission de la Colombie Britannique.

IV

Mais déjà, surtout au Kansas, on se demandait si l'on travaillait pour un bien lointain avenir. Le mouvement en avant de la population blanche continuait toujours. Devant elle, les indigènes, ou reculaient encore, ou bien disparaissaient.

Plus d'une région, où naguère on avait évangélisé les Peaux-Rouges n'en possédait plus un seul. A l'apostolat des sauvages succédait celui, moins consolant parfois, s'il était ordinairement moins rude, des civilisés.

Ainsi du Kansas. Le flot d'émigration grossissant d'année en année, les sauvages vendent plus ou moins librement leurs terres et sont refoulés vers le sud. Un de ces exodes eut lieu en 1854. Immédiatement, en un an, 50,000 émigrants se jettent sur le pays. Six ans plus tard, découverte de mines d'or à Piké's Peak, et nouveau flot d'arrivants. Partout des villes se fondent; le Kansas n'est plus reconnaissable. Autre vente de terrains en 1869 : les Osages abandonnent aux blancs neuf millions d'acres et s'éloignent Les Jésuites, spécialement l'infatigable Père Ponziglione, continuent à les visiter dans leur nouvelle réserve. Ils s'en occupent jusqu'en 1892, même alors que *l'Indian territory*, constitué prefecture apostolique, aura été confié aux Bénédictins.

La mission fondée par le P. Van Quickenborn s'est transformée. Depuis 1840 elle est devenue la vice-province, puis la province du Missouri. Le vicariat apostolique a disparu, remplacé par les deux diocèses de Leavenworth et Nébraska.

Or eux aussi les civilisés envahisseurs avaient grand besoin qu'on s'occupât d'eux. Leur afflux continuel dans les territoires nouveaux fut pour les Jésuites l'occasion de plusieurs fondations importantes. Je ne parle pas de leur rentrée au Canada en 1842 sur l'initiative de Mgr Bourget, évêque de Montréal. Mais, dès 1838, l'évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Blanc avait en personne fait le voyage de France pour en ramener quelques Pères. La province de Lyon les lui fournit, et de 1840 à 1880, elle continua à envoyer des sujets en Louisiane.

Cette même année 1838, le père Hélias d'Huddeghem, belge, se faisait l'apôtre des émigrés allemands, dans les districts de

Colebroke, de Gasconade, des Osages. Il fondait pour eux la ville de New-Wesphalie. Au début il avait dans sa paroisse improvisée une centaine de familles ; il en avait 600 en 1840. Sa mission, étendue sur un espace de 600 milles carrés, comprenait dès l'origine 18 stations. En 1846, elle en avait 23. Partout au Kansas, il fallait organiser écoles et paroisses. A lui seul, le P. Colleton, des aumônes recueillies chez les ouvriers qui construisaient un chemin de fer, put élever vingt églises et presbytères.

Vers le milieu du siècle, la Révolution sembla vouloir se charger de fournir des apôtres au nouveau monde. En 1859, des Jésuites expulsés de Suisse vinrent se consacrer aux colonies allemandes du Visconsin et du Minnesota. En 1851, c'est le tour des Jésuites expulsés du Piémont, qui fondent des collèges en Californie. En 1867 les bannis de Naples arrivent au Nouveau-Mexique, d'où en 1884, sur l'appel de Mgr Machebeuf, ils iront au Colorado fonder le collège de Denver. En 1873, des expulsés du Mexique s'établissent de même au Texas.

Dans toutes ces régions neuves, on se trouvait en face d'une population bigarrée, venue des quatre coins du globe, sans foi ni loi le plus souvent, avide d'argent et d'aventures. Sur le nombre il y avait des catholiques italiens, canadiens, allemands, mexicains, qu'il fallait tâcher de soustraire à la contagion protestante, ou reconquérir sur l'indifférence. Pour les administrer, quelques rares prêtres autour d'un évêque missionnaire. Dans la mesure de leurs moyens, les Jésuites nouveaux venus se mettaient à la disposition des ordinaires, pour les écoles, les collèges, les missions. Ils en feront autant au Brésil, en Australie, partout où se portent les grands flots d'émigration. Suppléer au manque de clergé local, lui laisser le temps de se former, de s'organiser, et, en attendant, visiter, grouper, administrer les fidèles épars sur un territoire immense : labeurs obscurs dont il est impossible d'écrire l'histoire, mais dont on peut mesurer l'efficacité en comparant l'état présent de l'Eglise en ces jeunes régions à ce qu'il était il y a un demi-siècle.

Là où, vers 1840, le missionnaire arrivait en chars à bœufs, ou à cheval, n'avançant qu'avec précautions, craignant à chaque pas d'être surpris par quelque parti de Sioux ou d'Apaches, aujourd'hui, les églises sont organisées, le nombre des catholiques a grandi,

dans une mesure qu'on voudrait plus en proportion avec l'accroissement total de la population, mais notable encore. Les œuvres les plus vitales fonctionnent. Pour ne parler que d'une d'entre elles, en Amérique comme ailleurs, les Jésuites ont consacré le meilleur de leurs ressources et de leur personnel au grand labeur de l'éducation.

A peine fixés à Saint-Louis, ils avaient fondé un collège, c'est aujourd'hui une grande université. En Louisiane ils ont trois collèges : Spring-hill, la Nouvelle-Orléans, Galveston. En Californie, ceux de Santa-Clara, San-José et de San-Francisco ; celui de Denver au Colorado ; ceux de Spokane et de Seattle aux montagnes Rocheuses ; et enfin dans la mission allemande ceux de Buffalo, Cléveland, Prairie-du-chien et Tolédo. A quoi il faut ajouter es neuf collèges de la province du Maryland, les sept du Missouri, et les trois du Canada. Pays classique de la liberté, les Etats Unis, on le voit, ne redoutent guère l'enseignement congréganiste et jésuitique.

A côté de ces importants centres d'instruction, se groupent beaucoup d'œuvres intéressantes, créées pour répondre aux besoins croissants de l'émigration, œuvres des Polonais à Cleveland, des Dalmates à San-Francisco, des Italiens à Spokane et ailleurs, des Slaves à Butte-City. Les villes américaines sont un monde où tout se mêle et se rencontre. Il faut aux Etats-Unis des missions pour les Canadiens français et les Antillois. Il en faut pour les Libanais venus de Syrie, et voilà qu'à Montréal se fonde une église chinoise, administrée par un jésuite qui a dû aller exprès à Shang-hai apprendre la langue des célestiaux.

Mais peu à peu ces œuvres perdent leur caractère de « missions ». Les maisons se groupent en provinces autonomes ou sont rattachées aux provinces existantes. Les quatre collèges, les deux résidences, et le noviciat fondés par les Jésuites allemands pour leurs nationaux dans les états de Visconsin, Minnesota, Ohio, New-York viennent d'être partagés entre les provinces américaines du Maryland et du Missouri. C'est le provisoire qui fait place à l'organisation normale et définitive. On est encore sous le régime de la « mission » aux montagnes Rocheuses malgré les neuf résidences et les deux collèges qu'il a fallu fonder pour les blancs. De même en Californie où 148 religeux, dont 55 prêtres

relevant de la province de Turin se partagent entre deux résidences, trois collèges et un noviciat. Au Colorado, Texas et Nouveau-Mexique, on dépend encore de la province de Naples : sept résidences, un collège, un noviciat, 93 missionnaires dont 56 prêtres. Mais la fondation des noviciats laisse entrevoir le jour où, se suffisant à eux-mêmes, les missions auront leur pleine autonomie.

V

Dans cette extension de la vie civilisée, que sont devenues depuis cinquante ans les missions au sens rigoureux du mot?

D'année en année le domaine des Peaux Rouges a été se rétrécissant. Partout s'est organisé le système des *réserves*, enfermant les indigènes dans un territoire assez vaste encore pour qu'ils pussent y garder quelque chose de leur vie errante, mais que, en dépit de toutes les promesses, de tous les traités, on ne cessait d'entamer et de réduire au profit des blancs. En même temps, les guerres, les brigandages, les épidémies quelquefois systématiquement provoquées, par dessus tout la contagion des vices européens, ont décimé les tribus. Si quelque jour les Indiens disparaissent complètement des Etats-Unis, il sera difficile peut-être de faire la part équitable des responsabilités. Beaucoup ont été massacrés dans les guerres de tribus à tribus. Il y a eu aussi des causes qu'on peut bien appeler naturelles et fatales : mais pourra-t-on jamais innocenter complètement les envahisseurs européens et yankees, et même les agents du gouvernement ?

Parfois, dans les révoltes des sauvages contre l'intolérable oppression, l'autorité civile et militaire fut obligée de recourir aux missionnaires catholiques, les seuls dont la voix fût écoutée sous la tente des Peaux Rouges, car ils avaient la réputation de ne jamais mentir. Deux fois au moins, le P. de Smet fut invité à s'interposer, en 1859 chez les sauvages de l'Orégon, en 1868 chez les Sioux. Ce dernier épisode est resté célèbre ; il a valu au missionnaire les remerciements officiels de Washington avec le titre de citoyen américain.

On s'épuisait dans une guerre ruineuse et humiliante. Un général avait déclaré que, pour en finir dans les seuls états du

Kentuchy et de Tennesee il en coûterait des millions, et qu'il faudrait une armée de 200.000 hommes. Le vieux missionnaire, il avait alors 68 ans, s'offrit à courir les risques d'une intervention. Il avait d'autant moins de chance de réussir qu'en somme les révoltés avaient pour eux le droit. Mais on le connaissait de longue date sous les tentes indiennes et il partit, confiant en Dieu. Il franchit les 700 milles de plaines désertes qui le séparaient du camp sioux. Dès qu'on apprit son arrivée, les chefs à cheval coururent à sa rencontre. Il était « l'homme de la Grande médecine », le seul blanc qui n'eût pas la « langue fourchue ». Son entrée au camp fut un triomphe. Pendant la nuit, les chefs, Sitting Bull et Black Moon, le firent coucher entre eux deux pour le défendre. Le jour, il était assiégé par les mères et les enfants. Bref ses paroles de paix furent écoutées et les Indiens consentirent à traiter.

En temps ordinaire, que ne croyait-on davantage les missionnaires quand ils réclamaient en faveur de leurs Indiens, plus de justice courante, et plus de bonne foi !

La situation changeait donc avec les années. La démoralisation souvent suivait de près l'invasion des « visages pâles », et il faut entendre les plaintes navrantes des missionnaires. Un d'eux écrivait en 1877 :

« Jusqu'à ce jour les Pottowatomies avaient atteint un haut degré d'industrie. Ils étaient réguliers dans leurs devoirs religieux. Par la pureté de leurs mœurs et la vivacité de leur foi, ils étaient l'admiration des blancs, leurs voisins. Mais maintenant, en conséquence de certains traités, le gouvernement leur paie de larges sommes d'argent. Le wiskey est venu avec l'argent, et coule à torrents. Presque toutes les maisons, à Saint Mary, sont devenues des cabarets. De vrais requins de toutes sortes les suivent partout où ils vont, ne les perdent de vue ni jour ni nuit. Toutes les fraudes leur sont bonnes pour enlever aux Indiens leur argent et leurs biens. Se voyant dépouillés par ceux qu'ils croyaient leurs amis, les pauvres Indiens, désespérés de pouvoir jamais se relever, se plongent de plus en plus dans l'ivrognerie et autres excès. De là grande négligence dans les devoirs religieux. Beaucoup ont vendu leurs terres et sont sans asile. D'autres s'exposent imprudemment aux inclémences de l'air et meurent

d'une mort prématurée. Il y en a de noyés, d'écrasés sous les chariots, d'assassinés.

« Quel triste spectacle pour un missionnaire de voir détruire l'œuvre de tant d'années et le troupeau décimé par les loups sans pitié ! Comme le prophète, debout au milieu des ruines, que lui reste-t-il, si ce n'est de gémir sur cette œuvre de destruction, de pleurer ses péchés, d'implorer la miséricorde divine et d'aspirer après une patrie meilleure ? Une chose me console pourtant, dans mon amer chagrin : quelques-uns, pas beaucoup, sont demeurés fermes. Pas un de ceux qui ont perdu le sentier de la vertu n'a du moins perdu la foi. Elle revit en eux tôt ou tard, surtout quand vient la maladie et l'adversité. »

La simplicité idyllique des premiers temps ne se trouve plus guère que dans certains coins privilégiés où la foi a eu le temps de pousser des racines profondes, où l'on est resté plus longtemps à l'écart des influences mauvaises, là encore où il s'est trouvé des blancs pour donner de bons exemples. Il est vrai que là, chez les Cœurs d'Alène, par exemple, et chez les Têtes-Plates, chez certains Sioux du Dakota, tout ravit le cœur du prêtre et l'on assure que certains protestants se sont convertis à la seule vue de ces Peaux Rouges transformés par le catholicisme.

Ailleurs, il faut renoncer à rien faire de sérieux chez les adultes déjà contaminés et abrutis par l'alcool. Restent les enfants. Mais des précautions spéciales s'imposent. Le voisinage des blancs est funeste. Celui des tribus ne l'est pas moins. Il faut donc les isoler, les arracher à la séduction de la vie sauvage, aux moqueries et aux mauvais exemples de leurs proches, donc les élever à la mission, puis les marier sur place et les fixer au sol. Les résultats ainsi obtenus sont consolants, mais, on le conçoit, peu étendus, faute de ressources.

Et aussi faute de liberté suffisante.

L'arrivée au pouvoir du général Grant avait été le triomphe des protestants radicaux et des incrédules. Lors des élections, on en avait appelé aux Allemands des Etats-Unis, leur présentant le candidat à la présidence comme un allié de Bismark dans la lutte contre l'Eglise et les Jésuites. Il fut élu et mit sur son programme la guerre au catholicisme. (1869-1877)

Le clergé s'était préoccupé d'évangéliser les nègres : on fit

tout pour les lui soustraire et les donner aux protestants. Tout de même à l'égard des Indiens : on avait trafiqué de leurs terres, on dispose maintenant des âmes. Prenant prétexte de certains conflits, le président régla que désormais les « agences » indiennes seraient confiées aux « dénominations » religieuses qui déjà y auraient fondé une mission, ou s'engageraient à en fonder une aux conditions ordinaires. C'était resteindre singulièrement la liberté d'apostolat, fermer aux prêtres catholiques certaines régions, et surtout blesser la liberté de conscience des Indiens. On leur imposait des sectes dont peut-être ils ne voulaient pas, et on les privait des missionnaires de leur choix.

La loi était inique : l'exécution fut odieuse. Aux termes du décret, les catholiques eussent dû avoir la moitié ou les trois quarts des tribus. Ils eurent une agence sur six et cinq sections sur quarante-quatre. On leur laissa les Indiens de Grand River au Dakota, quelques groupes au Nouveau Mexique, une réserve de l'Idaho et celle des Têtes Plates. Le reste, plus de 80.000 Indiens fut d'office enchainé au protestantisme. Et par exemple, les Nez Percés de l'agence Lapway (Idaho) étaient au nombre de 4000, à peu près tous catholiques. Ils furent livrés aux presbytériens qui touchèrent une forte somme pour administrer une poignée d'adeptes, et l'on fit bonne garde à la frontière pour maintenir la Robe Noire à distance. Ceux-là même qu'on voulut bien laisser à leurs missionnaires eurent à souffrir. Les Têtes-Plates étaient sous un agent catholique dont ils n'avaient qu'à se louer ; on le remplaça par un sectaire de vie scandaleuse, et haineux de l'Église romaine. Pour surintendant des affaires indiennes dans l'Orégon, là où il n'y avait que des catholiques on envoya le Dr Bendell, israëlite. Tout cela, Grant l'appelait la politique de la paix, *peace policy*. Bismark, son modèle, n'appelait-il pas sa persécution à lui le « combat pour la civilisation » ?

Ces injustices ne passèrent pas sans protestations fort vives. Les Indiens réclamaient leurs Robes Noires. On eut beau leur imposer des missionnaires protestants, ils ne les écoutèrent pas. Aux Osages du Kansas et de l'Indian Territory on envoya des maîtres quakers : les sauvages résistèrent. On menaça, ils tinrent bon et restèrent fidèles. Et de même les Sioux du Dakota : païens et

catholiques s'entendaient pour repousser les pasteurs. Spotted-tail, leur grand chef, répétait à toutes les instances : « Il n'y a que les Robes Noires à ne pas mentir. » Le gouvernement répondit en assignant les deux grandes réserves de Rosebud et de Pine Ridge aux Episcopaliens, et l'on fit dire aux Peaux Rouges que pasteurs et Robes Noires étant également catholiques, on avait à se tenir tranquille.

Le clergé lésé du Colorado, du Nouveau-Mexique, du Dakota, de l'Orégon, envoya ses doléances motivées à Washington ; on ne l'écouta pas.

VI

Cependant cet état violent ne pouvait pas durer : le général Grant ayant disparu du pouvoir, il se fit une détente, et une certaine liberté finit par être rendue. Les missionnaires purent de nouveau visiter leurs chrétiens. En face des écoles presbytériennes, indépendantes, épicopaliennes, les catholiques purent, à leurs frais, élever les leurs. C'était vers 1886. Mais voici que, quatre ans plus tard, une épreuve nouvelle vint fondre sur les missions. Une société secrète, l'A. P. A. (*American protection association*) s'était formée, dont le programme radical comportait, non seulement l'ostracisme des catholiques, mais le plein triomphe du rationalisme et de l'athéisme. Guerre était déclarée au surnaturel, quelle que fût son étiquette. Tous les moyens étaient bons qui menaient au but, violences, calomnies, dénis de justice. Mais surtout on fit prévaloir le grand principe de l'absolue neutralité scolaire. En dépit de l'expérience qui faisait voir dans le christianisme le plus puissant agent de civilisation chez les sauvages, le système devait être étendu aux écoles indiennes. On ne pouvait enlever aux missionnaires celles qu'ils avaient fondées, du moins on réduisit graduellement, on supprima les subventions. En revanche, rien n'était épargné pour les écoles officielles ; on ne recula devant aucune dépense.

Or, souvent c'était un véritable héroïsme qu'il fallait aux petits sauvages pour continuer à fréquenter l'établissement catholique. Nous lisons dans une lettre de missionnaire, qu'au Dakota, chez les Jésuites allemands, la misère fut telle parfois que les enfants catholiques, à qui l'on refusait les distributions de

vivres réglementaires, étaient obligés de grappiller quelque chose dans les étables à porcs ; mais ils restaient à la mission. Et le palais scolaire avec son électricité, son calorifère, son garde manger bien garni, demeurait vide. Il n'en était pas de même partout, bien entendu, et la lutte s'imposait avec les écoles officielles sans Dieu, souvent hélas ! très fréquentées.

Alors, à défaut du gouvernement, la charité privée vint au secours. Une société se fonda pour la « préservation de la foi chez les enfants indiens ». Rien qu'en 1903, les catholiques dépensèrent en faveur des écoles 172.434 dollars et 197.780 en 1905. Mais la persécution scolaire à l'état aigu avait duré sept ans. Depuis elle s'est atténuée. Hier encore le gouvernement passait un contrat avec les Jésuites de *St Francis Mission* au Dakota, pour un *boarding school* indien, destiné à 250 enfants, et cela à la grande colère des protestants. Il est même arrivé parfois que, sous main, par l'intermédiaire du « Bureau catholique », le gouvernement faisait parvenir aux écoles des subventions provenant des fonds publics et de réserve, qui appartiennent aux Indiens mais restent entre les mains de l'Etat, leur tuteur.

Du reste, au plus fort de la persécution scolaire, les œuvres catholiques avaient trouvé, même chez les protestants, d'ardents apologistes. Ainsi plusieurs fois le sénateur Vest, du Missouri, s'est constitué, devant les commissions parlementaires, l'avocat des Indiens catholiques du Montana. Il s'en est presque fait une spécialité. (1)

Il était, raconte-t-il, parti en inspection dans les montagnes Rocheuses, plein de préjugés. Il en revint déclarant : « Dans ce voyage de plusieurs semaines, je n'ai pas rencontré une seule école faisant vraiment œuvre d'éducation, ailleurs que sous la direction des Jésuites. Je n'ai pas vu une seule école du gouvernement, et surtout pas un seul de ces externats ant vantés où l'on fît quoi que ce soit qui vaille.... J'ai voulu, au cours de mon enquête, leur demander un ou deux écoliers comme interprètes ; ils ne savaient qu'une chose, voler les chevaux qui paissent dans la plaine. Mais dans cet art, le général Shéridan en conve-

(1) Nous avons sous les yeux deux rapports de M. Vest, l'un de 1884, l'autre de 1900.

nait avec moi, ils n'ont pas leurs pareils. Leur temps d'école fini, ils retombent dans la sauvagerie.

« Mais voyez les écoles catholiques. Voilà cinquante ans que les Jésuites sont chez les Indiens. Quel est le résultat ? Parmi ces tribus Shoshones, Arapahoes, Gros-Ventres, Pieds-Noirs, Pieganes, River-Crows, Bloods, Assiniboines, le seul rayon de lumière que j'ai trouvé, c'était chez les Têtes-Plates, dans les écoles des Jésuites. » Et le sénateur poursuit décrivant ces écoles où les *boys* indiens apprennent les métiers utiles, gardent les troupeaux, font marcher les moulins, travaillent à la forge, bâtissent les maisons. « Jamais, dans les Etats, ajoute-t-il, à égalité d'âge, je n'ai assisté à de meilleurs examens. »

Et d'où vient cette différence ? Elle tient à ce que le missionnaire catholique consacre entièrement sa vie à son œuvre. « Prenez un clergyman protestant, envoyez-le dans l'Ouest, aussi actif et aussi zèlé que vous voudrez ; il y va avec ses liens de famille, il y va jetant des regards en arrière vers la civilisation, il y va par devoir, ne se dévouant qu'a moitié à cette vie pénible. Prenez un Jésuite. Que fait-il ? Moitié soldat, moitié prédicateur, il est de la « Compagnie de Jésus » ; il n'a à lui que sa robe noire sur le dos. Si, en pleine nuit, il reçoit du chef de la Compagnie l'ordre de se lever et d'aller en Asie, il se lève et part... Il n'est plus du monde. J'ai causé avec le P. Ravalli à la mission Saint-Mary. Voilà 42 ans qu'il est au Montana, chez les Indiens. Il leur a donné sa vie. Il était venu d'Italie, excellent médecin. Quand je l'ai vu, dans sa petite chambre de mission, il était couché, cloué sur son lit depuis cinq ans, mais administrant toujours des remèdes, et, à l'occasion, faisant de la chirugie. Toute la vie de cet homme a été donnée à cette œuvre. Quel est le résultat ? Aujourd'hui les Têtes-Plates sont cent fois plus avancés dans la civilisation que n'importe quel Indien, du moins dans le Montana. »

Et le sénateur concluait : « Si, de toute ma carrière politique, il me reste une fierté, c'est d'avoir obtenu à l'école industrielle de Saint-Ignace, au Montana, une subvention de 10,000 dollars. Me rendant à la côte du Pacifique quelques années après, je m'arrêtai pour visiter cette école. Au bruit de mon arrivée, la fanfare des *boys* vint me recevoir à la gare.... Je pénétrai

dans la maison, les enfants y étaient occupés à confectionner chapeaux, casquettes, bottes, souliers. On y voyait tous les métiers depuis le maréchal-ferrant et le meunier jusqu'au cocher et au pâtre. Filles et garçons, au terme de leurs études, fondaient des foyers aussi honorables, aussi dévoués au christianisme qu'aucune famille des Etats-Unis. Mais ils étaient catholiques : pour certaines gens (l'*A. P. E.*) c'est un crime. »

Le sénateur Vest n'est point catholique. « Je suis protestant, dit-il, né protestant, élevé protestant, de la vieille église presbytérienne d'Ecosse, et je compte bien mourir protestant. Dans ma petite enfance, on m'a appris que les Jésuites ont des cornes, une queue, des pieds fourchus et exhalent une vague odeur de soufre. »

VII

Et maintenant où en sont les choses ? L'Indien continue à disparaître. Les missionnaires prévoient le jour où leurs œuvres dans le Montana, le Wyoming, l'Idaho auront complètement changé d'objet. Fondées pour les Peaux Rouges, elles ne trouveront devant elles que des blancs, des jaunes aussi peut-être, avec de rares îlots de sauvages civilisés et fixés au sol. Déjà aux montagnes Rocheuses, il faut administrer des paroisses exclusivement composées de blancs. On a pour eux ouvert les deux collèges de Spokane et de Seatle. Les fondateurs de la mission, s'ils revenaient au monde, devraient, pour retrouver leurs vrais sauvages de 1840, passer dans la Colombie Britanique, sur le territoire des Pères Oblats de Marie Immaculée.

Aux Etats-Unis même cependant il y a encore fort à faire, et il s'en faut que tous les Indiens soient convertis. 55.000 seulement sur 220.000 sont catholiques ; 90.000 en 1903 étaient protestants, Le reste demeure idolâtre. Sur ce nombre, la part des Jésuites, aux montagnes Rocheuses, est d'un peu plus de 10.000 fidèles, un tiers de la population indienne. Ils sont répartis en 17 postes sur les cinq états de Wyoming, Montana, Idaho, Washington et Orégon. Les principales tribus évangélisées sont les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Gros-ventres, les Corbeaux, les Shoshones, les Araphoes, les Nez-Persés, les Pends d'Oreilles, les Cœurs d'Alène, les Kalispels, les Spokanes. les

Okanagans, les Yakimas. Tribus très inégales comme importance et très inégalement conquises par le christianisme. Elles sont toutes confiées aux Jésuites de la province de Turin, parmi lesquels travaillent nombre de Français : en tout 159 missionnaires dont 71 prêtres.

Depuis 1885, les Jésuites allemands ont eu aussi leur mission chez les Sioux du Dakota : 5 prêtres, 3 scolastiques, 21 frères coadjuteurs ; ce dernier chiffre indique assez l'importance donnée aux écoles industrielles. Mais ces stations viennent d'être rattachées à celles des montagnes Rocheuses. Les Jésuites s'y partagent plus de 10.000 catholiques avec les pères Bénédictins.

A ces missions indiennes des Etats-Unis, ajoutons celles du Canada. Rentrés en 1842 sur cette terre autrefois témoin des labeurs héroïques des Brébeuf et des Lallemand, des Jogues et des Chaumonot, ils s'étaient sans tarder mis en quête de ce qui pouvait rester de sauvages sur les bords des grands lacs et du Saint-Laurent. Là comme ailleurs les premières stations ont dû disparaître devant le progrès incessant de la civilisation et des blancs. Aujourd'hui le centre des œuvres indiennes confiées aux Jésuites canadiens est dans l'île Manitouline (lac Huron). Mais les Peaux Rouges Odjibwées sont loin d'absorber toute l'activité des missionnaires. Eux aussi, les blancs, réclament leur large part de soins et de travaux. Il faut s'occuper des chasseurs, mineurs, fermiers, bûcherons, ouvriers de toute sorte, épars le long du *Central Pacific Railway* ou au fond des forêts. Paroisses flottantes, qui exigent du prêtre une vraie vie de nomade, toujours en canot sur les rivières ou en traineaux sur la neige, à la recherche de ses ouailles. Il faut aller relancer les moindres groupes à de grandes distances, porter les sacrements au fond des bois, à des âmes qui, sans cela, n'entendraient jamais parler de Dieu, retourneraient à l'infidélité ou seraient la proie des protestants. Profit médiocre en apparence, abondance de croix. « Mais quoi, disait un missionnaire, le travail ne serait point fait, si nous n'étions là pour le faire, car dans ce désert, il n'y a pas d'autres prêtres que nous. »

Ce champ de labeur s'étend, au nord des lacs Huron et

Supérieur, sur une longueur de près de mille kilomètres, comprend 14 stations et occupe une quarantaine de missionnaires. (1)

VIII

Mais le vrai champ de missions pour les Jésuites canadiens, c'est aujourd'hui l'Alaska.

La fondation de cette rude église remonte à une vingtaine d'années. En 1886, Mgr Seghers, un Belge, évêque de Vancouver, avait entrepris de porter la foi dans cette région immense de neiges et de glaces. Elle faisait théoriquement partie de son diocèse. On trouvait là des Indiens et des Esquimaus qui avaient à peu près échappé à l'influence des blancs. Tout au plus, sur quelques points des côtes, des popes russes avaient planté des poteaux attestant leur droit de premier occupant, bâti des chapelles et gagné quelques indigènes.

Mais le vaillant et saint prélat, au cours d'une expédition où deux Jésuites des montagnes Rocheuses l'accompagnaient, et où il fixait à l'avance les postes à fonder, fut assassiné par un domestique. Il laissait en héritage à la Compagnie cette terre de désolation. Les Jésuites acceptèrent.

L'Alaska n'attirait alors que de rares voyageurs ou marchands de fourrures. Pays dur entre tous, situé en partie sous le cercle polaire. Froid intense et prolongé : fleuves gelés en hiver à deux et trois mètres de profondeur ; sur le sol, un mètre et demi de neige. Huit mois sur douze, on y vivait bloqué par les glaces. En été seulement on pouvait communiquer avec Vancouver; encore le service était-il fort rare, et, au début de la mission, les Pères n'avaient guère plus d'un courrier par an. Ce que les cartes semblaient indiquer comme des villes se réduisait à quelques huttes, et ces villages étaient parfois distants de 100 et 200 kilomètres.

C'est pendant l'hiver que le missionnaire visite les indigènes. Il part en traîneau à chiens ; et alors, tempêtes de neige où le guide perd sa route, où les bêtes épuisées refusent d'avancer ;

(1) Depuis un an ou deux les Jésuites canadiens ont repris possession d'une vieille mission iroquoise, Caughnawaga, au sud de Montréal.

nuits passées dans un trou creusé sous la neige ; glaces des fleuves accumulées en banquise à travers laquelle il faut se tailler un sentier à coups de hache. On arrive au terme. Un filet de vapeur qui sort d'un mamelon blanc indique qu'il y a là des êtres humains. Il faut s'enfoncer sous terre, ramper par un couloir étroit et bas, et l'on arrive dans un souterrain plein de fumée et de vermine. Là vivent, attendant la débâcle des fleuves, trois ou quatre familles enfouies. Voilà où il faudra exercer son ministère : *pauperes evangelisantur*.

L'été venu, les Indiens se dispersent et vont à la pêche. Pour le missionnaire les souffrances physiques ne font que changer de nature. Ce ne sont partout que forêts et marécages où les hautes herbes se hâtent de pousser ; on entre dans la saison des moustiques. L'air en est envahi et le missionnaire se prend à regretter l'hiver avec ses froids et ses nuits sans fin.

On conçoit que les premiers temps aient été extrêmement durs. Dans aucune mission peut-être la solitude n'était aussi complète. Les âmes généreuses n'ont pas manqué cependant pour s'y condamner et acheter à ce prix des âmes d'Indiens et d'Esquimaus. Des religieuses canadiennes ont à leur tour répondu à l'appel des missionnaires : on a pu fonder quelques écoles qui ont donné les meilleurs résultats. En peu de temps, enfants et jeunes gens se transformaient en fidèles sérieux, acceptant sans beaucoup de peine la civilisation chrétienne. Aujourd'hui, sur une population d'environ 30.000 âmes, il y a 5.000 indigènes baptisés.

Mais là encore, tout à coup, les conditions changèrent. L'Alaska se prolonge vers le sud en une bande continentale étroite, bordée d'un archipel serré, montueux, tourmenté. On y avait trouvé de l'or. Immédiatement une population d'aventuriers s'était précipitée de ce côté. Il se trouvait des catholiques parmi eux, et l'évêque de Vancouver avait fondé quelques églises, écoles et hôpitaux, à Juneau, Fort Wrangel, Sitka, Douglas Island. Le ministère sacerdotal, est-il besoin de le dire? n'y était rien moins que consolé.

Soudain, en 1897, d'autres régions aurifères sont signalées au nord, presque sous le cercle polaire, à la limite de l'Alaska et des possessions britanniques. Le Klondike immédiatement

devint célèbre dans le monde entier. Il se fit vers cette région de glaces une poussée, un *rush*, qui rappellait les grandes fièvres californiennes et australiennes. Des villes éphémères sortaient du sol en quelques mois, bourdonnantes d'une vie intense, et quelques mois après n'existaient plus. Il importait d'y dresser la croix. Le Klondike, situé en terre britannique dépendait théoriquement des Pères Oblats de la Colombie. Mais ils étaient trop loin. Par suite d'un accord entre les deux missions, quelques Jésuites de l'Alaska allèrent chez les mineurs et organisèrent un commencement de service religieux.

Comment ne pas signaler ici le père Judge, fondateur de l'église et de l'hôpital de Dawson-City, et qui, dans cette atmosphère infernale de convoitise, de luxure et de blasphème, ne cessait de prêcher l'autre vie et la recherche des biens qui ne passent pas ?

« C'est à côté de son église, écrit un témoin, la première élevée à Dawson, que nous l'avons enterré. Pour l'escorter à sa fosse de glace, nous étions six mille hommes, avec des députations de Bonanza, du Hunter, de l'Eldorado, de tous les ruisseaux magiques où, la veille, un cri avait passé : « Le Père, le Père est mort, on l'enterre demain ! »

« Elles furent uniques au monde les funérailles de ce corps sacerdotal qui pesait moins qu'un enfant, tant il s'était usé pour tous, et pour lequel Dawson, où l'on aurait pu croire qu'il avait prêché dans le désert, Dawson-City prit le deuil. Oui, les bars toujours ouverts, les roulettes qui criaient jour et nuit, ving-quatre heures durant : « Boys, faites vos jeux », les mauvais lieux mêmes, qui étaient la moitié de la ville, tous se turent, tous fermèrent leur porte et la drapèrent de noir. Mineurs et joueurs, mastroquets et souteneurs, vierges sages et vierges folles, par un ciel triste de fin d'hiver, ils suivirent tous le P. Judge au cimetière. Là chacun s'agenouilla, une voix commença :

— « *De profondis clamavi ad te Domine ; Domine exaudi vocem mean.*

Il y eut un grondement qui éclata entre les montagnes comme la débâcle du printemps, quand elle vient emporter les ordures de la ville.

— *Fiant aures tuae intendentes : in vocem deprecationis meae.*

C'étaient les Canadiens qui répondaient aux funèbres versets. Tout le monde se joignit à eux, même sans comprendre les paroles terribles :

— *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ?*

Et bien sûr, au delà de cette misère, de cette angoisse d'en bas, il devait y avoir une âme de prêtre, qui, prosternée sur les marches de gloire, priait, elle aussi, le Seigneur Dieu des mondes, pour les purs, pour les impurs, pour tout son peuple du Klondike. » (1)

Aujourd'hui le flot des chercheurs d'or se porte ailleurs, sur la mer de Behring. A Nome-City, il y a dix ans, vivaient isolés quelques pêcheurs de phoques ; à cette heure une ville s'est fondée, à qui rien ne manque du confort moderne. Rien qu'en juin 1904, il s'y est fait, dit-on, pour plus de 150 millions d'affaires. Il a fallu y bâtir une église ; au sommet du clocher, le missionnaire, toutes les nuits, allumait une grande croix électrique qui servait de phare aux voyageurs égarés dans les neiges... Symbole aussi de ce qu'on voulait faire pour les âmes.

Et ainsi, venus dans l'Alaska, pour s'occuper d'Indiens et d'Eskimaus, les Jésuites se voient obligés de donner leurs soins aux civilisés. Que sera l'avenir de ces champs de glace ? Les prophètes assurent que dans cinquante ans, il y aura là plus de 5,000,000 d'habitants. Ce sera deux ou trois étoiles de plus à coudre au drapeau des Etats-Unis. Mais alors où sera le clergé catholique ? Puissent les 19 prêtres jésuites et les 9 frères actuellement épars de Juneau au détroit de Behring, se multiplier. Ils seront toujours bien peu pour lutter contre les ministres protestants qui affluent déjà, l'or dans les mains.

(1) M. R. Auzias Turenne. *La Croix illustrée.* 28 sept. 1902.

Amérique latine

CHAPITRE II

AMÉRIQUE LATINE

I

De l'Amérique anglo-saxonne, descendons vers l'Amérique latine.

Aux Etats-Unis, en dépit de la rivalité souvent déloyale de certains adversaires, en somme, le missionnaire jouit de la liberté. Les persécutions dont nous avons parlé n'ont porté que sur les églises indiennes ; et même alors, la personne du prêtre a été respectée. L'histoire de chaque mission est celle de ses progrès, de ses reculs, de ses épreuves. Pas une du moins n'a été interrompue par la violence. Il en sera de même en d'autres terres où les Jésuites ont travaillé sous le drapeau britannique.

Signalons rapidement trois de ces missions anglaises, dont le développement pacifique est quasi sans histoire.

Les Jésuites sont à la Jamaïque depuis 1837 : 14 prêtres sous un vicaire apostolique, c'est tout le clergé de l'île. En 1895 on comptait 9.300 catholiques. Aujourd'hui, sur une population d'environ 700.000 habitants, les fidèles sont au nombre de 13.000 en partie conquis parmi les nègres protestants.

La mission du Honduras anglais date de 1852. Population d'Hispano-Américains, d'Indiens et de Noirs-Caraïbes ; en tout, sur 33.000 habitants, 30.000 catholiques, et, pour clergé, un vicaire apostolique avec 15 prêtres.

Dans la Guyane anglaise, les Jésuites ont été appelés en 1855, par le fondateur même de la mission, Mgr Hynes. Il s'agissait de remédier à un schisme scandaleux qui désolait la pauvre

église. Ils y ont aujourd'hui une petite réserve indienne. La population catholique est de 21.700 fidèles sur près de 300.000 habitants. Une partie notable de ce modeste troupeau est formée d'émigrés naguère raccolés à Madère pour les plantations de cannes à sucre. En permettant aux planteurs anglais de les embaucher pour leurs cultures, le gouvernement de Lisbonne avait stipulé qu'on leur assurerait la libre et facile pratique de leur religion. Depuis ce temps, le vicaire apostolique touche un traitement annuel. Le clergé se compose de 19 prêtres, tous de la Compagnie.

Jusqu'en 1893 les trois missions dépendaient des Jésu es anglais. A cette époque on leur confia le Haut-Zambèze. Ils gardèrent la Guyane, mais le Honduras fut donné à leurs confrères du Missouri et la Jamaïque à ceux du Maryland.

Sur ces trois terres, la liberté religieuse est complète. Si les progrès du catholicisme y sont lents, il en faut chercher la cause dans la nature même des races créoles, indolentes et mobiles, ou encore dans les rivalités protestantes. Du moins les gouvernements sont équitables. Nous en dirons autant de Cuba où les Jésuites espagnols ont deux collèges, mais qui ne peut être considéré comme terre de mission. Ce fut aussi le cas de la Guyane française pour les 22 ans (1852-1874), pendant lesquels les Jésuites de Paris y furent officiellement chargés des transportés. Arrêtons-nous un instant sur cette œuvre curieuse, une de celles que les Jésuites ont le plus aimée.

On avait voulu remplacer le système odieux des bagnes par un autre plus humain, et, du même coup, utiliser le travail des condamnés pour les besoins de la colonisation. Les forçats furent évacués vers la Guyane. On chercha des aumôniers. Faute de sujets, plusieurs congrégations se récusèrent. Personne n'avait songé aux Jésuites. Eux-mêmes s'offrirent. Ils avaient quelque expérience de cette population. Les années précédentes, ils avaient pu donner des missions dans les bagnes de Toulon, de Brest, de Rochefort, et ils avaient constaté que ces âmes déchues étaient encore accessibles à la grâce. Pour les relever, il ne fallait que savoir les prendre, et, pour cela, les aimer. Les offres furent agréées. On assura aux Pères logement, matériel du culte, traitement, pleine liberté de ministère. Ils partirent donc

et se dévouèrent au bien de ces « fidèles » d'un genre spécial. Ils restèrent au poste tant que la Guyane fut lieu de déportation.

Mais assez vite on avait pu voir que ce régime soi-disant humanitaire ne valait pas mieux que le bagne. Climat affreux, trois mois de soleil ardent et dix mois de pluies chaudes, épidémies, effrayante mortalité. Puis trop souvent, de la part du personnel, autant de mépris qu'au bagne pour les condamnés, aussi peu de confiance dans les bons propos. De là, chez les pauvres gens venus en Guyane avec l'espoir de se relever, le désenchantement, les révoltes, les suicides, les tentatives d'évasion n'aboutissant pour l'ordinaire qu'à un surcroît de misère. Il fallait donc consoler, encourager, aider à mourir et, chose plus malaisée, aider à vivre.

Eux aussi les missionnaires tombaient : beaucoup moururent sur place. D'autres, épuisés, devaient rentrer en France. Mais pour un qui disparaissait, il s'en offrait vingt. Un jour le Provincial annonce la mort de deux aumôniers : aussitôt quatre-vingts lettres de demandes pour Cayenne pleuvent sur sa table.

On faisait donc du bien chez les transportés : on en eût fait beaucoup plus, si les autorités, plus chrétiennes, avaient cru davantage à l'influence moralisatrice de la religion. Du moins si l'œuvre cessa en 1874 ce fut parce que la Nouvelle-Calédonie remplaçait la Guyane ; et les Jésuites, en s'éloignant, reçurent l'assurance officielle qu'on leur savait gré de leur dévouement.

II

Si nous passons maintenant dans les républiques hispano-américaines de la même latitude, nous sommes dans un autre monde, et l'antithèse est absolue entre ces terres « latines » et les colonies anglaises. Au lieu du protestantisme, la révolution. Or, si les protestants ont appris à devenir tolérants, c'est une leçon qui n'a pas encore pénétré dans les cervelles révolutionnaires, — libérales, comme on dit en ce pays.

Il semblait pourtant que les Jésuites eussent dû avoir droit de cité chez ces peuples qui, au début du XIXe siècle, reprochaient si vivement au gouvernement espagnol de les avoir privés de leurs missionnaires. Autrefois, de la Basse Californie

à l'île Chiloé, du Texas à la Plata, les Jésuites avaient semé les églises, les collèges, les réductions. Au XVIIIe siècle ils comptaient huit provinces autonomes. Pendant deux cents ans, ils avaient travaillé à enlever à la barbarie des Indiens, et quels Indiéns ! par centaines de mille. L'œuvre prospérait, elle arrachait des cris d'admiration à des philosophes d'esprit très indépendant.

Tout à coup, avant qu'elle eût porté ses derniers fruits, avant que, dans ce rôle d'éducateurs de sauvages, les Jésuites aient eu le temps de parfaire leur œuvre, on les arracha brusquement à leurs églises, ruinant sans pitié ni raison une des plus belles tentatives qui aient jamais été faites pour former des hommes.

Et maintenant, si les anciens fidèles des Jésuites sont retournés à leurs forêts, s'ils ont des défauts, s'ils ne sont pas des modèles d'initiative et d'intelligence pratique, il n'y qu'a en accuser leurs maîtres et l'obéissance aveugle. Cette manière d'entendre la justice historique est classique.

Pour eux, les Jésuites avaient concience d'avoir été, sur le Napo, sur le Marañon, au Paraguay, jusqu'aux limites extrêmes du dévouement. Ils ne demandaient qu'à recommencer, car de nombreuses tribus sauvages peuplaient encore le bord des grands fleuves brésiliens ou colombiens. Hélas ! le XIXe siècle passera sans qu'ils puissent y faire œuvre durable. A qui la faute ?

III

Réorganisée au Mexique dès 1816, la Compagnie de Jésus y a vécu petitement, presque toujours dispersée, réduite à une poignée d'hommes, exilée parfois, à peine tolérée aux jours de calme, et du reste partageant l'épreuve avec les autres religieux, quels qu'ils fussent. Les missions chez les Indiens, il n'y fallait pas songer ; toutes les démarches que l'on fit pour obtenir l'autorisation de les rouvrir, et par suite d'avoir quelque maison de recrutement et de formation, échouèrent. Et pourtant les infidèles à civiliser ne manquairent pas.

Depuis une vingtaine d'années cependant, sous le gouvernement réparateur et intelligent de Porphirio Diaz, les lois persécutrices restant lettre morte, le nombre des Jésuites mexicains a aug-

menté. Ils étaient une vingtaine en 1876 ; ils sont plus de 250 aujourd'hui et en mesure d'essayer quelques missions chez les Indiens encore sauvages. Ils se sont portés de préférence vers les tribus qu'avaient évangélisées leurs devanciers, les Tarahumaras de la Sierra-Madre. Une de leurs joies, en pénétrant chez ces tribus abandonnées, a été de constater que le souvenir des anciens missionnaires n'était pas encore éteint. Mais c'est une histoire qui commence à peine, et dont nous ne pouvons qu'indiquer le point de départ.

IV

Descendons dans les républiques du centre, Guatémala, Nicaragua, Costa-Rica, Equateur, Colombie. L'histoire des Jésuites y est des plus curieuses.

Chassés d'Espagne en 1835, à la suite des massacres de Madrid (juillet 1834), où quinze pères et frères avaient péri, les Jésuites furent invités par plusieurs évêques, par les gouvernements mêmes, à passer en Amérique. En 1836, ils répondirent à l'appel des catholiques de l'Argentine, où nous les retrouverons plus loin. En 1842, un décret des chambres de Colombie les réclama pour leur confier les missions indiennes. Ils arrivèrent deux ans après. En 1847, ils avaient déjà commencé leurs tournées chez les sauvages des Cordillères, aux environs de Mocoa, et ébauché quelques œuvres. Tout-à-coup, 1850, le vent tourne ; les conservateurs qui les avaient fait venir sont renversés. Les libéraux ressuscitent pour la circonstance la Pragmatique sanction de Charles III, qui avait, en 1765, expulsé les Jésuites de toute l'Amérique espagnole. Les Pères furent chassés de Colombie. Plusieurs trouvèrent un refuge provisoire à la Jamaïque.

Ceux de Mocoa n'eurent qu'à passer la frontière. Ils entrèrent à l'Equateur où la population leur fit un triomphe. D'autres enfin, qui allaient s'embarquer pour l'Angleterre, furent rencontrés à Panama par un journaliste, Garcia Moreno, qui les rabattit sur Guayaquil. Une république leur fermait ses portes : la république voisine leur ouvrait les siennes.

Immédiatement un collège fut inauguré à Quito (1851). Il dura...

un an. Les libéraux, arrivés sur ces entrefaites au pouvoir, n'eurent rien de plus pressé que de chasser les Jésuites. On leur donna 48 heures pour disparaître. Comme ils partaient, une voix leur cria : « Dans dix ans, mes Pères, nous chanterons ensemble le *Te Deum* à la cathédrale. » C'était Garcia Moréno, qui les saluait au passage.

Mais Dieu leur avait ménagé un refuge. Après un an de séjour à la Jamaïque, leurs confrères de Colombie avaient accepté les offres du Guatémala. Le gouvernement et l'archevêque les invitaient à quitter l'île anglaise pour une terre espagnole et catholique. Ils y eurent vingt ans de paix (1851-1871). On leur confia le séminaire. Ils multiplièrent les missions de campagne, catéchisèrent les Caraïbes noirs de Livingstone. Ils étaient même sur le point de céder aux instances du Dr Raphaël Campo, président de San-Salvador, quand ils apprirent que la Colombie allait se rouvrir pour eux.

La persécution y avait sévi sept ans, très aigüe ; mais elle touchait à son terme. Les élections avaient été conservatrices et le nouveau gouvernement se hâtait de rappeler les Jésuites. A la fin de 1857, ils reparaissaient à Santa Fe de Bogota. Ce ne fut pas pour longtemps.

En 1861, retour des radicaux, et, naturellement, expulsion des Pères. Cette fois la persécution allait durer vingt-quatre ans, pendant lesquels il y eut quarante révolutions.

Mais voici la compensation. La même année, 1861, Garcia Moréno, devenu président, les rappelait à l'Equateur. Il avait été prophète : l'exil n'avait duré que dix ans. Un traité fut conclu entre le gouvernement et les Jésuites. Et comme il faut tout prévoir, une des clauses portait que, en cas d'expulsion, on laisserait aux bannis huit jours pour se retourner.

Moréno leur ouvrit aussitôt deux collèges, à Quito et à Guayaquil. Des Jésuites allemands vinrent à l'Université organiser l'enseignement scientifique. Puis on se préoccupa des Indiens, Dans ce qu'on appelait la Province orientale, au bas des Andes, sur le cours du Napo et autres affluents du haut Amazône, il y avait une population sauvage nombreuse : Indiens farouches ou indolents, perfides ou guerriers, parfois véritables bêtes fauves. Les Jésuites jadis, ainsi que les Dominicains, avaient

travaillé dans le pays, et il restait quelques traces de leurs missions, des vieux chrétiens, sommairement espagnolisés et laissés à l'abandon. Garcia Moréno se considérait comme tenu en concience de procurer au plus tôt à ces barbares la foi et la civilisation. Les Jésuites partirent donc pour les missions du haut Napo, de Macas et de Gualaquiza. Ils entreprirent l'éducation humaine et chrétienne de ces grands enfants, chez qui, même baptisés, les passions de sauvages ont de terribles réveils, défiants, libertins, capricieux, inconstants, toujours prêts à lever la hache, ou à fuir dans la forêt. Œuvre d'autant plus malaisée qu'il fallait compter avec des marchands sans scrupules qui se faisaient un jeu d'exploiter les vices des indigènes. Mais Moréno était l'homme des mesures énergiques. Les trafiquants prévaricateurs furent éloignés et tenus à distance. Une police sévère protégea les villages indiens. De là bien des haines. Mais les missionnaires et le président passèrent outre, et, pendant quelque temps, l'œuvre de Dieu put se faire en paix. Au bout d'une douzaine d'années, on comptait environ vingt centres, et dix mille chrétiens, anciens et nouveaux. Les écoles prospéraient ; et, comme partout, à défaut des adultes, les enfants donnaient bon espoir. Soudain, Moréno tomba, martyr de la politique chrétienne, victime aussi de son zèle pour les missions. Son assassin Rayo était un ancien gouverneur du Napo, destitué par lui pour abus de pouvoir (1875). Immédiatement les réductions furent dispersées ; les marchands redescendirent dans la forêt et en chassèrent les Jésuites.

V

Dans le même temps, la série des exils avait repris ailleurs, comme toujours interrompant les œuvres les plus fructueuses, et rendant impossible le travail des missions.

En 1871, la révolution triomphante chassait les Jésuites du Guatémala. Ils parvinrent à se réfugier au Nicaragua où ils eurent dix ans de paix. Mais leurs ennemis les poursuivaient par delà les frontières. Pour amener leur expulsion, l'on inventa qu'ils avaient provoqué une révolte d'Indiens, et il fallut repartir. Il leur restait encore le collège de Cartago dans le

Costa-Rica. Or c'était le temps où Léon XIII dénonçait au monde catholique les agissements de la franc-maçonnerie. L'évêque ayant promulgué les paroles pontificales, fut immédiatement exilé. Puis, comme de juste, on s'en prit aux Jésuites. Cette fois l'expulsion dépassa en rapidité brutale tout ce qu'on avait pu voir ailleurs.

A 11 heures du matin, sur un télégramme venu de la capitale, les Pères furent mis en état d'arrestation. Une heure après, un train qui les attendait en gare, devant le collège, les emportait. Une centaine de pensionnaires demeurait en arrière, dans les classes abandonnées, sans personne qui s'occupât d'eux (1884).

Dans les républiques d'Amérique centrale, le Mexique excepté, il n'y avait plus de Jésuites. Mais ils étaient rentrés en Colombie Dès 1872, on les avait laissés se fixer à Panama. Maintenant un des leurs, Mgr Vélasco, était nommé évêque de Pasto, puis archevêque de Bogota. Sur cette terre, jadis sanctifiée par l'héroïsme de Saint Pierre Claver, le Jésuite esclave des nègres esclaves, une ère de liberté commençait pour les catholiques. Elle dure encore. On a bien eu quelques alertes ; car, pour être vaincus aux élections, les libéraux n'en sont pas moins puissants. Mais enfin l'Eglise a recouvré sa part de légitime indépendance. Les Pères en ont profité. Légalement reconnus, ils vivent en paix, adonnés à leurs ministères. On leur a même confié plusieurs lycées d'Etat. Trop peu nombreux par malheur pour pouvoir ajouter au labeur écrasant de l'éducation autre chose que les missions de campagne. L'évangélisation des sauvages dans les Andes et les savanes n'a pas encore pu être reprise par eux.

Pendant quelque temps, on a été un peu plus heureux à l'Equateur. Chassés de leurs chrétientés par les assassins de Garcia Moréno, les Pères avaient été malgré tout tolérés dans leurs collèges. On y vivait au jour le jour, sur le qui-vive, car la révolution ne désarmait pas. Une ère meilleure s'ouvrit en 1883. Le gouvernement redevenu catholique, invita les Jésuites à redescendre sur le Napo. Les Dominicains ne tardèrent pas à les y rejoindre.

Malheureusement le grand président n'était plus là pour faire

la police des missions. Les marchands avaient reparu dans les peuplades, exploitant l'immoralité ou l'inexpérience des Indiens. Les missionnaires faisaient de leur mieux pour défendre les néophytes. Mais c'était se créer à la capitale d'irréconciliables ennemis. Leur expulsion fut décidée. Pour l'arracher au gouvernement, tout fut mis en œuvre. Des Indiens convenablement stylés vinrent déposer à Quito contre leurs prêtres. Une révolte fomentée par les blancs éclata, où plusieurs Jésuites faillirent être écharpés (1892). Puis, la guerre ayant éclaté entre l'Equateur et le Pérou, la presse radicale accusa les missionnaires de pactiser avec les Péruviens. Il est vrai qu'à Lima, on racontait sérieusement qu'ils exploitaient les sables aurifères du Napo au profit des Equatoriens. Cependant on continuait à agir sur les indigènes. La consigne venue de Quito fut de faire le vide autour des missions, de retourner aux forêts, et de contraindre par la famine les Pères à s'éloigner. Enfin, en 1894, le gouvernement céda à la pression des loges, et il fut enjoint aux Jésuites de quitter définitivement le Napo. Ils n'y ont pas reparu.

Cette fois encore le territoire de l'Equateur ne leur fut pas absolument interdit. Ils purent reporter leur zèle sur d'autres Indiens, près de la capitale, et conservèrent plusieurs maisons et collèges. Mais cette paix n'est que relative. En 1895, la république étant en pleine révolution, une émeute eut lieu à Riobamba ; le recteur du collège fut tué, la maison pillée, le tabernacle saccagé, plusieurs Pères jetés en prison. Chose assez rare dans l'histoire des Jésuites, on s'en tint là et les violences de Riobamba ne se terminèrent pas par un arrêt d'expulsion.

Quelques Jésuites sont encore à l'Equateur. Y resteront-ils longtemps ? Au jour d'expulsion observera-t-on à leur égard la clause signée par G. Moréno, qui leur garantit huit jours pour faire leurs paquets ? Ce qui s'y passe au moment où nous écrivons, les mesures prises ponr interdire le sol de la république aux religieux non équatoriens, l'isolement où l'on semble vouloir les réduire, l'interdiction faite à leurs supérieurs étrangers de venir les visiter, bien d'autres symptômes encore permettent de tout craindre. On y regarde beaucoup, beaucoup trop, du côté de la France.

A la mission de l'Equateur se rattachent les stations de la Bolivie et du Pérou. Leur histoire tient en quelques lignes.

Au Pérou, les Jésuites furent ramenés en 1871 par l'archevêque de Lima qui leur confia son séminaire de Huanuco. En 1879, ils rentraient dans leur ancien collège Saint Paul de Lima. En 1886, il y eut une expulsion dont le prétexte fut un jugement sévère et mérité, dans un livre classique, à l'adresse de tel et tel fondateur de l'indépendance péruvienne. On se réfugia à la Paz, en Bolivie, où, dès 1883, le gouvernement avait appelé les Jésuites pour y ouvrir un collège. Depuis, ils sont rentrés au Pérou où ils ont les deux collèges de Lima et d'Aréquipa.

La mission de Colombie relève de la province de Castille : elle compte 148 membres, dont 68 prêtres. Il convient d'y joindre les deux collèges de Cuba qui occupent un personnel de 68 religieux. Les maisons de l'Équateur, du Pérou et de Bolivie en ont 178, dont 104 prêtres, et appartiennent à la province de Tolède.

VI

L'histoire des missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du sud, Argentine, Uruguay, Paraguay, Chili, Brésil, est moins tourmentée. Aussi les œuvres apostoliques ont-elles pu y avoir à peu près leur développement normal. Ce n'est pas que les épisodes d'arbitraire et de violence aient manqué. Là, comme dans les républiques équatoriales, la Révolution cosmopolite et les sectes eurent leurs jours de triomphe et les missionnaires ont connu les expulsions et les exils.

Un trait commun a marqué beaucoup de ces épisodes. Les anciens Jésuites avaient, dans les colonies espagnoles et portugaises, laissé une grande réputation de civilisateurs. A ce titre, leur nom restait populaire, non seulement chez les Indiens, mais chez les blancs. Par ailleurs, des fables avaient couru sur leur compte : on avaient exagéré à plaisir et jusqu'à l'absurde leur puissance, leurs richesses, leurs ambitions. Les réductions du Paraguay, étaient-elles autre chose qu'un véritable empire autonome ? Ils avaient eu de vraies armées, fait de vraies guerres aux Européens, accaparé les mines d'or,

transformé en roi un de leurs frères coadjuteurs. Ces calomnies, rééditées et accentuées par Pombal, d'Aranda et autres, vivaient toujours, fournissant ample matière à la presse radicale.

Ajoutez l'importation des théories jacobines, joséphistes, gallicanes, napoléoniennes ; la prétention très nette de demeurer catholique, mais aussi peu romain que possible, la tendance au schisme par conséquent, le désir d'américaniser les églises, et, après avoir rompu avec l'Espagne, de ne garder avec le Saint Siège qu'un lien très élastique et tout platonique.

Les gouvernements dès lors, ne demandaient pas mieux en général que d'accueillir les nouveaux Jésuites, mais à une condition. Ils se nationaliseraient à fond, il récuseraient l'autorité des supérieurs d'Europe, ils feraient schisme avec le centre de l'Ordre. Les Jésuites refusèrent. Conséquences : ici l'exil, là l'impossibilité d'accepter les œuvres les plus tentantes.

Et ainsi tout d'abord dans l'Argentine. Ils y avaient été appelés, dès 1836, par les catholiques heureux de mettre à profit les fautes de leur ancienne métropole. Le dictateur Rosas les acceptait, laissait toute liberté de prêcher à Buenos-Ayres et aux environs. Par un reste de défiance pourtant et crainte de leur voir reconstituer des réductions à l'ancienne mode, il leur interdissait les missions indiennes. Gros sacrifice pour les Pères, car les sauvages erraient nombreux encore dans les pampas.

Mais assez vite on comprit ce que cachait cette demi-liberté. Rosas entendait avoir dans le clergé un docile instrument de sa politique. Il affichait un grand zèle fédéraliste, voulait faire de l'Argentine quelque chose comme les Etats-Unis du sud et, pour cela, maintenir l'autonomie de chacune des provinces. En réalité Rosas était un despote, rien de plus. Son fédéralisme cachait assez mal ses tendances jacobines et autoritaires. Donc ordre fut donné à l'évêque de faire attaquer en chaire ceux qu'il appelait les « sauvages unitaristes » et de présenter l'idée fédérale comme seule légitime, seule conciliable avec les intérêts religieux. L'évêque n'osa refuser. Pour eux, les Jésuites, qui avaient des amis et des fidèles dans les deux partis, s'abritèrent derrière leur règle qui leur interdit toute ingérence politique. Rosas voulut bien fermer les yeux, et attendit.

Mais déjà le vrai Rosas commençait à se dévoiler. Le pays entrait dans ce qu'on a pu appeler la « terreur argentine ». Copiste de Napoléon, le dictateur l'était aussi de Robespierre. On dressa des listes de proscription. L'une d'elles, toute entière écrite de la main de Rosas, comptait 9442 noms. Délations, exils, exécutions sommaires, violences dans la rue, rien ne manquait, pas même le grotesque. Un jour les Jésuites furent dénoncés pour avoir décoré leur église de rameaux verts, et leur supérieur pour avoir dans son confessionnal un coussin bleu ; le vert et le bleu, couleurs unitaristes. Bientôt les tendances schismatiques, les exigences inacceptables de Rosas se multipliant, les Jésuites, à bout de prudence et de circonsception, prirent le parti de disparaître. Ce ne fut pas sans peine, et il fallut ruser, car le dictateur entendait bien les garder et les amener à le servir. Ils fermèrent leur maison, se dispersèrent, et leur supérieur parvint à gagner Montevideo (1841).

VII

Allait-on maintenant pouvoir aborder quelque part l'œuvre des missions de sauvages ? Un moment les Pères furent sur le point de se voir confier par le Chili les terribles Araucanos. Mais on voulait avoir ses Jésuites à soi, indépendants de Rome. Les négociations furent rompues (1845).

Les Pères essayèrent de se tourner vers le Paraguay. L'étrange petite république s'enfermait alors dans un isolement absolu. Personne ne passait la frontière. Le président tenait son peuple en tutèle, monopolisait commerce, industrie, agriculture. Il empêchait tout rapport de l'Eglise avec Rome. Pas d'évêques, un clergé réduit à une poignée de prêtres, pas de recrutement, pas de séminaire, pas d'autorité. Le vicaire épiscopal recevait sa juridiction du président, et la vie chrétienne ne s'exerçait que sous la sanction de la police. Comment dès lors entrer au Paraguay ?

Les Jésuites cependant le désiraient d'autant plus que, là du moins, quelque chose subsistait encore des anciennes réductions. Des Indiens vivaient groupés autour de leur église, cultivant comme autrefois la terre en commun, mais très pauvres et

très abandonnés. On fit donc demander au président Lopez l'autorisation de monter à la capitale. Chose assez extraordinaire, elle se fit attendre, mais elle ne fut pas refusée. En 1843, deux Jésuites reparaissaient à Assumpçion. Immédiatement ils se donnèrent au travail, suppléant de leur mieux au manque de prêtres, se dévouant aux malades pendant une épidémie de variole, épiant toutes les occasions d'entrer en rapport avec les tribus indiennes de la frontière. Pourtant l'avenir s'annonçait mal. Evidemment là encore, on voulait bien des Jésuites comme individus, mais non pas de la Compagnie. Et les Pères se demandaient pourquoi on les avait séparés, assignant à chacun son poste aux deux bouts de la ville. Symptôme plus grave : les relations venaient de reprendre avec Rome ; on allait avoir un évêque, le propre frère du président Lopez ; mais on n'acceptait les lettres papales qu'avec des restrictions d'allure clairement schismatique. Puis, les deux Lopez étaient le caprice incarné. Leurs exigences se multipliaient rapides, contradictoires. Bref, tout indiquait que, si le gouvernement acceptait les Jésuites, c'était à la condition secrète qu'ils n'auraient pas de supérieur au dehors, et, au dedans, pas d'autre chef que le président. Impossible de rester dans ces conditions. Les Pères demandèrent leurs passeports. La mission avait duré à peu près trois ans (1843-1846). Les Jésuites ne sont pas revenus au Paraguay. Lorsque, longtemps après, la république sortit enfin de son inertie et de son isolement schismatique, les Pères de l'Argentine n'étaient pas en mesure de répondre aux invitations pressantes qui leur étaient faites.

VIII

Pendant ce temps, à l'Argentine et dans l'Uruguay, la Compagnie continuait à passer par les alternatives traditionnelles de persécution et de faveur.

Rosas, furieux de voir les Jésuites de Buenos-Ayres se dérober à sa compromettante amitié, leur suscitait partout des ennuis. Et d'abord dans les autres états de l'Argentine : en 1848, il parvenait à les faire expulser de Cordoba. Ils s'étaient réfugiés dans l'Uruguay : il les y poursuivit de ses intrigues,

persistant à les accuser d'y faire cause commune avec les unitaristes. Enfin en 1852, après 23 ans de despotisme, il fut renversé. Les exilés revinrent, les Jésuites reparurent à Buenos-Ayres et y reprirent leurs œuvres. Mais bientôt leurs ennemis eurent leur compensation. On était parvenu à fonder un collège à Montevideo, et le gouvernement lui avait accordé de précieux privilèges. Les loges immédiatement de pousser les hauts cris. Le président, catholique sincère, mais faible, céda à l'ultimatum. Les Jésuites furent sacrifiés, 1858. On ne les a rappelés qu'en 1873.

Dès lors, ils ont vécu assez tranquilles dans les deux républiques. En 1875 seulement, ils eurent à Buenos-Ayres une forte alerte. Le bruit courait que l'évêqne songeait à leur rendre leur ancienne église. Or, la pensée que les Jésuites pouvaient rentrer en jouissance de leurs biens du XVIIIe siécle jetait les loges dans la terreur. Une émeute eut lieu. Le collège San Salvador fut pillé, et faillit être brûlé. Des Pères furent blessés et jetés en prison. Puis l'orage passa.

Même sécurité relative au Chili, où ils ont été également appelés par l'archevêque. Cette république, pendant longtemps la plus raisonnable du sud, les a laissés à peu près en paix exercer leurs ministères. Les menaces pourtant n'ont pas manqué de la part des radicaux. Ces derniers temps surtout, les Chiliens ont semblé tout prêts à copier les exemples venus de France. Au moment où nous écrivons, rien n'a été fait encore ; les religieux sont toujours au Chili, et peut-être leur dévouement pendant les grands sinistres de 1906, leur vaudra-t-il quelques années tranquilles.

Le Chili, l'Argentine, l'Uruguay, relèvent de la province d'Aragon. Quelques pères allemands s'occupent de leurs compatriotes à Puerto-Montt. La mission compte 310 religieux dont 167 prêtres presque tous absorbés par les œuvres d'éducation, tout spécialement d'éducation cléricale.

On sait si pareille œuvre est importante en un pays où, trop longtemps, le clergé a été notoirement au dessous de sa tâche. Donc, tandis qu'à Rome les Souverains Pontifes chargeaient les Jésuites du *Collegio Pio latino americano*, où ils élèvent des séminaristes venus de tous les points de l'Amérique du sud,

à Buenos-Ayres, à Santa Fe, à Montevideo, à Ancud (Chili), l'épiscopat leur confiait les séminaires. Ils ont aussi d'importants collèges dans les trois capitales, à Cordoba et à Puerto-Montt.

Œuvres fécondes mais dont l'histoire est difficile à résumer en quelques lignes. C'est, comme partout, la lutte à armes souvent très inégales, avec les loges, avec les rivalités universitaires, avec les exigences parfois absurdes des programmes, avec l'invasion de plus en plus large des œuvres littéraires suspectes, et des idées les plus avancées de la vieille Europe. Mais c'est aussi la formation lente d'un clergé attaché à ses devoirs et d'un petit troupeau de fidèles éclairés et solides.

Ce serait aussi l'histoire, si nous pouvions la détailler, des missions du Brésil.

IX

Leur origine se rattache également aux troubles de l'Argentine et aux persécutions du dictateur Rosas.

En ce temps là, le gouvernement brésilien, travaillait à pacifier la province de Rio Grande do Sul, qui s'était insurgée et, à l'instar de l'Uruguay, voulait se constituer république autonome. A mesure que l'ordre regagnait du terrain, l'on cherchait des prêtres à envoyer dans les cures abandonnées. Le nonce proposa à l'évêque de Rio d'employer à l'évangélisation du pays les Jésuites espagnols laissés sans travail à l'Argentine. L'évêque, qui ne connaissait les Jésuites que par les Provinciales, hésitait, mais il finit par céder aux instances du nonce, et ainsi fut fondée (1842) la résidence de Porto-Alegre. L'année suivante l'assemblée provinciale de Santa Catarina appelait encore les missionnaires à Desterro, où, en 1846, ils ouvraient un collège.

Or déjà toute cette région, fertile et sans autres habitants que des tribus indiennes errant dans la forêt, attirait les émigrants. On venait surtout beaucoup d'Allemagne. Le mouvement avait commencé dès 1824 et s'était porté de préférence vers le Rio Grande. En 1844, il y avait sept à huit mille Allemands, autour de la petite ville neuve de São Léopoldo, protestants et catholiques, mêlés à environ deux mille Brésiliens. Les protestants avaient temples et ministres. Les catholi-

ques s'étaient bâti des églises, mais restaient sans prêtres ; personne ne les avait suivis pour leur assurer les secours religieux. Quant à recourir aux prêtres brésiliens, outre qu'ils étaient rares, mieux valait le plus souvent les tenir à distance. Les Jésuites espagnols vinrent visiter ces troupeaux sans pasteurs. Ils prêchèrent par interprètes. La population était des plus intéressantes, pleine de foi, ne demandant qu'à conserver intacte sa religion. Mais il était clair que, à ces Allemands, il fallait des prêtres allemands. Où les trouver ?

Justement les Jésuites autrichiens venaient d'être momentanément dispersés. Quelques-uns s'en allaient en Australie suivre leurs compatriotes dans leur émigration. D'autres purent venir au Brésil. Ce fut providentiel. Le moment n'allait pas tarder où les Pères espagnols se verraient dans la nécessité d'abandonner Desterro pour se consacrer aux œuvres plus fructueuses de Montevideo.

Desterro protesta. Plus tard on essaya de lui rendre son collège. Le projet n'aboutit pas ; et, en 1866, le collège s'ouvrit ailleurs, à Itu, province de São Paulo. La même année, à l'autre bout du Brésil, l'évêque d'Olinda obtenait quelques Pères pour une fondation semblable à Pernambuco.

Ces progrès ne s'opéraient pas sans luttes. Les protestants avaient apporté d'Allemagne tous leurs préjugés anti-jésuitiques et anti-romains, celui-ci entre autres, qu'il est loisible aux Jésuites de faire massacrer tous ceux qu'ils tiennent pour hétérodoxes ; et, un beau jour, on vit tous les luthériens courir aux armes. Les catholiques, soulevés par leurs prêtres, disaient-ils, allaient procéder à une Saint-Barthélemy brésilienne (1863). Puis le Culturkampf prussien eut ses échos jusqu'au delà de l'océan. Mais c'est aux francs-maçons par dessus tout qu'on eut affaire, et peu s'en fallut que les missions de la Compagnie ne disparussent là aussi dans un désastre.

La secte était toute puissante : elle avait infecté jusqu'au clergé. Nombre de confréries pieuses, ou soi-disant telles, n'étaient que des succursales des loges. Elles faisaient loi dans les églises, et c'était chose passée en coutume que de célébrer des services funèbres pour les maçons défunts. Il y avait bien d'autres abus et plus pernicieux encore.

L'évêque d'Olinda, un jeune et vaillant Franciscain, choisi pesonnellement par Pie IX pour ce poste périlleux, voulut sévir et interdit ces étranges confréries maçonniques avec leurs cérémonies religieuses. Les Jésuites, qu'il venait d'appeler à Pernambuco, furent rendus responsables des actes épiscopaux. L'affaire fit un bruit énorme ; tout le Brésil en retentit, et des pétitions commencèrent à circuler réclamant l'expulsion des Pères. Un nouvel épisode fit entrer dans la voie des violences. Un haut dignitaire du diocèse, résidant à Pernambuco, était franc-maçon notoire. L'évêque crut devoir l'interdire. Immédiatement la foule se porta sur le collège des Jésuites. Il fut pris d'assaut, envahi, saccagé, les Pères roués de coups, presque assommés (14 mai 1873). Et l'évêque d'écrire aux victimes : « Martyrs de Jésus-Christ, je vous salue du plus profond de mon âme... Je baise vos pieds, ô privilégiés, parce que vous avez été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Hélas ! c'est à cause de mes péchés que j'ai été privé d'une si grande grâce. Priez Notre-Seigneur de me rendre digne de la même faveur. † fr. Vidal, évêque. » Les désirs du prélat furent comblés. Peu après, il était condamné à trois ans de travaux forcés, que l'on voulut bien commuer en trois ans de simple prison.

Le collège de Pernambuco fut supprimé.

Il y eut une autre alerte sérieuse plus tard, à la chute de l'Empire (1889). Les craintes cependant ne se réalisèrent pas. Aujourd'hui les Jésuites, au Brésil, jouissent de la liberté commune, et vaquent en paix à leurs ministères.

Ils ont deux missions distinctes et voisines.

Les Pères de la province de Rome sont établis dans les états de Santa Catarina, São Paulo, Minas Geraes et Rio de Janeiro. Ils y dirigent les deux florissants collèges d'Itu et de Nova Friburgo ; à quoi il faut ajouter un séminaire et trois résidences. Le personnel est de 109 religieux dont 51 prêtres.

Au Rio Grande do Sul travaillent 177 religieux de la province de Germanie, dont 98 prêtres. Ils ont quatre collèges, São Leopoldo, Pelotas, Florianopolis et Porto Alegre, un séminaire à Parecy-Novo et une douzaine de paroisses.

Avec l'éducation, l'œuvre capitale est le ministère auprès des émigrés. La vie des missionnaires excurrents se passe à cheval,

toujours en course à travers forêts et montagnes, à la recherche des colons dispersés. Les consolations ne manquent pas, car Allemands et Italiens sont presque toujours excellents catholiques, de foi énergique et de piété agissante. Quant aux Brésiliens qui leur sont mêlés, ils sont plus mous que pervers, mais ignorants par dessus tout. Le missionnaire travaille à relever, chez ces derniers, la vie chrétienne. Mais son grand souci est d'empêcher les émigrés de se « brésilianiser » trop vite, et de leur conserver le plus longtemps possible les qualités laborieuses apportées d'Europe.

Jusqu'à quel point on y réussit, les plaintes des protestants le montrent assez. En 1890, un ministre du Rio Grande, dans un voyage en Europe, présentait ses doléances au gouvernement de Berlin. La mère patrie, disait-il, abandonnait ses colons ; non pas au point de vue matériel, car on leur envoyait machines agricoles et industrielles, ingénieurs et maîtres d'école, mais au point de vue spirituel. « Tandis que les Jésuites, disait-il, ont réussi, en quelques années, à construire une quantité de maisons, églises, écoles, hôpitaux de sœurs ; avec leur infatigable activité, ils vont de village en village exerçant leur ministère au grand profit des catholiques, et au détriment des protestants, ce qui est très regrettable. Ainsi devrions-nous faire. Dans ces vastes régions, aux rares habitants, il faudrait des prédicateurs excurrents. Mais pour cela, il faut de l'argent, envoyez en beaucoup. » Et l'écrivain arguait encore de l'exemple des Jésuites, lesquels selon lui disposent de gros subsides. « Hélas ! remarque à ce propos un missionnaire, le pauvre homme ! s'il savait le peu que nous avons fait jusqu'ici, et tout ce qui nous reste à faire, s'il connaissait la pauvreté, la misère contre laquelle il nous faut lutter chaque jour pour arriver à quelque chose de bien ! »

L'Afrique australe

EX BIBLIOTHECA MINORI
ABBATIÆ S^TI-BERNARDI
IN BORNHEM

CHAPITRE III

L'AFRIQUE AUSTRALE

I

Où en serait aujourd'hui la civilisation dans l'Amérique du Sud sans la folie de Pombal et de d'Aranda, enlevant aux Indiens leurs pères et éducateurs ? Mais où en serait aujourd'hui la connaissance et l'évangélisation du continent africain, si le Portugal, comprenant mieux ses intérêts, avait soutenu ses missionnaires du Zambèze et du Congo ? Gagnant de proche en proche, ces deux belles colonies auraient fini par se rejoindre au centre de l'Afrique, formant un solide empire qui eût compensé la perte des Indes. L'histoire du continent noir eût été modifiée au profit du Portugal. Mais il s'agissait bien d'exploiter les possessions d'outre-mer ! Les ministres philosophes de Madrid, de Lisbonne, de Paris même, avaient une besogne plus urgente, et d'Alembert résumait très bien la situation pour la France quand il écrivait à la veille de l'expulsion des Jésuites par Choiseul, 31 mars 1762 : « La nation fera ce coup de vigueur dans le temps où elle fait si peu au dehors et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs à l'année 1762 : « Cette année, la France a perdu toutes ses colonies et chassé les Jésuites. » France et Canada, Espagne et Amérique, Portugal et Centre africain, c'est à peu près la même histoire, à cette différence près qu'au Zambèze et au Congo la persécution dura plus longtemps et s'étendit à tous les religieux, quels qu'ils fussent. Elle frappa le coup suprême en 1838. La Révolution, fille du philosophisme, triomphait alors en Portugal. Elle prit à

tâche d'anéantir toute vie monacale dans les colonies. C'est alors que les couvents de Goa furent fermés. En Afrique, quatre-vingts ans après les Jésuites, les derniers Capucins et les derniers Dominicains furent chassés de ces missions, où, depuis trois siècles, ils travaillaient pour l'Eglise et pour la patrie. De leurs œuvres, il ne devait bientôt plus rester que des ruines informes. Au point de vue colonial tout était compromis. Au point de vue évangélique tout était à recommencer.

Mais le vrai bien des colonies importe assez peu à la Révolution, dès lors qu'il apparaît lié au bien de l'Evangile. Les Jésuites missionnaires en ont fait souvent au dernier siècle la triste expérience. En voici encore un exemple.

Le Portugal avait cédé à l'Espagne la triste terre de Fernando Poo, cette île d'enfer, au fond du golfe de Guinée. La reine Isabelle, qui venait de rouvrir aux Jésuites les Philippines, les pria encore de porter la foi au nègres de la nouvelle colonie. C'était en 1859. Un terrible poste celui-là. Fernando Poo avait la réputation d'être le cimetière des Européens. Climat abominable, chaleur d'étuve, pays de fièvre jaune. Quant aux indigènes, les nègres Boubis, on ne pouvait imaginer race plus dégradée. Petits, grêles, mal faits, tatoués ou plutôt tailladés des pieds à la tête, enduits d'argile rouge mêlée d'huile, parlant jusqu'à cinq dialectes, et ne pouvant s'entendre d'un groupe à l'autre ; on les accusait d'avoir voulu naguère se débarrasser des Portugais en empoisonnant les ruisseaux. En 1858, ils avaient cherché à réduire les Espagnols par la famine, et peu s'en était fallu que les colons partissent jusqu'au dernier.

Les Jésuites acceptèrent cette tâche ingrate (1859). Ils vécurent au milieu des noirs, parvinrent à débrouiller l'écheveau des idiomes, se firent accepter des indigènes. L'autorité civile ne tarda pas à en profiter. Un moment vint où le gouverneur espagnol, quand une querelle éclatait entre villages, n'eut plus besoin, pour remettre la paix, que d'envoyer son bâton. C'était un petit Paraguay qu'on venait d'improviser. Cela durait depuis douze ans quand la révolution de 1868 chassa la reine Isabelle.

Immédiatement on jugea urgent d'expulser aussi les Jésuites d'Espagne. Dans les grandes colonies, à Cuba, aux Philippines, on n'osa trop les inquiéter. Mais en 1872, au moment où un soulève-

ment nouveau se préparait contre le roi Amédée, un caprice des révolutionnaires contraignit les Pères à quitter Fernando Poo et leurs néophytes. Que devait y gagner la colonie ? Et les noirs restèrent sans prêtre jusqu'en 1882.

Cependant, sur le continent, d'autres reprenaient vaillamment l'œuvre interrompue de l'apostolat. Pendant longtemps on ne put s'éloigner beaucoup des côtes et des ports. Les congrégations de missionnaires, des Français le plus souvent, investirent ainsi l'Afrique au nord et au midi, à l'est et à l'ouest, relevèrent d'anciennes églises, en fondèrent de nouvelles, prenant toujours pour base d'opérations les colonies européennes. Peu à peu l'on s'aventurait à l'intérieur, le long des grands fleuves, à la lisière des déserts. Travail très lent où l'on recueillait plus de croix que de palmes, mais où l'Eglise d'Afrique se fondait dans l'épreuve obscure et dans l'immolation de ses apôtres.

Les Jésuites ont eu leur petite part à ces travaux d'approche. En 1846, le père Ryllo, Polonais, naguère missionnaire en Syrie, puis supérieur du collège Urbain de la Propagande, avait été nommé provicaire d'une mission à fonder en plein Soudan. Il partit, s'avança jusqu'à Kartoum, et là, deux ans après, mourait laissant à la congrégation des missions de Vérone une œuvre à peine ébauchée. En 1868, Mgr Lavigerie avait été délégué apostolique du Soudan et du Sahara. Vaste terre vierge à conquérir. Les Jésuites d'Algérie, qui venaient de fonder leur mission kabile, s'offrirent à lui pour explorer le sud algérien à mesure que les soldats le soumettraient. Ils se fixèrent à Laghouat, étudièrent la région, firent leur rapport à l'archevêque, puis à la fin de 1872, quand les Pères Blancs furent en mesure d'entrer en lice, ils leur cédèrent la place.

II

Cependant, avec les grandes explorations, une ère nouvelle s'ouvrait pour l'apostolat africain. Les hardis voyageurs qui cherchaient à percer les mystères du continent noir, ouvraient la voie aux marchands et aux politiciens ; ils l'ouvraient de même aux missionnaires.

Les premiers à y entrer furent les Pères Blancs et les Jésuites. Presque à la même date, sur deux points à la fois, leurs ca-

ravanes gagnaient le large. En 1878, les premiers, partis de Bagamoyo, s'enfonçaient dans la direction des lacs, pour y fonder ces jeunes églises noires à qui Dieu réservait pour ses débuts la gloire suprême du martyre. Mais déjà, l'année précédente, le vicaire apostolique du Cap Oriental, Mgr Ricards, pressait les Jésuites de partir pour le haut Zambèze. Le collège qu'il leur avait confié depuis quelques années à Grahamstown, sa résidence, avait toujours été, dans sa pensée, le point de départ des missions à organiser au cœur de l'Afrique australe.

De 1849 à 1873, Livingstone avait parcouru en tous sens les bassins du Zambèze et des lacs. Les missionnaires protestants étaient venus ensuite, plus explorateurs en général que fondateurs d'églises, mais souvent aussi poussés par le désir évangélique de combattre la traite des nègres. Les catholiques ne pouvaient tarder. Ils seraient même entrés beaucoup plus tôt en pleine Afrique australe, si la colonie du Cap leur avait été plus hospitalière. Mais il avait fallu attendre que l'intolérance des calvinistes boers cédât un peu devant l'esprit libéral des Anglais. On perdit ainsi un temps précieux, et, quand les missionnaires catholiques entrèrent dans le monde cafre, ils avaient été précédés par les anglicans et les méthodistes.

Enfin, en avril 1879, une caravane de onze pères et frères, Belges, Anglais, Allemands, sous la conduite d'un vieux missionnaire du Bengale, le Père Depelchin, se mettait en route, par Kimberley, pour les hauts plateaux situés au sud du Zambèze.

Ce fut un long voyage de 1930 kilomètres, par un pays sans chemins, dans les lourds wagons à sept ou huit paires de bœufs en usage chez les Boers. Partis le 15 avril, les missionnaires arrivaient le 2 septembre au kraal de Bulawayo, chez Lo Bengula, roi des Matabélés.

Les Matabélés étaient un peuple de conquérants, frères des Zoulous, établis là depuis une vingtaine d'années et maîtres absolus jusqu'au Zambèze. Race noble et fière, mais qui se mourait déjà d'un militarisme aigu. Tous soldats ; pour villages de vraies casernes, pour vie le pillage et la guerre, pour idéal la mort violente, la vie de famille absorbée par la vie des camps. Gens féroces pour les races faibles, mais en général

assez respectueux des blancs. Lo Bengula ne faisait pas trop mauvais accueil aux marchands, chasseurs, missionnaires qui demandaient à se fixer près de lui : quitte à leur faire attendre indéfiniment parfois leur permis de circuler, à les surveiller de près, et à les arrêter sur le soupçon le plus futile. Les Pères furent en somme bien reçus : on les autorisa à s'installer aux environs, sous l'œil du roi.

Bulawayo devait n'être qu'une étape vers des terres plus centrales. C'est au delà du Zambèze qu'on voulait aller. Du reste, on ne fut pas long à constater qu'il faudrait du temps avant de faire quoi que ce fût chez les Matabélés. L'important était d'avoir leur amitié pour s'assurer le passage libre jusqu'au fleuve. Donc, sans attendre davantage, on résolut de pousser plus avant, et l'on se sépara en trois groupes. L'un restait en observation au Matabéléland. Deux pères et deux frères partirent pour le nord-est, où ils devaient fonder une station chez les Oumgoumis, autre peuple zoulou plus rapproché des terres portugaises, et dont le roi Umzila était beau-frère de Lo Bengula. Une autre bande allait tenter l'aventure sur le haut Zambèze, chez les Barotsé. De part et d'autre on prenait de l'avance sur les protestants.

Mais immédiatement s'ouvrit la série des deuils. Chez Umzila, le Père Law, ancien officier de la marine anglaise, meurt de misère pendant qu'un de ses compagnons est à la recherche du Père Wehl, égaré dans la brousse, et que l'autre délire à son côté. A son tour, le Père Wehl voulant gagner la côte, y meurt de la fièvre chaude.

En même temps, sur le Zambèze, le Père Teroërde est empoisonné par un roitelet cafre ; et ainsi, décimée dès les premiers jours, la mission est obligée de restreindre ses plans et d'abandonner les fondations projetées.

Cependant, à la nouvelle que des Jésuites avaient paru dans la région zambézienne, l'évêque de Mozambique les invitait à se fixer dans son vaste diocèse à l'abandon, et à fonder quelque station sur le cours inférieur du fleuve. En 1881, le père Dejoux, un Français, répondit à cet appel et arriva à Quilimané.

Dès lors, la mission dite du Zambèze apparaissait comme formée de plusieurs tronçons assez disparates et très éloignés les uns

des autres. Au Cap, une base d'opérations avec collège, maison d'études, résidences et missions cafres. Au Matabéléland, trois postes, Tati, Bulawayo, Panda-ma-tenka. Sur le bas Zambèze Quilimané, Mopéa et Tété. En 1889, cette dernière région fut séparée du reste et rattachée à la province du Portugal.

Pendant une dizaine d'années, tout le travail des missionnaires au Matabéléland se résume d'un mot : attendre. Le roi Lo Bengula consentait à les avoir près de lui. Il entretenait avec eux des rapports d'amitié, au besoin se servait d'eux, mais tout apostolat restait interdit. Les habitants primitifs du sol, les Mashonas vaincus, simples chiens du roi, étaient indignes de recevoir l'instruction, et quant aux vainqueurs, ils ne demandaient qu'à s'en passer.

On devine si l'attente parut longue : mais il importait de rester au poste et de ne pas l'abandonner aux seuls protestants.

Un moment on put croire que la liberté allait enfin être donnée. Lo Bengula finit par comprendre que son peuple ne pourrait pas vivre indéfiniment de la guerre. Il fallait prévoir l'avenir et il autorisa les Pères à lui enseigner la culture et l'industrie. C'était en 1887. Enfin la vraie mission allait commencer. L'éducation agricole et industrielle des Cafres ne pouvait manquer d'ouvrir la voie à quelque chose de mieux. Bientôt le Père Prestage donnait sa première leçon de labour. Un an après, il avait soixante enfants, qui déjà apprenaient les prières et chantaient les cantiques. Il bâtissait, forgeait, soignait, catéchisait. Les âmes s'ouvraient, gagnées par son infatigable complaisance. Le moment n'était pas encore venu de baptiser, car il fallait être sûr de l'avenir : mais enfin on était tout à l'espoir. Soudain, tous les blancs, le missionnaire y compris, reçurent l'ordre de disparaître. Il fallut partir : un conflit grave venait d'éclater avec l'Angleterre.

Nous n'avons pas à détailler ces événements. Disons seulement que, pendant de longues années, le roi des Matabélés s'était absolument opposé à laisser les blancs, Anglais ou Boers, s'établir dans le Mashonaland. Il entendait garder pour lui seul ce pays des razzias faciles où ses guerriers entretenaient, aux dépens des indigènes, leur humeur batailleuse et pillarde. Mais les Boers convoitaient ces larges espaces, tout faits pour leur vie pastorale et

semi-nomade. Les Portugais, qui, au temps où le pays s'appelait le Monomotapa, en avaient exploité les mines d'or, le considéraient comme leur appartenant. Pour les Anglais, c'était un *bonum derelictum* dont il importait de tirer profit. Les Anglais l'emportèrent. Lo Bengula céda de ses droits et, immédiatement, Cecil Rhodes organisa une expédition de pionniers pour aller prendre possession du terrain. Sur quoi le mécontentement éclata à Bulawayo ; le parti de la guerre l'emporta : les étrangers durent s'éloigner, et peu s'en fallut qu'en arrivant au Mashonaland les Anglais n'eussent à se défendre contre une agression. Quant aux missionnaires, partis comme les autres, il rentraient par une autre voie. On les avait acceptés, dans la colonne expéditionnaire, comme chapelains catholiques, avec des religieuses dominicaines qui se chargeaient de l'ambulance. Ils arrivèrent donc à leur nouveau poste dans les wagons de Cécil Rhodes (octobre 1890).

On sait comment le conflit anglo-portugais suivit cette hardie prise de possession. Il eut pour la mission ce résultat qu'elle fut définitivement scindée en deux. Un tiers des sujets fut attribué au Bas Zambèze portugais. Le Haut Zambèze fut confié aux Jésuites anglais et eut pour domaine presque tout le territoire de la *South Africa Chartered Company* (1892).

III

Une ère nouvelle s'ouvrait. Maintenant, avant tout, il fallait s'occuper des Européens catholiques, colons et mineurs, qui commençaient à venir peupler la *Rhodesia*. Des églises, des hôpitaux, des écoles furent fondées dans les villes neuves qu'on improvisait ça et là. Les Pères et les religieuses eurent leur part très large aux épreuves et aux privations de la première heure, vivant de la même vie que les autres, et se dévouant au service de tous. De là, une vraie popularité qui ne s'est pas démentie, et qui, entre autres preuves, est attestée par la sympathie que Cécil Rhodes ne cessa de leur témoigner.

Les indigènes ne furent pas négligés. On reprit les œuvres interrompues chez les Matabélés. On fonda, sur les terres li-

béralement concédées à la mission par la compagnie chartrée, des fermes et des écoles. Mais on n'en avait pas fini avec les épreuves.

Il y avait trois ans qu'on s'était remis au travail, quand tout à coup les Matabélés se soulevèrent. Le parti de la guerre, contenu quelque temps par le roi Lo Bengula, homme avisé et qui savait l'inutilité d'une révolte, l'avait emporté.

Les noirs furent battus : Lo Bengula disparut d'une façon mystérieuse. L'aristocratie belliqueuse, trop humiliée pour subir le voisinage des blancs, émigra en grand nombre vers l'ouest. Quant aux anciens esclaves Mashonas, libres désormais, ils saluèrent d'enthousiasme le régime nouveau, et en profitèrent eux aussi pour émigrer, mais vers leur ancien pays d'où les Matabélès les avaient arrachés. Bulawayo, occupé par les Anglais, devint capitale de la Rhodesia.

Trois autres années se passèrent, pendant lesquelles on essaya de développer la mission des Mashonas. Une grande ferme fut fondée à Chishawasha, autour de laquelle on commença à grouper des villages cafres. Tout allait bien. L'administrateur intérimaire du pays constatait que les pères avaient complètement gagné les bonnes grâces des indigènes. Soudain une autre révolte éclata, et cette fois chez ces Mashonas que l'on croyait indolents et faits à la servitude.

A ce moment on était à la veille d'un conflit entre Anglais et Boers du Transvaal. Toutes les troupes étaient sur la frontière, et le haut pays restait dégarni. Pressés par ce qui restait des Matabélés, leurs anciens tyrans, les noirs prirent les armes (1895-1896). Bientôt Matabéléland et Mashonaland furent en feu. La répression fut longue et pénible. Il fallut réduire les bandes armées les unes après les autres. Hélas ! eux-mêmes, les Cafres que les Pères avaient commencé à instruire, mais, ajoutons-le, qu'ils avaient eu la prudence de ne point encore baptiser, firent cause commune avec les révoltés. Les missionnaires furent par eux assiégés dans leur grande ferme-école de Chichawasha. Preuve expérimentale de cet axiome de plus en plus accepté des missionnaires, sous quelque latitude qu'ils travaillent, qu'il y a peu de fonds à faire sur les adultes et que tout l'espoir est dans les écoles.

Pendant la guerre, les Jésuites se firent aumôniers et un journal du Cap rendait à l'un d'eux ce témoignage : « Le Père Barthélemy, lui aussi, est membre de cet ordre si décrié, qui pourtant nous a envoyé ici nombre de saints prêtres. Il a pris part à tous nos dangers, et partagé nos privations.... Je me permets de recommander son exemple aux amis de ma propre église qui ont si bien brillé par leur absence » (*Cape Times*).

Enfin la paix est rendue. Depuis ce temps, la Rhodésia s'est développée normalement. Chemin de fer, télégraphe, hôpitaux, journaux, banques, clubs, salles de fête et de sports, rien ne manque aux villes nouvelles, qu'un peu plus de rapidité dans les communications, et une baisse de prix pour les objets de première nécessité. Quant à elle, la mission a dû se plier aux conditions nouvelles que lui ont faites les événements. Fondée pour les noirs, elle consacre le meilleur de ses ressources à l'administration spirituelle des Européens. Bulawayo, l'ancien kraal de Lo Bengula, est une ville importante : on y a bâti une belle église, une grande école fréquentée par les protestants aussi bien que par les catholiques et qui a déjà fourni plus d'un étudiant à l'université d'Oxford. Autre école pour les filles tenue par les sœurs dominicaines. Ajoutons un observatoire, véritable petit centre scientifique. Tout cet ensemble donne au catholicisme ce relief extérieur qui nulle part n'est négligeable, mais qui s'impose quand il y a concurrence avec le protestantisme. Ces œuvres destinées aux Anglais ne font pas oublier les indigènes, et, à six milles de la ville, les réductions d'Empandéni et de Embakwé groupent un certain nombre de noirs. Deux ou trois cents négrillons y fréquentent les écoles. L'autre grand établissement agricole et scolaire de Chichawasha se trouve près de la station européenne de Salisbury. Les progrès se font par les naissances et l'éducation beaucoup plus que par les conversions d'adultes. C'est qu'il faut compter, comme partout, avec l'influence funeste des sorciers, toujours très écoutés des chefs, avec le caractère foncièrement orgueilleux, égoïste et sensuel, des Cafres, surtout avec la polygamie.

On n'est riche que si l'on a beaucoup de femmes. Véritable troupeau d'esclaves, sans droits et sans volonté, ce sont elles

qui travaillent, gagnent la vie de leur seigneur et maître, lui donnent les loisirs nécessaires pour chasser, guerroyer, fumer, boire et dormir. Se convertir, ce ne serait pas seulement renoncer au vice, ce serait se ruiner. Mais dans l'esprit des enfants il est aisé de jeter les germes d'une vie chrétienne. « Sans doute, écrivait un missionnaire, la politesse, l'ordre matériel, la propreté laissent à désirer, mais ils ont acquis de la sincérité, de la droiture, de la piété, de la charité, de la docilité. Ils sont patients dans leurs souffrances, généreux et complaisants pour leurs frères souffrants. » Ajoutez qu'ils sont moins tentés que les adultes de ne voir dans le christianisme que la religion de leurs envahisseurs et maîtres.

En somme, après 25 ans de contradictions, de patience, d'attente et de changements, la mission du Haut Zambèze en est encore à ses débuts. Elle n'a vraiment commencé que le jour où le pays est devenu Anglais.

Il y a aujourd'hui dans la Rhodésia huit églises avec leurs annexes. Ecoles et hôpitaux sont tenus par les religieuses Dominicaines allemandes. On a même fondé une Trappe, Monte Casino, pour donner aux noirs l'exemple et le goût du travail. En 1905, on comptait 636 catholiques d'origine européenne, 1328 noirs baptisés et 150 catéchumènes. A ces chiffres, il faut ajouter ceux que fournissent les missions cafres établies dans la colonie même du Cap, autour des résidences et du collège. L'ensemble donnait en 1906 le total de 3.504 fidèles.

Le personnel comprend en tout 46 prêtres, 30 frères et une cinquantaine de religieuses.

Mais déjà l'on se demande ce que sera l'avenir, et l'avenir très prochain de cette jeune colonie et de son église improvisée. C'est une histoire qui s'ouvre, et dont à peine la première page est écrite.

La préfecture apostolique du Haut Zambèze s'étend sur les deux tiers de la Rhodésia ; 1200 kilomètres du nord au sud et 700 de l'est à l'ouest. Jusqu'à ces derniers temps elle avait dû confiner son action dans l'ancien domaine de Lo Bengula, au sud du fleuve. Mais voilà que le fameux chemin de fer qui doit relier le Cap et l'Egypte, après avoir atteint Bulawayo, puis le Zambèze près des chutes Victoria, a franchi le fleuve

et pénétré vers le nord jusqu'à plus de 600 kilomètres. Sans aucun doute la civilisation européenne va encore se précipiter de ce côté. Le pays est riche, le climat est bon, l'on signale des mines de diamant, de cuivre, de plomb. Il y a bientôt 30 ans, les missionnaires avaient poussé une pointe de ce côté, et visité les Barotsé. Le temps est venu de reprendre les projets d'autrefois et de devancer les protestants sur ces terres encore à peu près vierges. En 1905, deux stations ont été fondées chez les Batongas par les Pères Moreau et Torrend et ont déjà donné quelques résultats.

IV

La mission du Bas-Zambèze, constituée en 1889, n'a pour ainsi dire pas d'histoire. Si nous voulions en rédiger la chronique, les épisodes à euregistrer seraient de ceux qu'on rencontre à chaque pas dans les chrétientés noires d'Afrique : l'arrivée de nouvelles recrues, pères, frères, religieuses ; une famine, une épidémie, une révolte d'indigènes ; la lutte continuelle, à force de quinine, contre la fièvre qui prend au missionnaire un bon quart de son temps ; les morts prématurées, et dans certains cas, non sans grave soupçon d'empoisonnement ; les progrès dans la connaissance du pays, lieux, climat, saisons, permettant de mieux ménager ses forces et de faire plus de besogne avec moins de risques; les rapports faciles ou tendus avec les autorités coloniales ; les modifications dans l'apostolat imposées par la pénétration progressive du pays par la civilisation européenne. Il faudrait signaler encore les longs et pénibles tâtonnements des premières années, les postes fondés, puis détruits par des voisins remuants ou abandonnés comme infécoñds ou par trop malsains. Il y aurait surtout à dresser par année la courbe lente mais ascendante de la chrétienté qui grandit, un peu par les conversions d'adultes, beaucoup plus par les naissances et les rachats d'esclaves. Là, comme partout, les œuvres scolaires sont le seul espoir sérieux de l'avenir.

En théorie, le domaine de la mission s'étend sur toute la colonie, du cap Delgado à Delagoa Bay, comme qui dirait, à

vol d'oiseau, de Marseille à Berlin, et, en remontant le Zambèze, de l'embouchure du fleuve à Zumbo. Immense territoire, où vivent des millions d'idolâtres et de musulmans. Sur cette large étendue sombre, à peine si quatre ou cinq postes chrétiens font une tache lumineuse. Ils jalonnent le cours du Zambèze sur une longueur de plus de 800 kilomètres.

On avait essayé, dans les premiers temps, d'avoir quelques stations, dans la partie sud, au Sofala, et l'on fonda (1890) le poste d'Inhabamé. L'endroit était cher au cœur des Jésuites, car leurs anciens Pères avaient un moment travaillé là. De plus, on espérait par ce côté pouvoir atteindre les tribus guerrières du Gazaland, chez lesquelles était mort le Père Law, et exécuter une partie des plans primitifs du Père Depelchin. Les résultats furent si maigres qu'on dut y renoncer, et l'on préféra concentrer ses forces dans la seule vallée du Zambèze.

Là, on se trouvait en pays connu. Depuis trois cents ans, les Portugais y entretiennent de petites garnisons et y font le commerce. On y rencontre des ruines d'églises et de couvents, et quelques groupes de noirs soi-disant chrétiens. Les Cafres infidèles de la région sont en général pacifiques. Intelligences enfantines, ils vivent d'une religion très élémentaire, soumis à l'autorité despotique des devins. Ils sont polygames. On a pu, dans les quartiers où l'influence européenne se fait efficacement sentir, supprimer à peu près l'esclavage et la traite des noirs. Mais si l'on s'éloigne, on entre dans l'affreux pays où la puissance des chefs est sans contrôle, et où ils font leur plus clair revenu de la vente de leurs sujets.

Lutter de front contre l'odieux trafic, les Pères étaient trop faibles pour y songer. Restait à racheter le plus possible d'enfants, à les élever et à en faire de bons chrétiens. C'est l'œuvre qu'on poursuit tout spécialement au grand orpbelinat de Boroma ; et là les fruits obtenus dédommagent amplement les missionnaires de leurs fatigues et de leurs fièvres. Les négrillons s'imprègnent facilement d'esprit chrétien. Leur âme s'ouvre à la piété et au goût des choses religieuses. On ne parvient pas à tuer en eux l'indolence qui est dans leur sang, mais on la combat, et les Cafres finissent par se plier à la loi du tra-

vail. La mission les transforme en maçons, charpentiers, jardiniers, typographes.

Les stations actuelles du Bas-Zambèze sont, en remontant la vallée, Quilimané, Chupanga, Boroma et Zumbo. On porte à 5 ou 600.000 âmes la population totale du Mozambique : sur le nombre, il n'y a pas beaucoup plus de 3.500 catholiques, européens y compris. Parmi eux travaillent 36 missionnaires de la Compagnie, dont 16 prêtres. Eux et leurs confrères de la Rhodésia attendent le jour, qui n'est peut-être pas loin, où un patron spécial leur sera donné parmi ceux dont ils sont venus reprendre les traditions d'apostolat. Le vénérable Gonzalve de Sylveira, en 1561, après avoir évangélisé plusieurs points du Sofala et du Bas Zambèze, donna sa vie pour la foi chez les noirs du Monomotapa. Le lieu du martyre est au Mashonaland, dans la ville en ruines de Zimbaoé.

V

Reste une dernière mission africaine, celle des Jésuites belges, au Congo, située, celle-là, tout près des églises que les anciens Pères portugais avaient fondées à San Salvador, dans l'Angola et le Benguela. Mission doublement intéressante, et par les attaques anticléricales dont elle a été récemment l'objet et par l'originalité de son organisation.

La conquête des races sauvages à la vie civilisée varie de méthodes avec les peuples et avec les lieux. Nous verrons aux Philippines les Jésuites aux prises avec les barbares de la pire espèce. Aux montagnes Rocheuses, ils ont devant eux des Indiens de mœurs moins farouches dont le grand défaut est l'humeur vagabonde. Au Paraguay, il y avait de tout, races molles et flasques, races féroces, races douces et dociles. En Afrique, au Zambèze comme au Congo, les noirs ne sont pas si barbares que déjà ils ne soient fixés au sol par la culture et l'élevage. Il n'y a pas lieu d'essayer là le système des réductions, que les Jésuites des Philippines pratiquent encore. Mais à cela près c'est toute une conquête morale qu'il s'agit d'organiser. Les missionnaires belges l'ont fait par des procédés qu'il est intéressant d'étudier.

En 1885, l'Etat libre du Congo avait été constitué sous la haute présidence du roi Léopold II. L'organisation civile et militaire du pays avait été complétée par la constitution de missions nouvelles confiées aux Pères du Saint-Esprit, à ceux de Scheut-lez-Bruxelles, à d'autres encore venus presque tous de Belgique. En 1891, un règlement de frontières entre l'Etat Libre et le Portugal amena un remaniement des circonscriptions ecclésiastiques. Le roi pria les Jésuites belges de prendre là un champ nouveau de labeur. Ils avaient, pour se récuser, de graves raisons : leur mission du Bengale se développait à cette époque avec une rapidité qui épuisait les hommes et l'argent. Mais le roi insista. Dans cette grande œuvre originale, qui était belge, sans dépendre de la Belgique, à laquelle les catholiques flamands et wallons s'intéressaient si vivement, il convenait que toutes les sociétés de missionnaires belges fussent représentées. Léon XIII ordonna d'accepter (1892), et l'année suivante les Jésuites étaient à leur poste. Ils y sont aujourd'hui au nombre de 32 dont 16 prêtres.

On connaît la configuration de l'Etat Libre : une porte resserrée sur l'Océan, entre le Congo français et le Congo portugais, puis, le long du fleuve, une bande étroite divisée en quatre districts. A 400 kilomètres environ de la côte, la colonie s'élargit démesurément dans tous les sens et envahit le centre africain. C'est à cette espèce de débouché vers l'intérieur qu'était la mission donnée aux Jésuites, dans le bassin secondaire du Kwango, un territoire quatre fois grand comme la Belgique.

L'œuvre à commencer se rattacha d'abord à la croisade antiesclavagiste dont le haut Congo était alors le théâtre. Des milliers d'esclaves, adultes et enfants, se trouvaient libérés : il fallait leurs assurer l'avenir. Les adultes furent donc enrôlés dans la « force publique », c'est-à-dire dans la petite armée de l'état congolais. On les groupait en villages-casernes. Soldats laboureurs, ils partageaient leur temps entre le travail des champs et les exercices militaires.

Ce que ces régiments réalisaient, les colonies scolaires l'avaient préparé. Toutes les sociétés de missionnaires, au début, reçurent de l'Etat le soin d'un de ces orphelinats.

Quelques-unes les conservent encore. Les enfants y venaient de partout, ils étaient de toute race et de toute langue, enlevés aux arabes marchands d'esclaves ou ramassés dans les villages dévastés par la guerre. Le gouvernement faisait les frais de leur éducation. Mais d'autres catégories d'enfants étaient complètement à la charge de la charité privée : orphelins du pays, enfants abandonnés ou à l'égard desquels les parents ne remplissaient pas leurs devoirs, ceux enfin que, librement, les familles envoyaient à la mission. C'est aujourd'hui l'immense majorité ; et, au Kwango, c'est toute la population scolaire. On a dû renoncer aux colonies militaires où le mélange des races créait de trop grosses difficultés, et du coup il a fallu renoncer aux subsides officiels.

Mais dans ces orphelinats est tout l'espoir du Congo chrétien ; car des adultes il n'y a pas grand'chose à attendre. Passé 18 à 20 ans, le nègre ne retient plus rien ; les cases de la mémoire sont combles.

A tous, garçons et filles, les Pères, aidés par les religieuses de Notre-Dame de Namur, apprennent des métiers. Sur le plan de la mission centrale, Kisantu, je note : tannerie, boulangerie, potager, menuiserie, forge, brasserie, cigarerie, cordonnerie, reliure. Il y a jusqu'à une imprimerie, car la mission édite un petit journal mensuel, rédigé en partie par les Pères, en partie par les noirs eux-mêmes. La discipline est sérieuse et le régime est assez dur pour ne pas trop déshabituer les noirs de leurs façons de vivre ordinaire.

Cette grande école et les autres organisées sur le même modèle ne sont pas destinées à se développer indéfiniment. Ce qui se développe et se multiplie, ce sont les annexes dont elles sont le centre. Nous touchons ici au côté vraiment original du système.

L'éducation terminée, on marie les enfants. Si l'école de filles n'a pas assez d'épouses à fournir aux garçons, la mission en achète dans les villages voisins. L'achat, c'est la forme traditionnelle du mariage congolais, et le missionnaire a souvent bien du temps à perdre en palabres matrimoniaux. Unions précoces : tout y gagne, la moralité, la population, le goût du travail. Cela fait, on ne cherche pas à retenir le jeune couple à l'ombre

de l'école. Il aura lui aussi son rôle apostolique à jouer : il faut que par lui la foi et la civilisation rayonnent un peu plus loin. Les Jésuites ont compris qu'il y avait danger à prolonger trop longtemps leur tutelle ; il faut éveiller dans l'âme le sentiment de la responsabilité et de la prévoyance, sans quoi le nègre s'habituera à ne compter que sur la mission, et il s'enfoncera dans son insouciance et sa paresse natives.

Donc les deux mariés iront s'établir à cinq, dix, quinze lieues de là, assez près d'un village infidèle pour nouer des relations ; assez loin pour n'être pas repris par le milieu. On aura acheté du chef l'autorisation de se fixer et de commencer une ferme. Le Père a bâti à ses frais la case et y a joint une chapelle ; il fournit les instruments de travail, les semences, le petit bétail. A ce ménage catéchiste on confie des orphelins de la mission pour les former à la vie agricole. Les noirs des environs seront peut-être tentés d'envoyer eux aussi leurs enfants apprendre la culture. C'est ce qu'on appelle une *ferme chapelle*. Elle vit de ses produits, les vend à la mission. Le système de propriété reste celui qui est en usage chez les noirs, une sorte de collectivisme qu'on retrouve un peu chez tous les peuples primitifs. Le sol est au village ; la maison, le bétail, les fruits à la communauté de la ferme.

On a rendu de beaux témoignages aux résultats ainsi obtenus. Un voyageur fort peu chrétien, ancien bourgmestre de Bruxelles, M. Ch. Buls, écrivait en 1899 : « Livrés un certain temps à eux-mêmes, obligés d'attendre de leurs propres cultures et de leurs troupeaux leurs seuls moyens d'existence, les élèves des Jésuites déploient une activité et une initiative qui ne se rencontrent pas chez les catéchumènes des autres missions : souvent même, ils deviennent les chefs et les juges des villages où ils sont établis. Ceux qui obtiennent les meilleurs résultats sont cités au tableau d'honneur et leur exemple sert d'émulation aux autres ; des petits cadeaux, un coq, des poules, une chèvre, des semences récompensent les plus zélés. » (1)

Les Pères ne se font pourtant pas d'illusion sur l'incons-

(1) *Croquis Congolais*. Bruxelles. 1899 p. 183.

tance et la profonde sauvagerie de leurs élèves. Aussi les surveillent-ils du mieux qu'ils peuvent, et ils répriment les abus sans faiblesse. Ils visitent les fermes à la ronde, se font rendre des comptes, convoquent à la mission centrale, pour les fêtes, les chefs de famille. Bref, ils ont toujours en main les fils du système et en suivent de près le fonctionnement. Mais ce n'est là qu'une haute police. Les noirs ne sont pas d'éternels mineurs. L'autorité du prêtre est exclusivement morale et laisse libre jeu au développement normal de l'initiative.

La mission se compose aujourd'hui de sept résidences. L'une d'elles est tout à l'extrémité de la mission, au confluent du Kwango et du Kisaï ; les autres sont à 80,100, 200 kilomètres au-dessous de Léopoldville, groupées autour de la résidence centrale, Kisantu. Elles ont pensionnat de garçons et pensionnat de filles. Assez espacées les unes des autres, elles sont reliées par le réseau déjà serré des fermes-chapelles. Il y avait plus de 80 de ces annexes en 1900. Il y en a aujourd'hui près de 400. Les résultats matériels ont été loués par tous ceux qui ont pu voir les choses de près. Tel rapport officiel constatait que là seulement on trouvait de l'élevage, des routes convenables, nourriture abondante et travail pour les hommes. Les environs de Kisantu ont été transformés. Dans l'aride savane patiemment défrichée, profondément remuée par la charrue, poussent de belles plantations de manioc. De grands travaux d'arrosage et d'irrigation ont été faits. La flore a été enrichie par des importations des Indes ou d'Amérique.

Tout cela bien entendu suppose de grosses dépenses. L'État y contribue, mais pour peu de chose. Tout est fourni par la charité des catholiques belges, heureux de collaborer à cette œuvre de religion et de patriotisme.

Mais il y a plus et mieux que le résultat matériel. Les exemples partis des fermes-chapelles ont eu leur influence jusque chez les infidèles, qui commencent à comprendre les avantages du travail. Quant aux conversions, là où il n'y avait absolument rien il y a dix ans, l'on a pu enregistrer, en 1906, 3.164 baptisés, 3.313 catéchumènes, en tout 6.477 adhérents. Il y en aurait beaucoup plus sans la terrible maladie du sommeil, qui depuis 1898 fait de continuels ravages, tuant parfois les deux

tiers de la population. L'ensemble des missions belges du Congo compte actuellement plus de 50.000 chrétiens noirs.

Pour en venir là, les difficultés matérielles n'ont pas manqué, climat, distances, barbarie des indigènes, épidémies. Mais il y a pis. Un double fléau s'est développé ces derniers temps, de façon inquiétante.

D'abord l'anticléricalisme. Le malheur de l'Etat Libre est d'avoir recruté un trop grand nombre de ses agents dans la franc-maçonnerie. Or, ces fonctionnaires supportent avec peine l'autorité prise par le prêtre sur ses néophytes. Le missionnaire est pour l'indigène le seul représentant de la justice. Il confisque un ascendant qui ne devrait appartenir qu'aux magistrats. Cela est intolérable. De là, mille vexations sur lesquelles les supérieurs, d'aucuns le leur ont reproché, ont le plus possible gardé le silence.

Puis le protestantisme. Tandis que les prêtres catholiques, en même temps qu'œuvre religieuse, faisaient œuvre patriotique, travaillaient à créer « la plus grande Belgique », en faisant aimer du Congolais leur patrie, sa langue, ses mœurs, son nom, les missionnaires protestants anglais opposaient à l'influence belge l'influence britannique. Les uns prévoyaient l'heure où le « Roi Souverain » venant à disparaître, la question se posera de savoir si la Belgique acceptera l'héritage de Léopold II : les autres préparaient le terrain pour le cas où l'Angleterre alors songerait à mettre en avant ses prétentions. De là une guerre à outrance déclarée aux œuvres catholiques. De là aussi, hélas ! d'odieuses calomnies répandues chez les indigènes contre les missionnaires romains. On les représente tolérants du mensonge, indulgents pour l'homicide et absolvant au prix d'un franc les pires forfaits.

On sait le résultat de ces hostilités. Les dénonciations, trop intéressées peut-être, mais par malheur quelquefois fondées, partirent de l'Angleterre contre les intolérables abus dont les deux Congo, belge et français, étaient le théâtre. Alors une commission d'enquête fut constituée dans l'Etat Libre, et les missionnaires catholiques furent par elle nettement mis en cause. Leurs œuvres cachaient un système d'exploitation coloniale parfaitement égoïste. Dans leurs fermes

chapelles, ils tenaient les noirs en une vraie servitude et vivaient à leurs dépens. Dans les orphelinats centraux, on tirait des enfants une main d'œuvre exorbitante, on les recevait à un âge interdit par la loi, etc., etc.

Sur quoi reposaient ces belles allégations ? Et quand on va un peu au fond des choses, que trouve-t-on dans ce zèle à mettre en cause des hommes dont tout le monde jusqu'alors avait loué le désintéressement ? Le cri d'alarme et d'indignation contre les administrations congolaises était parti des Anglais protestants. Est-il vrai que pour leur fermer la bouche on leur ait jeté, en guise d'os à ronger, les missionnaires catholiques et spécialement les Jésuites ? On espérait sans doute, chez les vrais coupables, détourner ainsi l'attention.

Cette fois tous les supérieurs protestèrent. Ils montrèrent ce qu'avait été l'enquête, une dérision. Sur 44 stations, la commission en avait visité 3. Chez les Jésuites, à Kisantu, elle n'avait fait que passer.

Des Pères s'étaient offerts à fournir des renseignements : on leur avait répondu que leur lettre arrivait trop tard, mais ils pouvaient écrire en Belgique. Un mémoire fut remis à la commission : très poliment on accusa réception, et depuis, plus de nouvelles. Il est vrai, sur place, on avait interrogé quelques noirs : mais le rapport officiel lui-même notait fort bien que l'indigène n'a point la notion de la vérité : il répond, non ce qui est, mais ce qu'il croit qu'on désire. Une fois seulement, en février 1905, des Jésuites furent cités à comparaître. C'était à Nlemfu, par-devant le substitut du procureur d'Etat, M. Moth Boglum, danois calviniste très hostile aux missionnaires et connu pour ses façons brutales. Fiévreux, malades, les Pères Butaye et de Duve, furent traités en coupables, maintenus sur la sellette pendant des séances de deux et trois heures. L'un d'eux ne put même pas s'excuser sur ses crises d'hématurie. Disons que l'odieux personnage fut désavoué par ses chefs et déplacé. Quant aux noirs, il les avait interrogés par l'intermédiaire d'un interprête qui comprenait à peine le français, parlait un dialecte congolais qui n'était pas celui du pays, et qui s'était fait chasser de Léopoldville pour fortes indélicatesses.

Que pouvait être une enquête faite dans ces conditions ? Un

simple résumé, mais très exact, des préventions protestantes et anticléricales. Le rapport n'en fit pas moins grand bruit. Les supérieurs répondirent. Cette fois les plaintes furent entendues, et il y eut, de la part de l'Etat, un commencement de réparation. Le 4 janvier 1906, le Gouvernement du Congo écrivit aux missionnaires pour louer leur zèle dans l'œuvre commune : ce n'était pas un désavœu explicite des calomnies dont le rapport était plein, et dont l'Etat s'est toujours défendu d'être responsable ; c'était un terme honorable mis aux accusations. Dans une convention passée avec le Saint-Siège, le 26 mai suivant, l'Etat déclarait « apprécier la part considérable des missionnaires catholiques dans son œuvre civilisatrice. » Il le redisait en termes identiques dans un rapport du 22 mai 1907 et ajoutait : « Considérant leur concours comme indispensable à la régénération de la race noire, et en raison de leur précieuse participation dans l'œuvre de l'enseignement, il favorise le développement de leurs missions en leur octroyant des terres, en leur accordant des subsides, en les aidant dans leur installation matérielle ». Espérons pour le bien des noirs congolais que ces paroles encourageantes se traduiront à bref délai en actes solides. (1)

(1) Voir *Les Missionnaires du Kwango et le Rapport de la Commission d'enquête*, Bruxelles, 1906. Ch. Bulens.

MADAGASCAR

CHAPITRE IV

—

MADAGASCAR

I

Parmi les régions africaines où les Jésuites du XIXe siècle ont travaillé à l'extension de la foi, il en est une qui mérite une place à part. Si Madagascar aujourd'hui est terre française, à qui la France le doit-elle ? Aux missionnaires, et, quelque mortifiante que soit pour certains la constatation de ce fait, aux missionnaires Jésuites.

Les essais tentés au XVIIe siècle (1619) par leurs confrères portugais, et surtout par les Lazaristes français (1648-1674), pour porter l'Évangile à ce qu'on appelait alors l'île Saint-Laurent, avaient été sans résultat durable. De ceux que fit la France pour y fonder une colonie, il lui resta du moins certains droits de premier occupant, que, à l'occasion, elle sut faire valoir à l'encontre des prétentions anglaises. Nous ne raconterons pas ces conflits. Disons seulement que, aux droits « historiques » de la France sur quelques points de la côte et sur le pays des Sakalaves, très habilement, les politiciens anglais surent opposer, chez les vrais maîtres de l'île, une action réelle, active, suivie, qui, logiquement, devait aboutir à faire de Madagascar une colonie britannique et protestante.

Depuis le XVIe siècle, les Hova, peuple d'origine malaise, possédaient les provinces centrales. Dans les environs de 1800, ils avaient étendu leur empire jusqu'à la côte, exercant une souveraineté plus ou moins efficace sur les Betsimisaraka de l'est, sur les paisibles Betsiléo du Sud, sur les Sakalaves de l'ouest,

remuants et batailleurs. Ils avaient une ébauche de civilisation, une armée, des finances, une administration centralisée. Pour religion, un mélange bizarre d'éléments malais, hindous, africains, arabes ; croyance vague en un Dieu suprême, beaucoup de fétichisme, de sorcellerie, de superstition ; ni temples, ni autels, ni sacerdoce, mais culte des pierres sacrées et des amulettes ; influence partagée entre les sorciers, artisans du mal, et les devins, gens bienfaisants, enfin le culte des morts.

Le christianisme leur apparut, il y a bientôt cent ans, sous sa forme protestante. Des Anglais, venus en amis, sans mandat officiel, simples marchands, fondèrent chez eux des maisons de commerce, ouvrirent des écoles, se firent les éducateurs politiques du peuple malgache. Ils profitèrent de leur situation privilégiée pour gagner des adeptes à leur culte. Ils les payaient bien, et, par des pensions toujours révocables, les enchaînaient solidement aux intérêts britanniques, conquête d'autant plus sérieuse qu'elle était lente, insinuante et tranquille. En 1826, le R^d Jones comptait dans ses écoles 2000 enfants et 4000 en 1830.

Mais tout le monde n'acceptait pas ces infiltrations étrangères. Il y avait un vieux parti national et idolâtrique : il n'attendait qu'une occasion pour réagir avec violence. L'occasion se présenta à l'avènement de Ranavalo I. Avec cette reine fanatique et capricieuse, instrument aveugle des devins indigènes, on entra dans une véritable période de terreur.

Une des premières victimes fut un prêtre français, M. de Solages, venu en 1830 pour essayer d'introduire le catholicisme chez les Malgaches. Ordre fut donné de faire le désert autour de ce « magicien », — c'est un des procédés traditionnels du pays pour se débarrasser des gens sans coups ni blessures, — et il mourut de faim, de misère et de fièvre, sur la route de Tananarive. Vint ensuite le tour des protestants. Les ministres anglais furent exilés en 1835. Beaucoup de leurs disciples furent massacrés et ils montrèrent, devant la mort, un courage qui leur fait honneur. Le christianisme fut proscrit sous les peines les plus sévères. Du reste personne n'était à l'abri des fureurs royales. Pas un indigène, fût-il le plus païen des hommes, qui fût assuré du lendemain. Ce régime odieux dura 30 ans.

Fallait-il cependant renoncer à l'espoir de forcer la barrière si obstinément close ? A tout le moins pouvait-on essayer d'approcher de la place, se fixer à portée de Madagascar, et là, dans les îles voisines, guetter l'heure favorable. Sur les instances du préfet apostolique des « Iles de la mer du sud, » M. Dalmond, les Jésuites de la province de Lyon acceptèrent cette mission. Œuvre d'autant plus délicate qu'ils étaient Français et que la France à ce moment favorisait les Sakalaves en guerre avec les Hova, reprenait sur les Malgaches Sainte-Marie et Fort Dauphin et s'établissait à Nossi-Bé. C'était en 1845.

L'attente fut longue : huit ans, pendant lesquels on travailla aux portes de la grande île, à Bourbon, à Nossi-Bé, à Mayotte. En 1853 on essaya une mission en pays sakalave, à la baie de Baly, sur la côte ouest. Elle n'eut guère d'autre résultat que de faire connaître à Tananarive la présence en terre Malgache, de prêtres catholiques. Mais cela même avait son importance.

Justement il y avait auprès de la reine un Français qui, sous main, travaillait aux intérêts de sa foi et de son pays. Ranavalo persistait à tenir les ministres protestants à l'écart, mais elle savait ne pas se priver des Européens utiles. M. Laborde était son fondeur de canons. Il créait pour elle des menuiseries et des savonneries. Il faisait mieux : au prince héritier Rakoto, il inspirait l'amour de la France et du catholicisme. Bref, un jour une lettre adressée par le prince aux Pères de Baly, après de longs détours arrivait à ceux de Bourbon. Il demandait aux Jésuites de se mettre en relations avec lui. Peu après arrivait à la capitale un autre Français qui se donnait pour professeur de musique, monteur de théâtre, constructeur de ballons, fabricant de poudres médicinales. Il fut agréé, la reine le prit à son service. Cet habile homme, aux connaissances variées, et toutes, ajoutons-le, également improvisées, se faisait appeler M. Hervier. Qui pouvait deviner sous ces apparences un missionnaire catholique, le P. Finaz ? C'était la réponse à la requête de Rakoto. Il resta là, étudiant le pays, préparant les voies, instruisant le prince. Cela dura jusqu'en 1857.

Soudain éclata un complot. Poussés à bout par la tyrannie grandissante de Ranavalo, les adeptes de l'Angleterre avaient

perdu patience. Ils voulaient mettre fin à une situation où les confiscations, les exils, les emprisonnements se succédaient avec une rapidité effrayante. La reine, superstitieuse à l'excès, pour un rêve, pour un caprice, frappait des populations entières. La misère était extrême. Les protestants donc s'organisèrent en société secrète, avec le but précis de renverser la reine. Le complot fut découvert : les *priants*, comme on les appelait, n'en furent que plus persécutés ; puis tous les Européens furent reconduits à la frontière. Le Père Finaz partit ; mais son séjour lui avait été utile ; il connaissait le pays et il savait la langue. Quatre ans encore, et Ranavalo mourait. Son fils Rakoto montait sur le trône et prenait le nom de Radama II (1861).

II

Une ère nouvelle s'annonçait. C'était la paix, la prospérité, le progrès, car le roi était intelligent, ouvert aux idées européennes, honnête, plein de bonne volonté. Un moment on put croire que Madagascar allait en un clin d'œil devenir terre française. La conversion même du jeune prince paraissait assurée. Six Jésuites prêtres, cinq frères et trois religieuses ouvrirent la mission de Tananarive. On eut deux maisons, deux écoles avec 400 élèves, parmi lesquels l'héritier présomptif, et des milliers de catéchumènes. Des traités passés avec la France transféraient à notre pays l'influence naguère assurée aux Anglais. La liberté était pour tous : négociants, explorateurs, ingénieurs affluaient. Les protestants aussi reparaissaient de toutes parts, formidablement armés d'argent, et n'avaient pas grand peine à reconstituer leurs cadres. Pour eux, les catholiques avaient la faveur du prince et l'espoir d'être appuyés par la France.

Hélas ! cette faveur et cet espoir durèrent l'espace d'un rêve. Loin de se convertir, Radama se laissait emporter par ses passions, il tombait dans une sorte de déisme indifférent. Moins de deux ans après son avènement, le 12 mai 1863, il mourait étranglé. Qui avait fait le coup ? Des Hova mécontents, partisans de l'ancien régime. Mais qui l'avait monté ? Il se trouva jusqu'à des Anglais, pour accuser un prédicant, le Révérend Ellis, également

détesté du reste et des Français et de ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, le véritable vainqueur en cette triste affaire fut le parti protestant.

Suivirent quarante années de luttes, Français contre Anglais, catholiques contre réformés ; les ministres *indépendants*, toujours soutenus par l'argent et la diplomatie britanniques, les prêtres français presque toujours abandonnés à eux-mêmes, aidés seulement par quelques résidents patriotes, comme M. Laborde à qui la France ne saura jamais tout ce qu'elle doit.

Résumons en deux mots la situation.

La prospérité des protestants est complète. Ils apparaissent comme les maîtres suprêmes du pays, fort bien organisés, servis par un inépuisable budget. Ils paient largement les services rendus, et font espérer plus encore si les services augmentent. Ils s'attachent leurs adeptes, à la cour et dans la province, par des avances d'argent, dont ils réclameront la restitution au premier soupçon de rupture. Les églises font aussi des prêts aux membres de la « congrégation » : double profit, un revenu de 24 % au moins et la main mise sur des créanciers toujours insolvables. Le pays se couvre d'écoles. L'idolâtrie n'a pas disparu, tant s'en faut, mais son influence est en baisse. En 1869 le protestantisme est déclaré religion d'état. Dès lors les reines qui se succèdent et les premiers ministres sont tous membres de la secte des indépendants. A peine, de loin en loin, voit-on un catholique parmi les hauts officiers de la cour, les gouverneurs, les chefs de caste noble. L'Angleterre, par son argent, par ses clergymen semble être la maîtresse occulte de Madagascar.

Dans la réalité il n'en est pas tout à fait ainsi. L'on a si bien identifié l'église et l'état que le vrai pape de l'église malgache est le premier ministre.

Aux révérends anglais tout ce que l'on demande c'est de publier des journaux, de former des maîtres, et de faire couler sur Madagascar l'or de l'Europe. Fixés dans les grands centres, ils sont censés administrer leurs vastes districts. Mais l'action efficace est aux subaltermes, aux 4134 *prêcheurs* (chiffres de 1880), qui relèvent des 604 *pasteurs*, lesquels sont eux-mêmes surveillés, inspectés, dénoncés par les 180 *évangélistes*,

tout cela sous l'autorité suprême de la cour. Ce sont tous ces indigènes, hier encore idolâtres, christianisés pour la forme, autocrates, fanatiques, qui mènent tout, forcent les gens à venir à « la prière », à bâtir temples, écoles, presbytères, exécutent et dépassent les ordres venus d'en haut. Et les Anglais sont les premiers à se plaindre de n'être plus rien, de se sentir étouffés dans leur action par la pression gouvernementale, de ne plus pouvoir « prêcher Jésus-Christ selon le nouveau Testament, mais seulement selon le premier ministre. »

D'autres sectes étaient venues se joindre aux indépendants : en 1864 les anglicans, et les luthériens de Norvège en 1867, puis les quakers américains. Il faut donner à ces missionnaires les éloges qui leur sont dûs. Certains, il est vrai, tristes émules du Rev. Ellis, ont laissé une mémoire équivoque. Dès qu'il s'agissait de contrecarrer la France et le catholicisme, ils ne se refusaient pas assez les agissements louches et les calomnies. Reste que les meilleurs d'entre eux, ont souvent fait bonne besogne pour le progrès de Madagascar. On leur doit l'abolition de la traite des noirs et la fondation de beaux et nombreux hôpitaux. Mais une question ultérieure se pose : ont-ils christianisé les indigènes ?

Leurs statistiques sont imposantes. Ainsi, en 1892, 310.313 adhérents pour les indépendants et 47.681 pour les Norvégiens. Dans leurs écoles, les premiers avaient inscrit 92.000 enfants, et les autres 37,500. Mais du chiffre des inscriptions faut-il conclure au chiffre des présences ? faut-il admettre que ces adhérents aient été de vrais et sincères chrétiens? Je sais tout ce qu'on peut dire en pareille matière pour récuser le témoignage des missionnaires catholiques. Ils ont beau avoir vu les choses de près, connaître à fond leurs Malgaches, avoir vécu longtemps dans le pays, quand ils viennent dire que neuf de ces protestants sur dix n'ont que donné leur nom, et ne sont même pas baptisés, qu'avec leurs centaines d'enfants inscrits les écoles sont souvent complètement vides, ils auront bien de la peine à se faire croire. « Je suis certain de la vérité, affirme pourtant l'un deux. En fait, la très grande majorité des Hova se disant protestants est restée païenne. » Mais, nous le verrons plus loin, en leurs jours de franchise et de loyal exa-

men de conscience les ministres protestants ne disent pas autre chose. (1)

Pour elle, la mission catholique ne pouvait mettre en avant d'aussi gros chiffres. Le progrès cependant était continu. L'on ne tarda pas à compter à Tananarive et aux environs 28 lieux de réunion, 22 chapelles, 25 écoles.

Ces stations, il fallait le plus souvent les conquérir de haute lutte. En théorie, de par les traités conclus avec la France en 1868, « les sujets français, dans les états de Sa Majesté, avaient la liberté de pratiquer et d'enseigner leur religion », donc de bâtir écoles, églises, hôpitaux. Il est vrai que les immeubles appartenaient à la reine, mais ils ne pouvaient être détournés de leur destination. On avait spécifié de plus qu'aucun Malgache ne serait inquiété pour sa religion. Malheureusement la France paraissait se désintéresser de ses droits. Si quelque officier se permettait de parler haut et de rappeler les Hova à l'observation du traité, il était sûr d'être blâmé au ministère. Vinrent les désastres de la guerre franco-allemande : les Malgaches comprirent qu'il n'y avait plus à se gêner.

On ne s'en prenait pas directement au missionnaire. Mais un catholique influent de la capitale avait-il invité les Pères à ouvrir une église dans sa maison des champs, des notables du village, fatigués de donner leur temps et leur argent à la « corvée de la prière », décidaient-ils de passer à la religion rivale moins exigeante et dont le missionnaire se contentait d'une hutte indigène, on laissait le prêtre français dire la messe, faire le catéchisme, visiter les malades ; mais celui qui l'avait appelé était immédiatement tracassé, menacé, violenté même et jeté en prison. A qui recourir ? les petits seigneurs étaient protestants, les gouverneurs protestants, les ministres protestants. La France laissait faire. Encore si l'on s'était trouvé en face des clergymen anglais : il y a tout lieu de croire qu'avec eux on eût pu vivre à peu près en paix. Mais on était à la merci des évangélistes malgaches. La situation restait sans issue, et l'on était voué aux dénis de justice à perpétuité.

(1) J. B. Piolet. *Madagascar et les Hova.* p.88.89

Ce n'était là qu'un prélude. La vraie persécution ouverte, universelle, éclata sur le terrain scolaire.

Les protestants avaient sur les catholiques une avance de quarante ans. Les 2738 élèves de leurs rivaux n'eussent pas dû les inquiéter beaucoup (1874). Mais si modeste qu'il fût, ce chiffre était trop élevé encore. Il fut résolu qu'on ferait le vide dans les écoles françaises. De là une série de lois qui, habilement maniées, devaient assurer aux hérétiques le monopole de l'enseignement.

L'une d'elles obligeait chaque centre de population à payer l'instituteur protestant. Une autre enjoignait, sous des peines graves, aux parents, d'envoyer leurs enfants à l'école de leur choix : or souvent il n'y avait pas de choix possible, et il fallait s'inscrire chez des maîtres dont on ne partageait pas la foi. Des listes d'enfants furent dressées, et, comme les protestants avaient toutes les charges, il n'y eut d'autres listes officielles que les leurs. Impossible de les contrôler : l'accaparement était facile. On le facilita encore par une troisième loi, interdisant aux enfants une fois inscrits de changer d'école sans de justes motifs. Mais qui sera juge des motifs?

Jamais on ne saura toutes les vexations dont ce code scolaire fut la cause. A toutes les plaintes, les autorités n'opposaient que des paroles dilatoires. Donnaient-elles raison aux catholiques, leur réponse était, sur place, interprétée au rebours du bon sens. Chez les Betsiléo surtout, la pression sur les catholiques fut acharnée. La loi, disait-on, avait un effet rétroactif, et tout enfant qui jadis avait été inscrit chez les luthériens devait y faire retour. De là une véritable chasse aux élèves : poursuivis, arrêtés, parqués comme des animaux, enchaînés, maltraités, ils étaient l'enjeu du plus fort. « Les Betsiléo, avouait un ministre protestant, le Rév. Street, étaient conduits comme des bêtes à nos temples. »

Or les suites de ces persécutions n'ont pas été ce qu'on attendait. La religion officielle finit par se rendre odieuse à force de maladresses : les catholiques se multiplièrent et se trempèrent dans la lutte. En 1882, ils atteignaient le chiffre de 80,000 adhérents, dont 23,000 baptisés, avec 152 églises, 44 prêtres, 346 instituteurs, 181 institutrices. D'environ 3000 le

nombre des enfants monta dans les écoles jusqu'à 20,000. Un autre résultat qu'on n'avait pas prévu, ce fut la guerre avec la France.

Autant que la religion catholique, les vexations scolaires visaient l'influence française ; les deux choses se trouvaient alors synonymes à Madagascar. Les lois en vigueur contredisaient les traités toujours existants. Cela n'eût pas suffi pour amener une rupture : mais en même temps, les Hova refusaient aux Français le droit de posséder des terres, ils s'obstinaient à occuper le sol des Sakalaves, nos alliés. La guerre fut déclarée (1881). On sait le reste.

Les hostilités durèrent trois ans. Les missionnaires durent s'éloigner. Deux moururent en chemin (1), comme était mort M. de Solages en 1830, comme en 1620 le père Garcès, gardés à vue, privés de nourriture, tués par la faim et la misère. Quant aux fidèles, ils furent laissés à la garde de Dieu.

Lorsque, la guerre achevée, les Jésuites revinrent à leur poste, ils n'eurent qu'à louer la Providence. Les Malgaches catholiques avaient été admirables de fermeté. Une princesse de sang royal, Victoire Rasoamanarivo, s'était montrée la véritable mère de la mission. Un Frère des écoles chrétiennes, six sœurs de Saint-Joseph de Cluny, tous indigènes, un groupe de jeunes gens, l'*Union catholique*, formèrent centre. Les fidèles se serrèrent autour d'eux, résistèrent aux menaces, aux pillages, aux sollicitations, et attendirent dans la prière. Au pays Betsiléo surtout, on eut beaucoup à souffrir : écoles fermées, élèves dispersés, assemblées interdites, églises détruites, résidences saccagées. Et cependant il y eut fort peu de désertions, à peine 5 à 600 catéchumènes de la veille. Résultat d'autant plus consolant que le Malgache idolâtre semble offrir moins de ressources à l'Evangile. Chaque race apporte ses obstacles originaux qui s'ajoutent à la masse commune des misères humaines. A Madagascar, c'est l'union de deux choses contradictoires en apparence, l'absence à peu près complète du sens religieux et le goût excessif des superstitions. Aucune préoccupation de l'au-delà, et la préoccupation des sortilèges. Ajoutez la polygamie, interdite par les lois, mais entrée dans les mœurs, les unions

(1) Les pères Martin Brutail et de Batz.

instables, le lien du mariage noué, dénoué, renoué sans fin, au gré des caprices, sans que personne songe à se scandaliser. Et cependant, à ce grand enfant égoïste et sensuel, le missionnaire avait appris l'esprit de sacrifice. Le néophyte savait se dévouer pour un salaire ridicule. Il savait être fidèle à une religion toujours persécutée. Il commençait à comprendre ce qu'est la pudeur. De grands chefs avaient pu apprendre par leurs mécomptes qu'une Malgache catholique sait résister. Il se fondait de vrais foyers chrétiens. Sans doute on restait parfois bien loin de l'idéal, mais parfois aussi on y atteignait. L'épreuve de la guerre et de l'isolement devait prouver que ces résultats étaient solides.

Enfin, après des bombardements, des blocus, un essai malheureux d'expédition à l'intérieur, de guerre lasse, on finit par s'entendre, et la paix fut signée (17 décembre 1885). Dans l'intervalle, Madagascar avait été érigé en vicariat apostolique, et le jour de Pâques 1886, Mgr Cazet célébrait pontificalement dans sa cathédrale de Tananarive la résurrection de l'église Malgache.

III

Les années qui suivirent furent singulièrement fécondes. En 1860, il y avait *un* missionnaire et pas un catholique. En 1883, on était arrivé à 44 prêtres, 19 frères coadjuteurs, 8 frères des Ecoles chrétiennes, 20 sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 346 instituteurs et 181 institutrices, 20.000 enfants, 80.000 adhérents, 152 églises construites et 11 en construction, 120 chapelles terminées et 43 commencées. Dans le seul exercice 1881-1882, on avait eu 1161 baptêmes d'adultes.

Dix ans après nous enregistrons les chiffres suivants : 97 Jésuites dont 75 prêtres ; 16 frères des Ecoles chrétiennes, 27 religieuses, 700 instituteurs et institutrices, 26.770 élèves, 443 postes, 136.175 adhérents. Aux œuvres anciennes se sont ajoutés un collège à Tananarive, 9 écoles normales, 2 léproseries, une imprimerie. Puis voici les travaux scientifiques, l'observatoire du Père Colin, les relevés géodésiques et les cartes du Père Roblet, les recherches d'histoire naturelle, de folk-lore, de philologie, d'ethnographie.

Soudain nouvel orage et nouvelle guerre, provoqués encore par la non-observation des traités (1894). Une seconde fois, les missionnaires durent s'éloigner. Il y eut quelques ruines matérielles ; l'observatoire en particulier fut dévasté. Mais, comme huit ans auparavant, les Malgaches catholiques persévérèrent dans la prière et la confiance. La princesse Victoire n'était plus, mais sa sœur Angélina la remplaçait comme providence visible des fidèles. L'absence fut courte en somme. Les Jésuites ne tardèrent pas à revenir. On avait accepté quelques uns d'entre eux dans le corps expéditionnaire comme aumôniers et interprètes. Eux aussi payèrent alors leur dette à la France. Trois moururent au service des malades, et deux autres y compromirent à jamais leur santé.

Mais, la conquête faite, on n'était pas au bout des épreuves. Tout à coup la révolte éclata de tous côtés, au nord, au sud, faisant partout des victimes. Elle était réprimée en janvier 1896, mais pour reprendre trois mois plus tard. C'était la réponse du parti anti-français, anglo-protestant, aux concessions imprudentes du résident général, le protestant Laroche. Un Jésuite, le P. Berthieu y perdit la vie. Jamais la mission n'avait passé par une telle série de désastres matériels. Le 28 juin, l'évêque accusait déjà 108 chapelles dévastées. Enfin arriva le général Galiéni, 1897. L'anarchie fut réprimée, la reine disparut, et pleine liberté de conscience fut proclamée.

Les premiers temps qui ont suivi la conquête ont été marqués par une hausse considérable dans la population scolaire. Elle a monté en 1896 de 26.700 élèves à 65.300. Quatre ans plus tard elle atteignait le chiffre de 52.221 garçons et 45.592 filles. Des villages entiers abandonnaient le protestantisme. Le mouvement était-il absolument désintéressé ? on n'oserait l'affirmer : on venait aux catholiques, parce que la France catholique était victorieuse. Mais il était spontané : c'était en grande partie la réaction contre les tyrannies passées. Il s'est nécessairement ralenti du jour où la France s'est affichée irréligieuse. Même alors cependant il continuait. Il y avait en 1900, 94.998 baptisés, 9193 de plus que l'année précédente et 266.877 catéchumènes. Qu'on note l'écart entre les deux chiffres ; il prouve que les missionnaires savent aller lentement, et

dans cette vigoureuse poussée vers la « prière catholique, » faire un choix sévère entre les candidats au baptême.

Leur nombre à eux aurait dû tripler comme la besogne, car les œuvres se multipliaient au delà de toute prévision. Malheureusement il n'en était rien. La province, aujourd'hui expulsée, de Toulouse, à qui était confiée maintenant la mission, devait encore fournir aux besoins du Maduré. Le fardeau était écrasant. Il y avait 72 prêtres en 1894 et seulement 78 en 1900. Tel devait prendre à sa charge un district de 70, 120, 140 postes, avec, dans les écoles, jusqu'à 15.000 élèves. A ce régime les missionnaires s'usent vite, et combien il y en a pourtant qui comptent trente et quarante années de labeur!

Une première mesure fut prise, radicale, par la Propagande, sur la demande même des supérieurs. Madagascar fut divisé en trois vicariats. Dès 1896, le sud fut confié aux Lazaristes ; et, en 1898, le nord aux Pères du Saint Esprit. Puis en 1901 la partie centrale laissée aux Jésuites, et située entre le 18e et le 22e degré de latitude sud, fut à son tour subdivisée, tout en restant sous le même évêque. Le pays Hova demeura le domaine de la province de Toulouse : celui des Betsiléo fut remis à celle du Champagne. C'est encore une superficie égale au tiers de la France. Les dernières statistiques (1906) nous donnent les chiffres suivants : baptisés, 160.080 ; catéchumènes, 170,000 ; prêtres de la Compagnie de Jésus, 74 ; autres prêtres, 8 ; scholastiques, 11 ; frères coadjuteurs, 24 ; frères des Écoles chrétiennes, 36 ; religieuses, 96 ; écoles, 1.212 ; élèves inscrits, 60.109 ; maîtres indigènes, 1.305 ; baptême d'adultes, 4.501 ; églises et chapelles, 1.180.

Quant au budget, il ne dépasse pas 230,000 francs. C'est avec cela qu'il faut entretenir pères, frères, sœurs, écoles. Et chacun s'en tire : les prêtres avec 40 francs par mois ; les maîtres avec 2, 3, 5 francs, alors que leurs collègues de l'enseignement officiel touchent au moins 30 francs. Non, ce n'est pas l'argent qui convertit le monde.

La mission de Madagascar central se divise aujourd'hui en deux grandes sections.

L'Imérina a pour centre Tananarive, la capitale. La rivalité protestante y est accentuée : les sectes diverses y comptent jusqu'à

34 temples, et environ 200 dans un rayon de 18 kilomètres : et nous ne parlons pas des écoles, hôpitaux, dispensaires. La mission catholique n'avait en 1906 que six paroisses pour 9,292 fidèles, dont environ 1.200 européens. (Tananarive compte 60.000 âmes.) Par église, un prêtre sans vicaire et deux écoles. A ces œuvres ajoutons l'imprimerie, la revue mensuelle l'*Iraka*, l'hôpital, la grande école des Frères de la Doctrine chrétienne, le collège saint Michel, l'école normale d'Ambohipo, et l'observatoire d'Ambohidempona.

Tamatave, isolé sur la côte, a sa paroisse, importante et sympathique, recrutée en partie chez les créoles de Maurice et de la Réunion. Le reste de la province se divise en quinze districts et 1243 postes.

Au district, le missionnaire a sa résidence. Dans chaque poste il y a église et école. Souvent le même local, une pauvre hutte, servait aux deux usages. Je dis « servait », car M. Augagneur, le gouverneur actuel, a vu là un abus intolérable qu'il a fait cesser d'un trait de plume. Le temps se passe pour le Père à faire quatre fois par an la tournée de ses trente ou quarante postes, par des routes impossibles, sur de vieux chevaux de rebut, à travers montagnes, ravins et rivières, dans un pays désert (4 habitants en moyenne par kilomètre carré). « Que deviendrait un diocèse français fervent où un seul curé aurait le soin de trente paroisses, où la pratique assidue des sacrements serait impossible ? Il retournerait à la barbarie, et c'est de la barbarie qu'il faut tirer, à l'aide de si pauvres moyens, ces âmes si jeunes dans la foi. A qui s'étonnerait de leurs imperfections, il faut faire observer que leur fidélité est beaucoup plus étonnante. » (1)

La mission Betsiléo, détachée en 1906 de l'Imérina, compte aussi une quinzaine de districts groupés autour de Fianarantsoa et de Ambositra. C'est là qu'il faut chercher la léproserie du P. Beyzim. La première léproserie de la mission avait été fondée en 1876 près de Tananarive, à Ambohivoraka et abritait 60

(1) Suau. s. E, *Madagascar* (*Missions catholiques*. 1907 p. 333.) Nous faisons beaucoup d'emprunts à ce travail très compétent et très documenté. (Voir encore. *Études*, 20 août 1907 et suiv.). Un des districts, celui de Vakinankaratra, depuis 1899, est confié aux pères missionnaires de la Salette.

lépreux. En 1898, elle avait été réunie à la léproserie officielle d'Ambadratrimo, puis confiée à des religieuses. M. Augagneur vient de congédier ces pieuses infirmières et les a remplacées par un ex-adjudant de gendarmerie ! Mais, dès 1891, une autre léproserie avait été bâtie au pays Betsiléo, à Marana. Un Polonais, le P. Beyzim vint exprès à Madagascar pour y vivre et mourir au service des malades. Des aumônes de ses compatriotes, il a pu contruire un nouvel hôpital pour 200 malades. Reste à le peupler et à lui donner des religieuses infirmières. En attendant, le fondateur vit dans une cave, dort sur une planche, et dit à qui veut l'entendre : « Je me suis donné corps et âme à ces malheureux. J'aurai la lèpre, je mourrai, la Sainte Vierge enverra un autre Polonais et tout ira toujours. »

Il s'en faut que tout le Madagascar central soit ainsi ouvert à l'Evangile. Inutile de parler des régions à peu près désertes où il n'y a rien à faire. Mais certains pays, faute de monde, sont à peine visités de loin en loin. Ainsi la région des Betsimisaraka, sur la côte orientale. Celle des Tanala, plus au sud, à l'est des Betsiléo, commence à s'ouvrir : jeune mission pleine d'espérance, où les âmes s'annoncent plus fraîches, plus empressées, plus ouvertes qu'ailleurs.

IV

Et maintenant que sera l'avenir ?

Dans cette église si intéressante, qui compte à peine cinquante ans de vie, les difficultés grandissent de jour en jour. On a toujours à compter avec les protestants. Aux anciennes dénominations sont venus se joindre les calvinistes français. Car il faut bien qu'on le sache, maintenant, à Madagascar, les mots de catholique et de français ont perdu cette synonymie que les Anglais potestants leur avaient attribuée il y a déjà longtemps. En 1906, calvinistes, luthériens, anglicans, quakers entretenaient dans l'île 99 pasteurs ou professsurs, 45 institutrices ou sœurs. Leur budget est considérable : les moins favorisés, les protestants français, ont par an 300,000 francs. Il vient de Norvège un demi-million et beaucoup plus encore d'Allemagne,

d'Amérique, d'Angleterre. Les écoles sont innombrables. En 1900, on en comptait 2.302 avec 129.455 élèves.

Il est vrai qu'il y a de fortes ombres au tableau. Dans le compte rendu d'une conférence protestante, tenue en août 1900, nous relevons de singulières doléances. Beaucoup d'élèves, mais point d'instruction religieuse. « J'ai pu m'apercevoir plusieurs fois que nos instituteurs indigènes comptaient bien sur notre absence pour ne pas faire la classe. Aussi, nos écoles de cette région, celle d'Ambatolampy exceptée, ne méritent pas ce nom... Les enfants ne reçoivent qu'un enseignement religieux très élémentaire, quelquefois même ils n'en reçoivent absolument aucun, et les adultes ne sont pas non plus très avancés dans la connaissance de la vérité chrétienne » .. M. Ferrand fait passer avec tristesse devant les yeux de ses lecteurs ces églises sans vie spirituelle et dans lesquelles la forme semble suffire. M. Martin parle de celle qui, le dimanche, aussitôt après s'être réunie, se sépare parce que ses membres étant tous justes, le prédicateur n'a personne à endoctriner. M. Delord montre la cause de Dieu, non seulement mal servie par bon nombre des ouvriers indigènes que l'on emploie, mais bien souvent desservie par eux. Si M. Mauger affirme qu'aucun progrès spirituel ne se manifeste dans ces églises, la faute en est, dit-il, aux pasteurs et aux évangélistes qui se contentent à si bon marché, et qui s'imaginent que, parce que, le dimanche, leurs temples sont ouverts, le royaume de Dieu s'étend dans leurs églises.

Les missionnaires catholiques n'ont point à se réjouir de ce triste état de choses : l'absence de vie chrétienne, chez les protestants indigènes, les prédispose très directement à l'incrédulité. Or tout s'organise pour faire des Malgaches un peuple sans foi. On ne s'en cache pas. On laïcise à force. Tous les établissements relevant de l'Etat doivent être neutres, on sait le sens de cet euphémisme. Les documents officiels accorderont aux Frères tous les éloges, ils auront toutes les médailles dans les expositions et on les expulsera partout où l'on pourra. L'enseignement privé reste confessionnel : mais on lui interdit de préparer aux écoles administratives et de médecine. Ce n'est pas tout : les écoles privées ne peuvent donner l'enseignement

secondaire. Qu'un élève veuille se préparer au sacerdoce, il lui faudra passer par les écoles neutres du gouvernement, au risque d'y perdre la foi. Puis c'est l'interdiction aux écoles rurales ou primaires de garder les enfants au delà de 14 ans : seules les écoles régionales peuvent les conserver indéfiniment. Avec M. Augagneur comme gouverneur général, la persécution devait s'accentuer. Donc interdiction aux fonctionnaires malgaches, quels qu'ils soient, « d'avoir une part quelconque dans la direction des affaires religieuses et dans l'exercice des cultes ; appel à la dénonciation en cas de non observation du décret (janvier 1907 ». Mais voici qui dépasse tout : suppression de toutes les écoles qui se tenaient dans les églises, c'est-à-dire de 19 écoles sur 20 (arrêté du 23 novembre 1906). Six cents ont disparu dans le seul pays Betsiléo, laissant 33,430 enfants sans maîtres ni classes. Et les écoles officielles neutres n'en pouvaient recevoir le dixième. Deux mois sont laissés pour bâtir une école nouvelle ou louer une maison indigène, mais elle devra être à 6 kilomètres de toute autre école ou garderie. De plus on est à la saison des pluies, et, pendant les deux mois de grâce, il sera impossible de bâtir. Puis, exigeants comme ils le sont, les inspecteurs accepteront-ils le nouveau local? Il faudra une autorisation nouvelle, demandée et appuyée d'un tas de certificats : l'obtiendra-t-on ? Les inspecteurs désormais ne pourront traiter avec la mission mais avec les maîtres, c'est-à-dire avec de pauvres Malgaches toujours faciles à intimider. C'est la ruine de l'enseignement libre, c'est le champ largement ouvert aux semeurs de mensonges. Ils sont tout prêts à entrer en lice. Ce qu'on appelle la *mission laïque française*, œuvre patronnée par la franc-maçonnerie, se propose de propager dans les colonies les idées « laïques », d'y créer des établissements d'enseignement « laïque » relevant directement d'elle, d'encourager par des subventions les établissements « laïques » animés de son esprit, de créer pour la France extérieure une armée de missionnaires « laïques ». Et déjà quatre promotions de dix ou douze élèves ont quitté l'école coloniale Jules Ferry, pour ouvrir leur sillon dans l'Indo-Chine, dans l'Afrique occidentale, à Madagascar.

Pauvre jeune église ! que sera demain pour elle ? C'est chose

angoissante que d'avoir à terminer sur ce point d'interrogation.

Voici du moins qui est certain. Tant qu'une ombre de liberté subsistera, il se trouvera chez les Jésuites français des hommes pour se dévouer dans la pauvreté au salut des Malgaches. Ils voudront mériter l'éloge que faisait de l'un d'eux un pasteur protestant, qui l'était venu voir dans sa petite maison de missionnaire : « Paniers, paquets, sagaies, instruments divers, tout est entassé dans cette petite chambre, qui ne se distingue en rien de la case malgache. On parvient à me trouver une chaise. Ce père est malade. (C'était le Père Laboucarie, mort à Tananarive en 1901, après 30 ans de mission). En quittant cette cellule monacale, en traversant le dortoir bruyant où les élèves s'amusent, sans souci du malade qui gît auprès d'eux, l'image du vieillard couché sur son grabat, de sa tête vénérable émergeant du fond de ce capharnaüm, me poursuivait. Quelle expression de calme et de paix sur son visage ! On sent devant lui, les profanes comme les croyants, qu'on est en présence d'un homme dépositaire d'un fardeau précieux. Une joie intérieure illumine son être. Il arrive content au terme de sa carrière. Sa vie a été ce que Dieu voulait qu'elle fût, et il s'est consacré tout entier à son œuvre... Nous avons beaucoup parlé, durant la conférence, du vrai moyen d'atteindre les Malgaches, de nous approcher d'eux. Ne serait-ce pas bien faire que d'imiter, dans une certaine mesure, le P. Laboucarie ? Sans doute le civilisé peut descendre au niveau du sauvage, abandonner tous ses prétendus avantages uniquement par mollesse et laisser-aller. Mais s'il agit ainsi par charité ?...

« Sans méconnaître les avantages de nos méthodes, sans porter de jugement et sans formuler de loi, je vois se dresser devant moi l'image d'un serviteur de Jésus, qui demande à l'imitation étroite du Maître un des secrets de son action. Pauvre, ne possédant rien pour lui-même, il réduit presque ses besoins à ceux de l'indigène, et vit comme l'apôtre Paul de la vie simple du peuple.

« Demandant peu aux Eglises, qui, donnant moins d'argent, devraient se donner plus elles-mêmes, vivant seul, comme l'apôtre des païens, il sacrifie à Dieu les charges en même temps que

les joies de la famille. Il poursuit sa tâche jusqu'au bout, ne pensant ni à l'établissement de ses enfants ni à sa retraite. Il avance d'un pas assuré vers l'avenir, les yeux fixés au terme du voyage, le ciel, où son Dieu l'attend.

« Heureux les forts à qui Dieu accorde une telle grâce ! Si nous ne sommes pas de cette taille, ne nous bornons pas à admirer et à passer outre : rendons leur pleine justice. » (1)

(1) *Journal des Missions Evangéliques*. Nov. 1900. Lettre du Rév. E. Péchin. Ambohibeloma, 8 sept. 1900. L'auteur ajoute que le P. Laboucarie est une exception ; ne serait-ce pas qu'il n'a vu de près que ce Jésuite-là ?

L'Océanie

CHAPITRE V

—

L'OCÉANIE

I

En 1830, le préfet apostolique de la Réunion, M. de Solages, de qui dépendait Madagascar, et les petites îles malgaches, avait pour domaine illimité les « Iles du sud », autant dire l'Océanie, une moitié de l'hémisphère austral. Bientôt cette église disproportionnée se démembra et l'on eut successivement le vicariat de l'Océanie orientale (1833), celui d'Australie (1834), l'Océanie occidentale (1836). La Compagnie de Jésus ne fut pour rien dans l'évangélisation de ces terres lointaines. Au moment où elle était rayée du nombre des ordres religieux, grandes îles et archipels du sud commençaient à peine à se dessiner sur les cartes. L'année 1826 marque le première apparition des prêtres catholiques en Polynésie : ils appartenaient à la congrégation de Picpus, et se fixaient aux îles Sandwich. Puis vinrent les Pères Maristes.

Quant à l'Australie, colonie pénitentiaire anglaise depuis 1788, elle resta obstinément fermée aux missionnaires « papistes » durant plus de 30 ans. Des prêtres irlandais, venus en 1798 au secours de leurs compatriotes déportés, furent immédiatement contraints de repartir. En 1818, un autre prêtre, envoyé par le Saint-Siège, accueilli d'enthousiasme à Sidney par les colons catholiques libres, fut jeté en prison, et rembarqué de force sur le premier navire qui fit voile pour l'Angleterre. A ce moment, dans toutes les colonnies britanniques, sévissait une crise aigüe d'antipapisme. Enfin, en 1820, on autorisa deux prêtres irlandais à se fixer en Australie. Ce fut le début

d'une mission qui, douze ans après, pour 20.000 catholiques, ne comptait encore que trois prêtres, une église inachevée, deux misérables chapelles et quatre écoles, mais qui aujourd'hui, autour de ses trois archevêques, dont un cardinal, et de ses quatorze évêques, groupe 1.400 prêtres, 5.500 religieuses, et plus d'un cinquième de la population, 1.100.000 catholiques.

Dans les archipels du nord, Insulinde, Moluques, Philippines, Mariannes, Carolines, la foi était beaucoup plus anciennement connue. Conquérants catholiques, les Espagnols et les Portugais s'étaient considérés comme tenus en conscience de planter partout la croix. Pour nous borner à la part qui, dans cet apostolat, revient aux Jésuites, c'est en 1546 que Saint François Xavier avait ouvert la mission des Moluques. En 1582, sur les pas des Augustins, Franciscains, Dominicains, les fils de Saint Ignace avaient paru aux Philippines. De là, ils rayonnaient dans les Mariannes, les Palaos, les Carolines, semant un peu partout leurs martyrs. Depuis, la mission des Moluques avait disparu devant la conquête hollandaise. Ailleurs, sous le drapeau espagnol on fut plus heureux, et, lorsque les Jésuites furent contraints de quitter leurs florissantes églises de Luçon et de Mindanao, s'il y eut des ruines, elles ne furent pas irréparables.

Vers le milieu de XIXe siècle, ils reparurent en Océanie et les dates suivantes marquent les principales étapes de leur apostolat :

1849. En Australie, arrivée des Jésuites autrichiens dans le diocèse d'Adelaïde.

1859. Retour des Pères espagnols aux Philippines.

1863. Arrivée de Pères hollandais à Batavia.

1865. Fondation de la mission irlandaise à Sidney.

1882. Essai de mission chez les aborigènes au nord de l'Australie.

II

La première fondation australienne fut due à un groupe d'émigrants silésiens. Elle remonte au milieu du siècle dernier.

A cette époque, la colonie de la South Australia, chef-lieu Adélaïde, sortait à peine de l'enfance. Eclairés par l'expérience des colonies voisines, systématiquement, on avait exclu les

déportés, qui, la chose était claire, une fois libérés, ne fournissaient que de médiocres colons et un fond de population sans moralité. Donc, rien que des émigrés, petits propriétaires, fermiers, marchands de blé, sérieux, bons travailleurs, prenant à cœur le progrès de leur patrie nouvelle. Puis, après la découverte de riches gisements de cuivre, vinrent les mineurs et les artisans. Il y eut, comme toujours, des années dures, mais elles passèrent ; et, vers 1848 la *South Australia* était entrée définitivement dans une période de prospérité. L'afflux des étrangers ne ralentissait pas.

Alléché par les belles promesses des prospectus, un fermier silésien, Francis Weikert, eut l'idée d'aller là-bas fonder une petite colonie catholique allemande. Il avait quelques ressources. Il parvint à grouper 130 compatriotes. Mais il ne voulait pas partir sans être sûr de retrouver, dans l'autre hémisphère, les secours religieux indispensables. Les évêques auxquels il s'adressa ne purent rien faire pour lui. Le moment n'était pas encore venu où des paroisses entières, curé en tête, devaient s'embarquer pour la « plus grande Allemagne », éparse aux pays d'outre-mer. Il se tourna vers les Jésuites.

Une dispersion momentanée, lors des agitations de 1848, ayant donné du loisir aux Pères autrichiens, quelques-uns étaient partis pour le Brésil ; deux autres se mirent à la disposition du Silésien, et, le 8 décembre, colons et missionnaires, débarquaient à Adélaïde. L'évêque, Mgr Murphy, les reçut à bras ouverts. Ils se fixèrent à 80 milles au nord, dans les environs de la ville de Clare.

La première résidence des Jésuites fut le camion de Francis Weikert, privé de ses roues et posé à plat sur le sol. On y vécut longtemps dans la misère. Weikert était malade, ses ressources épuisées ; ses compagnons d'émigration qui devaient l'indemniser des frais de transport et d'établissement ne tenaient pas leurs engagements. Un des deux prêtres, vite épuisé, dut regagner l'Europe, le père Kranewitter resta seul.

On serait mort de faim, sans deux frères coadjuteurs, nouveaux venus, gens solides et pratiques, qui défrichèrent le sol, semèrent, plantèrent, firent la moisson, allaient au marché, à 25 milles de là, vendre le beurre et les œufs. En 1851, quand on

se décida à choisir un séjour moins incommode, tout le mobilier de la maison put tenir dans une brouette.

En souvenir de Rome, et à cause de l'aspect des environs, la résidence fut appelée Sevenhills, les « sept collines ». Ce fut le centre d'un apostolat très absorbant et très pénible. Il s'agissait de visiter sans relâche les catholiques éparpillés. Territoire immense : il fallait aller les chercher jusqu'à cent milles de l'église ; et pas de routes. Les Jésuites étaient les seuls prêtres du quartier. Ils ont été, en ce coin de l'Australie, les premiers pionniers de la foi, au prix de quels labeurs, Dieu seul le sait. Mais les populations ne l'ont pas encore tout à fait oublié. « Il y a quelques mois seulement, racontait un missionnaire en 1902, je demandais à un vieil Irlandais d'Adelaïde, qui avait longtemps vécu dans le nord, s'il se souvenait du P. Pallhuber. — Le Père Pallhuber ? me dit-il d'une voix émue ; voyez-vous, matin et soir, tous les jours de ma vie, je prie pour le repos de l'âme de ma pauvre mère, et chaque fois je lui associe le nom du P. Pallhuber. »

Depuis, la mission s'est agrandie, les postes et les hommes se sont multipliés. Avec le temps aussi, le clergé séculier s'est constitué, les Jésuites ont pu se retirer des paroisses qu'ils avaient fondées et laisser à d'autres des ministères moins en rapport avec leur Institut. Aujourd'hui toutes leurs œuvres sont groupées autour de deux centres, Norwood dans la banlieue d'Adelaïde, et Sevenhills.

Il y avait dix-sept ans que les Pères autrichiens travaillaient dans la South Australia, quand, en 1865, leur confrères irlandais parurent à Melbourne.

Cette fois, ce qu'on leur demandait, c'était de collaborer aux œuvres d'enseignement.

Depuis plusieurs années, pour suffire aux besoins croissants des diocèses, les évêques faisaient appel aux ordres religieux d'Europe. Il y avait tant à travailler dans l'étrange population de certains états ! Celle du *New South Wales* s'était recrutée en partie chez les déportés du XVIIIe siècle : l'immoralité, le blasphème, la violence, l'incrédulité y prenaient des formes inouïes. Or, loin de demander à la religion son appui dans l'œuvre de moralisation qui s'imposait, dès 1866,

le gouvernement de Sidney, athée par principes, enlevait aux écoles confessionnelles leurs subsides et inaugurait le système, neuf alors, des écoles officielles neutres. On allait moins loin dans l'état voisin de Victoria. Mais la « période de l'or » ouverte en 1851, y avait jeté par tous les chemins des flots d'émigrants, trop souvent gens sans foi ni loi. Sur le nombre, il y avait des catholiques dont il fallait se préocuper. Devant ces besoins urgents, on conçoit les inquiétudes de l'Épiscopat. Il fallait organiser l'enseignement catholique à tous ses degrés. Aux Jésuites on demanda d'ouvrir quelques collèges.

Déjà, depuis 1856, ils avaient un pensionnat à Sevenhills. En 1865, le premier évêque de Melbourne, Mgr Goold, attira chez lui les Jésuites irlandais. Il les chargea de relever un petit « boarding school » qui végétait. En même temps, il leur confiait le district de Richmond, englobant les importants faubourgs de Kew et de Hawthorn. Le collège débordant d'élèves, il fallut en 1898 le transporter à Kew. On y était alors en pleine campagne, presque en pleine forêt : on y est aujourd-hui en pleine ville. Cette même année 1878, sur les instances de Mgr Roger Beda Vaughan, O. S. B., une autre maison fut ouverte à Sidney et une autre paroisse de banlieue confiée aux Jésuites.

En 1882, nouvelle fondation. Si le gouvernement australien se désintéressait des noirs aborigènes, ne souhaitant qu'une chose, s'en débarrasser le plus vite possible, les évêques catholiques eussent bien voulu les sauver, en faire des hommes et des chrétiens. La chose n'était pas irréalisable : les Bénédictins, dans leur abbaye de la Nouvelle Nursie étaient là pour prouver qu'avec du zèle, de la patience et des ressources, le salut des nègres australiens n'était pas une chimère. Rien n'avait encore été essayé en ce genre dans les régions du nord et du nord-est.

Or, dans le Northern Territory, près de la baie de Palmerston, il y avait des indigènes de race un peu moins abjecte qu'ailleurs. C'était au diocèse de Victoria, qui n'exista jamais que sur le papier. Sur la demande de l'administrateur, Mgr F. Quinn, évêque de Brisbane, les Jésuites autrichiens de la South Australia, acceptèrent de tenter l'entreprise. On

pouvait, semblait-il, y essayer à nouveau le système des réductions, qui avait fait la prospérité du Paraguay. La mission dura 17 ans. Mais, après des difficultés sans nombre, des ruines, des désastres, des recommencements, des apparences de succès, tout croula. Une terrible inondation détruisit fermes et écoles. Désormais que faire? Où trouver ce sans quoi il était inutile de rien essayer, un large terrain assez fertile, mais à l'abri des inondations, à proximité des tribus, à distance des blancs, à distance surtout des émigrés chinois, dont l'effroyable immoralité est la terreur du missionnaire? L'expérience était faite en ce quartier, cette heureuse région n'existait pas. Du reste, peu ou pas d'encouragement efficace de la part du gouvernement : à ses yeux, le noir n'a qu'un droit, celui de disparaître.

L'œuvre détruite sera reprise sans doute, mais par d'autres ouvriers. Les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun qui déjà évangélisent la Nouvelle-Guinée viennent d'être chargés du diocèse australien du Victoria-Palmerston, et par conséquent des noirs aborigènes.

Les deux missions d'Australie, autrichienne dans les diocèses d'Adelaïde et de Port-Augusta, irlandaise à Melbourne et à Sidney, sont aujourd'hui fondues en une seule dépendant de la province d'Irlande. Elle compte dix maisons dont quatre collèges, et 84 religieux dont 63 prêtres.

III

Montons vers le nord.

Comme l'Australie, les colonies hollandaises du monde malais furent lentes à s'ouvrir devant l'apostolat catholique. Evangélisée d'abord par les prêtres portugais, Jésuites, Dominicains et Carmes, cette immense région de grandes îles et de menus archipels, possédait, dans les premières années du XVIIe siècle d'assez nombreuses chrétientés. Sumatra, Macassar, Ménado, Florès, Solor, Timor, Banda, Amboine, Ternate, Tidor, Morotaï, une foule d'autres terres, avaient reçu la semence évangélique. En bien des endroits elle avait germé et s'était épanouie en fleurs de martyre; car, en même temps que le christianisme

y faisait son œuvre sous le drapeau portugais, l'Islam y menait vigoureusement sa propagande. Vint la conquête hollandaise; tout disparut. L'Insulinde se retrouva, au bout de quelques années, terre absolument païenne et musulmane. La vie chrétienne ne se conserva que dans les deux ou trois îles restées aux mains du Portugal. Partout ailleurs, interdiction formelle aux missionnaires papistes de se montrer et d'exercer leur ministère, même en passant. Il y allait de la prison ou de la mort. La défiance s'étendait même aux pasteurs protestants. Libre à eux de moissonner dans le champ d'autrui, de transformer, sans en avoir l'air, les chrétientés « papistes » en églises réformées, mais il était interdit de faire des prosélytes chez les infidèles, surtout chez les musulmans. Il importait, disait-on, de ne pas exciter le fanatisme de ces derniers ; et, pour ce qui est des autres, on voulait les maintenir dans cette demi-sauvagerie qui les prédisposait assez bien à l'obéissance passive et à l'esclavage. Quant aux catholiques européens, s'il s'en trouvait à Java, ou ailleurs, personne n'avait le droit de venir s'occuper d'eux.

En 1808 seulement, un peu d'air fut donné à la colonie. On avait proclamé la liberté des cultes en Hollande. Le roi Louis-Napoléon l'étendit aux Indes. Immédiatement quelques prêtres partirent pour Batavia. En 1842, le nombre des fidèles avait assez augmenté, — presque tous européens — pour que la mission pût être constituée en vicariat apostolique. Elle s'étendait à tout l'archipel malais, de la pointe extrême de Sumatra à la Nouvelle Guinée, des Philippines à l'Australie, 4.000 kilomètres de l'est à l'ouest, et 1.500 du nord au sud, avec une population estimée en gros 30,000,000 d'habitants : toutes les races, purs sauvages cannibales et coupeurs de têtes, malais musulmans, émigrants chinois, colons européens ; toutes les langues, toutes les religions, toutes les couleurs, tous les degrés de civilisation ou de barbarie. Et, dans cette Babel, à peu près 1.200 catholiques européens.

Mais en 1859, ce tout petit troupeau, s'augmenta d'un assez fort noyau de chrétiens indigènes. Le Portugal, incapable d'administrer les débris qui subsistaient en ces quartiers de son ancien empire, en vendait une partie notable à la Hollande. Il ne se

réservait que la pointe septentrionale de Timor. Le reste de l'île, Florès, Solor et les îlots voisins, furent cédés ; mais on y mit cette condition que le nouveau maître succéderait à l'ancien jusque dans ses charges et qu'il subviendrait aux frais du culte catholique. La clause fut acceptée et l'on se mit en quête de missionnaires. Peu après 1863, la propagande confiait ce champ nouveau aux Jésuites hollandais.

Depuis ce temps, la moisson évangélique a lentement grandi sans autres épisodes notables que les fondations nouvelles, les postes établis ou supprimés suivant les besoins, les succès scolaires, le progrès des églises amenant le démembrement graduel du vicariat. Une chose nous intéresse par dessus tout ici : les conditions spéciales faites à l'apostolat.

Pour ce qui est des Européens, et aussi des émigrants chinois, la liberté est la même qu'en Hollande, complète. Parmi les Jésuites qui s'occupent d'eux, plusieurs sont considérés comme curés, émargent au budget et reçoivent le même traitement que les ministres protestants. En ce milieu colonial, le catholicisme gagne tous les jours en nombre et surtout en considération. Certains missionnaires se sont acquis une grande popularité, et cela jusque dans la mère patrie, par leur belle conduite comme chapelains militaires, lors des rudes guerres d'Atjeh et de Lumbock.

Cette marche en avant de l'Eglise romaine, les rivaux le constatent et s'en plaignent. En 1885, dans un congrès des sociétés protestantes de Batavia, les ministres ne pouvaient s'empêcher d'en faire l'humiliant aveu. Les affaires de leur église n'allaient pas. Le rationalisme les envahissait. Leur troupeau s'éloignait de plus en plus du christianisme. Les Européens étaient les premiers à ameuter les indigènes contre les missionnaires protestants, à s'en moquer devant les chefs du pays. Au lieu de cela, voyez l'église de Rome : « On ne peut le nier, ses progrès sont alarmants. Fortement unis comme la phalange macédonienne, les catholiques vont de l'avant, gagnant victoire sur victoire... Eglise véritablement une ; elle n'a qu'une doctrine ; ses prêtres et ses ministres ne se contredisent pas entre eux... Leur organisation est très supérieure à la nôtre » ;... et le reste qui pourrait se dire de n'importe quelle mission catholique.

L'orateur faisait ensuite l'éloge des missionnaires et de leur désintéressement. « De plus, ajoute-t-il, l'Église romaine ne distingue pas entre l'église et la mission (l'église protestante officielle est pour les Européens, la mission pour les Orientaux). Elle s'adapte à tous. Elle concentre ses énergies sur la jeunesse. Elle a des écoles dans toutes les villes d'importance, et, ces écoles, d'après tous les comptes-rendus, sont admirables. Elles ont l'estime générale. Les protestants n'hésitent pas à envoyer leurs enfants dans les couvents. Les religieuses font l'éducation des filles qui leur sont confiées, avec un tact merveilleux. Il est rare de trouver une de leurs élèves qui parle d'elles sans émotion. Le zèle des prêtres catholiques romains dans les hôpitaux et prisons est au-dessus de tout éloge. L'armée est unanime à louer leur ardeur et leur esprit de sacrifice. Voilà pourquoi le gouvernement les favorise tant. Ces prêtres, pleins du courage de leurs convictions, on les voit partout. Partout le nombre de leurs convertis grandit. »

Ce n'est donc pas seulement la liberté, c'est la sympathie que les Jésuites hollandais trouvent chez les autorités.

Auprès des indigènes, la liberté n'a pas toujours été aussi complète. Un principe a longtemps prévalu, celui du premier occupant. Sans assez tenir compte du droit des consciences, uniquement soucieux d'éviter des contestations entre églises, et de supprimer dans leurs germes toutes les affaires et tous les litiges, on avait posé cette loi rigoureuse : interdiction d'entrer sur ce qui était considéré comme le terrain d'autrui. Les protestants étaient-ils installés dans une île, le prêtre catholique n'y pouvait aller, et réciproquement. Une terre était-elle encore inculte, le premier missionnaire qui s'y présentait et y fondait une chrétienté, y était désormais le maître ; il y avait le monopole de l'apostolat : les sociétés rivales en étaient désormais exclues. Peu à peu cependant la rigueur du principe s'est relâchée. En dépit des protestants, on a pu s'occuper des catholiques du Minahasa, et la mission y est florissante.

Mais c'est en vertu de cette exclusion que les Moluques, terre jadis sanctifiée par Saint François Xavier, redevenues infidèles, mais réputées protestantes sont longtemps restées fermées aux

Jésuites. Des missionnaires d'Issoudun viennent cependant de faire quelques conversions à Amboine. En revanche, pleine liberté dans les îles autrefois portugaises, Florès, Soemba, Timor. Liberté également d'essayer son zèle auprès de certaines tribus sauvages dont se désintéressent les protestants, Dayaks de Bornéo, Alfourous de Céram, Papouas de Nouvelle Guinée.

Il faut mettre à part la population indigène de Java. Les obstacles à son évangélisation étaient multiples. Ils étaient réputés musulmans, et par suite inconvertissables, au même titre à peu près que certains peuples de Sumatra, comme les Atchénois. Dès lors le gouvernement, redoutant de leur part, si on essayait de leur prêcher la foi chrétienne, une explosion de fanatisme et de révoltes, ne permettait d'établir chez eux que des écoles neutres. Enfin les protestants, tout en ne faisant rien pour ces indigènes, les considéraient un peu comme partie de leur domaine réservé.

Mais les missionnaires finirent par constater qu'ils se trompaient sur le compte de ces indigènes. Il est vrai que dans leur mollesse et leur indolence, ils avaient de soudains réveils de cruauté. Mais tout bien considéré, les mœurs, le culte, la langue, les caractères mieux étudiés, on put conclure que les Javanais avaient un mahométisme de surface, sans racines profondes dans les âmes, et qu'en somme ils différaient peu des autres infidèles. De plus, le gouvernement relâchait un peu de sa rigueur en matière de neutralité scolaire. Il autorisait, moins peut-être par libéralisme que pour alléger son budget, la création d'écoles confessionnelles. La mission en a profité et il en est résulté sept à huit cents conversions de Javanais.

A cette heure, les principales chrétientés indigènes relevant du vicaire aspostolique de Batavia sont celles de Minahasa, au nord de Célèbes, dans une population fort intelligente, apparentée aux Tagals et aux Japonais (8.000 catholiques) ; celle de Tandjong-Sakti à Sumatra (630 cath.), et surtout les églises déjà anciennes de Florès et de Timor (16.000 cath.). Il y en avait une autre assez florissante, dans les îles de Kei, voisines de la nouvelle Guinée : mais elle vient d'être transférée aux missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. En même

temps Bornéo était détaché du vicariat et confié aux pères Capucins.

En 1906, les statistiques accusaient un total de 56.000 catholiques, dont la moitié indigène. Dans les écoles on comptait 5.000 européens et 2.288 indigènes. Les Jésuites forment l'unique clergé des Indes néerlandaises. Ils sont en tout 52 prêtres et 13 frères, répartis en 24 stations. Dans les écoles et les hôpitaux travaillent en outre 40 frères des Ecoles chrétiennes et 250 religieuses franciscaines ou ursulines.

IV

La liberté d'apostolat auprès des infidèles, qu'ils ne trouvent qu'amoindrie sous la politique encore défiante des Hollandais, les Jésuites l'ont rencontrée, pleine et entière, aux Philippines, sous le drapeau espagnol. Plus que la liberté, ils eurent le concours et la protection. Catholique, le gouvernement ne voyait pas dans les sauvages des forces brutes à faire valoir, ou des obstacles encombrants à éliminer, mais bien des hommes à former, des consciences à éveiller. Il était plus qu'un maître, un tuteur ayant charge d'âmes. Quoi qu'il en soit de certaines erreurs trop réelles, et qu'il a fallu payer cher, en somme, dans ses colonies, l'Espagne se comportait en nation chrétienne et apostolique. Grâce à elle, au XIXe siècle comme au XVIIe, les missionnaires ont pu montrer par des faits ce que peut le catholicisme, quand on le laisse agir, et qu'on l'aide un peu, pour transformer une brute en homme raisonnable.

Les Jésuites avaient eu leur part autrefois dans l'évangélisation des Philippines. Une quinzaine de leurs maisons se groupaient autour de Manille, au pays des Tagals. Dans l'archipel central, chez les Vizayas, ils avaient près de 60 postes, et une quinzaine sur la côte nord de Mindanao. Pendant deux cents ans, de concert avec les autres religieux, ils ont fait, ce semble, assez bonne besogne évangélique et coloniale. Grâce à leur dévouement, les races indigènes n'ont point disparu comme ailleurs au contact des blancs. Elles ont grandi en force et en nombre. Au dire des voyageurs, il n'y avait peut-être pas à mille lieues à la ronde de gens plus heureux, avec leurs *pueblos* bien tenus,

leurs cases proprettes et saines, leurs champs cultivés et leurs jardinets de fleurs.

Ces dehors charmants traduisaient assez exactement le dedans. Mgr Harty, archevêque de Manille, disait hier encore : « Le peuple n'est pas seulement religieux, il est religieux à fond. Les églises sont trop petites pour les écoles du dimanche. Presque pas de familles indigènes sans la prière quotidienne en commun. On garde encore la coutume, introduite par les anciens missionnaires, de lire en famille, pendant le Carême, la Passion de Notre Seigneur en langue philippine. Cette éducation religieuse a ses résultats solides : c'est l'extraordinaire pureté des jeunes filles, la grande réserve des hommes et des enfants, l'universelle soumission à l'autorité des parents. Il est presque inoui, dans ces familles, fût-on homme ou femme d'âge mûr, de rien décider d'important sans avoir consulté les aïeuls. Cette belle pratique amène à ne prendre que des partis sages, et à mener une vie de paix. La vie familiale des Philippines est très, très attrayante. »

Le résultat n'avait pas été obtenu sans peine. Les indigènes, sans doute, Tagals et Vizayas, « n'étaient pas trop barbares pour des barbares », comme le dit un vieil historien de la mission. Reste que, pour les civiliser, il avait fallu d'énormes sacrifices en hommes. Il y eut des persécutions sanglantes de la part des *Moros*, que cette conquête pacifique gênait dans leur commerce d'esclaves. Une centaine de missionnaires, Jésuites et autres, moururent de mort violente. Du moins on n'avait pas trouvé dans l'archipel de mines d'or à exploiter. Donc pas de ces bandes d'aventuriers qui, dans l'Amérique du Sud, furent le fléau des églises naissantes. Il n'y avait guère que de vrais travailleurs à venir aux Philippines. Aussi la conversion fut-elle relativement rapide. Soixante-quinze ans après sa fondation, la mission comptait plus de 400.000 chrétiens. En 1700 l'archipel était plus qu'à moitié gagné à la foi.

Par malheur vinrent les jours mauvais. Les Jésuites furent enlevés à leur mission. L'Eglise, aux Philippines, fut entraînée dans le déclin de la colonie et de la métropole. Le temps n'était plus aux vocations apostoliques. Les missionnaires ne suffisaient pas à la besogne. Les chrétientés étaient à l'abandon. Les pirates,

plus que jamais, infestaient les mers, rendant impossibles les courses apostoliques à travers les îles. Une foule de chrétiens prisonniers des musulmans étaient vendus comme esclaves. Rien qu'en 1836, six mille personnes furent ainsi enlevées. On faisait de ces razzias humaines jusque dans les faubourgs de Manille. Les curés avaient autre chose à faire qu'à instruire leurs ouailles, il fallait les défendre, les organiser, les armer, les mener au combat. Et les postes de mission, chèrement conquis naguère sur l'idolâtrie, étaient sur le point d'être abandonnés. Du reste tout s'affaissait, l'agriculture, le commerce, l'industrie, la population, et les missionnaires poussaient vers l'Espagne des cris de détresse.

L'appel fut entendu, et le gouvernement prit l'initiative de renvoyer les Jésuites aux Philippines. C'était en 1859, sous la reine Isabelle.

Ils ne venaient pas pour rentrer dans leurs anciennes missions, maintenant organisées en paroisses régulières. Ce qu'on leur demandait tout d'abord, c'était des œuvres d'enseignement à Manille et l'évangélisation de Mindanao encore à peu près sauvage.

A Manille donc, la municipalité leur confia sa grande école, l'Ateneo, subventionnée par la ville. Ils s'y firent une réputation de libéralisme pratique de fort bon aloi, et dont on leur sut gré au temps des dernières révoltes. « Plusieurs insurgés m'ont déclaré, racontait un voyageur en 1899, qu'ils gardaient une réelle reconnaissance à leurs anciens professeurs. Pour la première fois, me disait l'un d'eux, nous avons su ce que pouvaient être des maîtres éclairés et justes. Puis, songez, monsieur, quand chez eux, nous nous empoignions — c'est un Tagal qui parle — avec les petits Espagnols qui criaient : « A bas les Philippines ! » pendant que nous leur répondions : « A bas l'Espagne ! » nous étions tous également punis. Et c'était admirable qu'on ne fessât pas sur nos joues les gamineries de la race supérieure. » (1)

Les Jésuites eurent ensuite à Manille une école normale et un observatoire. Ce dernier établissement, à la fois magnétique,

(1) A Bellessort. — *Une semaine aux Philippines.* — *Revue des Deux Mondes*, 1899. I. p. 827.

astronomique, séismique, devint assez vite un des plus considérés d'Extrême-Orient. Avec celui des Jésuites français de Zi-ka-wei il s'est fait une spécialité, l'étude et la prévision des typhons, et par là rend d'inappréciables services à la navigation dans les mers de Chine. Le gouvernement de Madrid l'avait officiellement reconnu et le soutenait de ses subventions. En même temps, on centralisait à Manille les observations faites par les missionnaires, sur l'histoire naturelle, la géographie, l'ethnographie, la linguistique. Il en résultait de savants travaux dont les spécialistes ne parlaient qu'avec respect.

Mais l'œuvre la plus chère au cœur des nouveaux Jésuites devait être l'évangélisation des sauvages. Mindanao restait le seul endroit du monde peut-être, où le vieux système des réductions pût encore être essayé. Rien n'y manquait, ni l'appui d'un gouvernement conscient de ses responsabilités, ni la facilité de maintenir les indigènes à l'écart des blancs, ni les tribus à civiliser. De ces Indiens barbares, il en restait assez encore pour user bien des générations d'apôtres. En 1860, quand les Jésuites reparurent à Mindanao, l'île n'était espagnole que sur les cartes. L'occupation effective ne dépassait pas une bande étroite le long des côtes nord et est, et la péninsule de Zamboanga. Là se trouvait une assez dense population chrétienne, 150.000 habitants peut-être, en partie émigrés de Cébu, de Saman, de Leyte, baptisés et civilisés depuis longtemps, et appartenant à la race vizaya. Le reste, 4 à 500.000 âmes, était infidèle ou musulman.

A l'est, surtout des sauvages ; au centre et à l'ouest, surtout des musulmans. Les musulmans, les *Moros*, fanatiques, toujours prêts à se soulever sur un signe du sultan de Sulu, le grand ennemi des espagnols, incorrigibles faiseurs d'esclaves, passaient pour inconvertissables. En conséquence, les missionnaires s'étaient tournés vers les sauvages pour les « réduire ».

La variété était grande parmi ces « *infieles* », comme on les appelle, des timides et des féroces, des gens fiers et des races dégradées, condamnées à périr, des paisibles et des guerriers. La plupart, pour l'atrocité des mœurs, l'humeur batailleuse et l'amour du sang valaient ceux des Amazones et de l'ancien Paraguay. Voici par exemple les Manobos. L'ouest de l'île leur devait

son nom, le « pays de la terreur ». Leur grand prêtre en tête, ils assaillaient de nuit quelque village inoffensif, égorgeaient les hommes, gardaient les femmes esclaves. Après ce facile triomphe, le prêtre, armé du glaive sacré, ouvrait un cadavre, y trempait le « talisman du dieu », et mangeait le cœur ou le foie du vaincu. Certaines tribus pratiquaient les sacrifices humains. Chez d'autres, quand on avait coupé cinquante têtes, on avait droit au turban rouge. La conséquence de pareilles mœurs, c'était la dépopulation et le centre de l'île transformé en désert.

« Réduire » de pareilles gens à une vie humaine, paisible, travailleuse, on avouera que la tâche était ardue. Il y fallait une bien grande confiance dans la force civilisatrice du christianisme, et une dose de courage peu commune. Mais si l'on réussissait, c'était une race sauvée et des milliers d'existences arrachées à la mort. Cela s'opérait pour ainsi dire en trois temps : on ébauchait l'homme d'abord, puis on formait le chrétien, et enfin, dans la mesure du possible, le citoyen.

Le missionnaire faisait donc annoncer sa visite. Au jour dit, il se présentait, souriant, sans autre arme que son crucifix. Il dépeignait aux *infieles* les avantages de la vie civilisée, la douceur du régime espagnol. Les *pueblos* chrétiens, ou réductions n'étaient pas loin, et les sauvages les connaissaient. Il répondait à leurs doutes, dissipait les préventions, promettait l'oubli pour les méfaits passés, car souvent la tribu n'était pas sans avoir commis plus d'un pillage ou d'un assassinat, puis il s'éloignait, mais pour revenir bientôt, une fois, deux fois à la charge. Dans les entretiens particuliers il gagnait les chefs. Cette œuvre de persuasion une fois achevée, on prenait jour, et on partait en quête d'un emplacement. On dressait sur le terrain le plan de la réduction, rues, maisons, édifices publics. Le plan n'était pas toujours idéal, car les Indiens gardaient toujours leur part d'initiative. Il fallait leur laisser l'illusion que tout venait d'eux, et alors, les préjugés, les ignorances, les superstitions mêmes, leur imposaient des choix peu avantageux. Le missionnaire s'y résignait. Après cela il fournissait des grains pour les premières semailles.

Il n'était pas encore très malaisé d'amener les Indiens à fonder

un *pueblo* : leur inconstance naturelle pouvait être pour quelque chose dans la facilité relative avec laquelle ils avaient consenti à faire ce que d'autres avant eux avaient fait. Mais cette même inconstance pouvait tout détruire. Comme ceux du Napo et des montagnes Rocheuses, comme les aborigènes d'Australie, ils étaient vite pris de la nostalgie des forêts. Il suffisait d'un caprice pour qu'un beau jour le missionnaire, revenant au pueblo, le trouvât incendié. Alors il fallait tout recommencer. Mais les Tagals eux-mêmes, que l'on croirait à jamais gagnés à la vie civilisée, cèdent encore parfois à la tentation, s'enfuient dans les montagnes, et retombent dans la sauvagerie de leurs ancêtres. Ce qu'il devait en coûter aux missionnaires de courses, de fatigues, de dangers, de privations, pour ramener au village les fugitifs et les y fixer, il n'est pas facile de l'imaginer.

Mais enfin, c'était chose faite ; les *infieles* avaient accepté de mener une vie stable et civilisée. Ils avaient fait leurs semailles. On avait nommé les autorités, très nombreuses, pour satisfaire à toutes les petites ambitions. Les juges avaient été intronisés en grand appareil. Le *cacique* chrétien le plus proche était chargé de surveiller le nouveau *pueblo*. Alors seulement le missionnaire voyait s'il y avait lieu de parler de baptême. Là, nouvelles difficultés ; car le baptême suppose la monogamie. On dira tant qu'on voudra que ces entrées de sauvages dans le catholicisme sont de pure forme ; des noms sur un registre et rien de plus. On oublie cette clause, le renvoi des femmes. Or le sacrifice est très senti, car il entraîne presque toujours de grosses pertes. Les concubines qu'il faut congédier, avaient été achetées très cher.

Resterait à former le citoyen, à développer dans ces âmes de grands enfants, toujours hantés par la tentation de la vie sauvage, le sentiment de responsabilité sociales et de solidarité, qui seuls pourront en faire un peuple. Mais ce n'est pas l'affaire d'un jour et d'une génération. Ajoutons : ce n'est pas l'œuvre du seul missonnaire, c'est l'œuvre aussi de la nation qui a pris la tutèle de ces tribus encore mineures. On accuse l'Espagne de n'avoir pas assez compris sur ce point ses devoirs et ses vrais intérêts, de s'être arrêtée au milieu de sa tâche, et de n'avoir donné aux convertis qu'une demi civilisation.

Est-il prouvé que les indigènes aient pu en porter davantage ? A coup sûr, il n'y a pas de comparaison possible entre l'état social des Philippins hier sauvages, et celui des Javanais, véritables ilotes de leurs maîtres, ou des Peaux-Rouges américains voués à une destruction certaine. S'il est un peuple sans péché, que celui-là jette la première pierre aux civilisateurs de Luzon et de Mindanao.

Pour eux, les missionnaires continuaient leur rude tâche. Quelques chiffres auront ici leur éloquence. En 1881 on estimait à 194.134 le nombre des catholiques de Mindanao. Douze ans après, 1893, il était de 302.172 : soit un gain de 107.859. Tout ne provenait pas de conversions. Il faut faire la part des naissances (27.919) et de l'émigration. En 1895, après 36 ans de labeurs, les Jésuites avaient conquis sur la barbarie et l'infidélité 57.000 Indiens. Ils étaient répartis en réductions très diverses et très inégales, allant de 20 à 2.800 âmes. D'autres indigènes vivaient depuis longtemps organisés en *pueblos* ou gros villages, qui faisaient centre et autour desquels les nouvelles recrues venaient se grouper. En 1896, à la veille des guerres qui allaient bouleverser les Philippines, 62 prêtres travaillaient à Mindanao, administrant 9 sections et 45 postes.

Mais depuis quelque temps, on s'était préoccupé des *Moros*. On se demanda si ces musulmans étaient aussi inconvertissables qu'on l'avait cru, aussi continuellement fanatiques que l'assuraient les gens timorés. A y regarder de près, on vit qu'ils n'étaient pas tous de même sorte.

Il y en avait d'absolument farouches, toujours en guerre avec l'Espagne, à chaque instant excités par leurs docteurs, les *panditas*, à la haine des chrétiens. Tels ceux du centre, qui habitent les bords du lac Lanao, la baie d'Illana, la vallée du Rio Grande. Mais sur la baie Sarangani, dans l'île Basilan, il y en avait de fort traitables. Les musulmans farouches eux-mêmes, étaient-ils aussi musulmans qu'on le croyait ? Sous quelques pratiques extérieures d'importation étrangère, ce qu'on rencontre sans creuser beaucoup, ce sont les superstitions locales. Eloignez les *panditas*, supprimez les relations avec les sultans du dehors, seuls intéressés à maintenir l'état de choses actuel avec ses conséquences immorales : la polygamie

et l'esclavage, il est à se demander ce qui restera de ce mahométisme de surface.

Quant au fanatisme tant redouté, et qui à Java comme en Algérie, a toujours été objecté aux missionnaires, l'expérience était là pour montrer qu'il n'y avait pas lieu de tant s'en préoccuper. Depuis trente ans, il y avait une mission sur le Rio Grande en plein « Morisme » ; elle avait produit ses fruits et aucun trouble n'en était résulté.

Au gouvernement donc de voir s'il n'y avait pas quelque chose à tenter, et même la guerre, pour réfréner la traite des esclaves, supprimer l'influence anti-espagnole des panditas, et autres fauteurs de révoltes. Pour eux, et sans attendre davantage, les missionnaires se mirent à l'œuvre. Dans les districts de Davao et de Cottabato, en 1894 ils comptaient déjà 1780 Moros baptisés, et un savant allemand, le professeur Blumentritt, après avoir loué les travaux scientifiques de la mission, les efforts couronnés de succès pour grouper en villages les sauvages Mamanuas, les plus abrutis de l'archipel, ajoutait : « Mais où les Jésuites ont remporté leur plus belle victoire, c'est lorsqu'ils ont réussi à gagner au christianisme un nombre considérable de Moros près du golfe de Davao. On sait combien difficile est la conversion d'un musulman ; les faits dont il s'agit sont d'autant plus remarquables, que ce ne sont pas ici des Moros isolés, vivant parmi les chrétiens, qui abjurent l'Islam. Les convertis sont si nombreux que, ne voulant plus continuer à vivre parmi leurs anciens coréligionnaires, ils ont obtenu de fonder trois nouveaux villages dans le bassin du Rio Davao (1) ».

V

Mais la mission des Philippines avait à passer par de terribles épreuves. Nous voulons parler des événements de 1896-98.

Tout d'abord la conquête américaine avait amené la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Au régime de la protection succédait celui de la liberté pure et simple.

(1) Cité par J. Brucker. *Etudes religieuses*, 1898. T. III p. 115.

Il est vrai, l'observatoire des Jésuites, reconnu d'utilité publique, avait été pris sous la protection du nouveau gouvernement, et Washington lui fournit aujourd'hui les secours qui jadis lui venaient de Madrid. Mais l'*Ateneo* de Madrid n'est plus subventionné, ce qui du reste n'a aucunement diminué le nombre des élèves : il a dépassé le chiffre de 1200. Les missions des sauvages, abandonnées à elles-mêmes, tombaient dans l'indigence absolue.

Ruines matérielles ; il y avait pis. Avec eux les conquérants amenaient le protestantisme, la libre pensée, l'indifférentisme politique pour la religion, le régime de l'école officielle neutre. Dans ce pays, jalousement fermé aux infiltrations hétérodoxes, tout à coup une large brèche était faite, et l'erreur, sous toutes ses formes, allait s'y précipiter. Et maintenant les temples protestants se multiplient, une cathédrale épiscopalienne magnifique se dresse en plein Manille ; partout les administrateurs sont protestants, les maîtres d'école dissimulent à peine leurs tendances. Par bonheur, pris dans la masse, le peuple se méfie. Mais que seront les jeunes générations ?

Autres misères tout aussi graves. La guerre étrangère avait été précédée et suivie de la guerre civile. Nous n'avons pas à insister sur les prétextes politiques. Des Espagnols, les Philippins avaient réclamé la réforme des abus, l'égalité avec la race supérieure, l'admission des indigènes aux postes officiels. N'obtenant pas assez à leur gré, ils s'étaient soulevés. Des Américains, ils attendaient plus encore, la pleine indépendance : on ne la leur donna pas, et l'insurrection se retourna contre les maîtres nouveaux. Mais on sait que la révolte se compliquait de questions religieuses. On en voulait aux moines propriétaires et curés. Ils avaient, quatre siècles auparavant, conquis les îles sur la barbarie, civilisé les indigènes, défriché le sol, et, à la lettre, créé les Philippines. Ils en étaient encore le clergé presque exclusif, et clergé propriétaire. En 1892 ils comptaient 4.777.891 paroissiens, les séculiers n'en ayant que 965.294. Situation parfaitement justifiée en droit historique, mais exceptionnelle à une époque d'universelle laïcisation.

Les sociétés secrètes entreprirent de la faire cesser, dût la prospérité de la colonie disparaître du coup. Sur quoi,

odieuses campagnes de presse contre la religieux, accusés, je ne dis pas convaincus, de crimes intolérables. Et le public européen de faire chorus, et de se voiler la face devant le grand scandale clérical des Philippines.

La suite est connue. Durant la seconde révolte d'Aguinaldo, faits prisonniers par centaines, les pauvres religieux furent traités avec une dureté honteuse : plusieurs y périrent. Pendant quelque temps, les Tagals insurgés affectèrent de mettre les Jésuites à part. Simples éducateurs de la jeunesse, anciens maîtres de plusieurs chefs en vue, missionnaires des sauvages, ni curés, ni grands propriétaires, on ne leur voulait aucun mal. Mais la Franc-Maçonnerie finit par effacer toute distinction : on versait dans le pur anticléricalisme, et on déclarait que les Jésuites, curés ou non, ne valaient pas mieux que les autres. Reste qu'en somme, dans les îles du nord, ils eurent peu à souffrir. Deux seulement tâtèrent de la prison.

On fut moins heureux à Mindanao. Le soulèvement avait gagné les villes et les bourgs de la côte, habités par les Vizayas. Un ordre partit du quartier général des insurgés, enjoignant de se saisir des missionnaires et de leurs biens meubles et immeubles. Par bonheur, les supérieurs de Manille eurent vent de l'affaire. Ils écrivirent immédiatement aux missionnaires de quitter leurs chrétientés, et de venir attendre en lieu sûr la fin de la révolte. Tous ne purent obéir, et quelques uns, avertis trop tard, furent faits prisonniers. Sur les catalogues de 1900, au lieu de la liste assez longue de stations et de districts, avec leurs groupes de pères et de frères, on lit cette note : *Rerum publicarum perturbatione retenti in oppido Cagagan*, N. et N. suivent les noms de six prêtres et d'un frère. Un autre était séquestré de même à Butuan.

Dans le même temps, il fallait compter avec les calomnies. Les Américains protestants accusaient les missionnaires d'avoir odieusement exploité leurs néophytes. Les néophytes se chargèrent de répondre. Car, la bourrasque passée, les révoltes apaisées à Mindanao, ils furent les premiers à réclamer auprès des Américains le retour de leurs missionnaires.

Les Jésuites sont donc revenus. Mais les circonstances ont changé ; de la part du vainqueur, pas d'obstacles à leurs œuvres,

au moins pas d'entraves ouvertes et avouées ; mais peu d'appui positif. Ils n'avaient pu jusque là pousser leur travail de civilisation que grâce à la protection efficace de l'Espagne. Rien ne remplacera jamais, pour le missionnaire catholique, le concours direct d'un gouvernement catholique. Ils vivaient des aumônes de Madrid : elles se sont faites plus rares, et l'Amérique ne suppléait pas au déficit. Le résultat immédiat fut qu'il fallut diminuer le personnel, fermer des orphelinats, abandonner des réductions récentes.

Des Bénédictins il est vrai, étaient venus se charger de plusieurs vieilles chrétientés, désormais transformées en paroisses, sur la côte orientale, environ 50.000 fidèles. Mais les pères Augustins ayant dû quitter leurs églises du district de Miamis et les prêtres philippins qui les devaient remplacer tardant à paraître, les Jésuites voisins ont dû faire l'intérim (1904).

La situation déjà rendue difficile par la conquête, se complique encore. Les Philippins s'étaient révoltés, nous l'avons dit, contre la domination des « moines », ou plus exactement des « frères », curés, propriétaires et... Espagnols. Les religeux ainsi visés étaient surtout les pères Dominicains, puis les Franciscains, les Augustins chaux et déchaux, (ces derniers sont appelés les *Recoletos*). Les autres, Bénédictins, Jésuites, Capucins, n'étaient pas mis en cause. Le gouvernement américain voulut donner satisfaction aux insulaires, et il fut décidé que les « moines » seraient sacrifiés. De là des négociations avec Rome qui aboutirent à une sorte de concordat. Les propriétés furent, moyennant indemnité, acquises par l'Etat. Quant aux religieux, ils devaient être remplacés par d'autres de même ordre, mais qui ne fussent ni espagnols, ni français, ni allemands, ni italiens. Sur quoi les Dominicains quittèrent les Philippines et gagnèrent leurs missions du Fo-Kien et du Tonkin. D'autres en fondèrent une nouvelle au Japon, dans l'île Shikoku. Les Augustins ont en grande partie émigré vers l'Amérique du Sud : quelques-uns sont restés, groupés en couvents, sans charge d'âmes. Les Récoletos en ont fait autant. La province franciscaine s'est transformée en simple mission rattachée aux provinces d'Espagne. En quelques rares endroits, les

« moines » ont pu garder de petites paroisses sans importance. Il fallait remplir les postes ainsi laissés vacants. Mais où trouver assez de prêtres ? Le clergé séculier, peu nombreux, déjà occupé ailleurs, ne pouvait y suffire : une foule de paroisses restaient sans pasteurs. En 1898, il y avait 1013 « frères » ; il en restait 246 en 1903. En certains lieux à peine si l'on trouvait un prêtre pour 10.000 fidèles. Pour comble de malheur un schisme éclata chez les prêtres philippins, sous la direction d'un nommé Aglipay, mécontent des arrangements conclus avec Rome ; dans la réalité, véritable mouvement anarchiste, sous un couvert religieux.

De là, surcroit de besogne, dont la conversion des infidèles ne peut que souffrir. Pour prévenir les défections schismatiques il a fallu se charger provisoirement de plusieurs églises. Puis certains évêques, pressés de fournir à leur diocèse un clergé sûr et nombreux, ont fait appel aux Jésuites, et les voilà à la tête des deux séminaires de Manille et de Vigan. Ils multiplient les retraites à travers le pays, allant jusqu'à donner les Exercices dans le Lycée de Manille. Pour suffire à toutes ces œuvres scolaires, et autres, ils sont 74 prêtres sur 133 religieux relevant de la province d'Aragon.

La situation cependant s'améliore. Les catholiques des Etats-Unis connaissent mieux aujourd'hui les besoins de l'Église philippine. Ils entendent les appels qui parviennent jusqu'à eux. Les préjugés s'évanouissent. Naguère encore, dans son sixième congrès annuel, l'*American federation of catholic society* (juillet 1907) a pu se rendre le témoignage qu'elle a fait son possible pour venger les religieux des Philippines des immondes calomnies lancées contre eux, et leur assurer de légitimes compensations pour les propriétés qu'ils ont perdues. Mgr T. A. Hendrick, évêque de Cébu, écrivait en janvier 1907, après une visite pastorale au nord et à l'est de Mindanao : « J'ai trouvé que tout s'était bien amélioré depuis mon premier tour en ce pays, il y a deux ans. Les catholiques et leurs prêtres, il est vrai, ont encore beaucoup à souffrir, d'abord de la pauvreté qui a suivi les guerres, la suppression des subsides espagnols, et plus encore l'opposition des gouvernements municipaux et provinciaux.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que tous les secours, quels qu'ils soient, seront les bienvenus. La simple vue des misères où vivent les catholiques fidèles et leurs prêtres est navrante.

« Il y a un bon vieux Jésuite à Tagaloan, le P. J.-B. Heras, qui a, m'a-t-on dit, administré de ses mains plus de 50.000 baptêmes. Ce que m'a raconté ce saint prêtre de sa vie de missionnaire, m'a fait invinciblement songer à ce que nous lisons dans les vies de Saints en fait de luttes et de sacrifices pour la religion. Il a 72 ans, il est actif comme un jeune homme, il se donne à son travail avec la joie et la bonne humeur d'un enfant qui est tout à son jeu. Or son église, il y a trois ans, a été presque complètement détruite, et des *convento* il ne restait rien. »

Mêmes ruines un peu partout. Elles commencent pourtant à se relever. Le pays est extrêmement appauvri, sans ressources. Peu d'écoles encore ; une foule d'enfants sans instruction. Pourtant les postes se repeuplent. En 1896, il y avait 9 résidences et 45 stations. On est loin encore d'avoir regagné le terrain perdu, mais on le regagne lentement. De nouvelles réductions ont été essayées. En 1906 il y avait à Mindanao 9 résidences, 6 succursales et 31 prêtres. A-t-on repris l'apostolat des musulmans ? De ce côté, du moins, quelque espoir se fait jour. Les *Moros* sont en guerre, toujours, avec les Américains comme autrefois avec les Espagnols. La victoire des Américains sera certainement suivie de l'abolition de l'esclavage. Ce grand obstacle, déjà fortement attaqué par l'Espagne, une fois supprimé, et le nombre des missionnaires augmentant toujours avec les ressources, on peut espérer que les conquêtes évangéliques reprendront leur cours. Il y a fort à faire encore : 200,000 infidèles peut-être et 300,000 musulmans.

Dans l'ensemble des Philippines, mission de Mindanao, léproserie de Culion, collège et grand séminaire de Manille, petit séminaire de Vigan, la province d'Aragon emploie 133 missionnaires, dont 74 prêtres. Plusieurs ont été prêtés par les provinces des Etats-Unis.

Chine

CHAPITRE VI

—

CHINE

I

Au céleste Empire comme aux Philippines, les Jésuites ont eu la consolation de pouvoir renouer de chères traditions.

Le 1er novembre 1903, dans le gros bourg de Zi-ka-wei, à deux lieues de Changaï, une cérémonie funèbre, qui ressemblait fort à un triomphe, mettait la population en émoi. Jamais la localité n'avait mieux mérité son nom : « le confluent de la famille Zi .» De tous les côtés, païens et chrétiens portant ce nom, étaient convoqués au tombeau d'un grand ancêtre. Paul Zi, ou Siu, en son vivant lettré de renom, ministre de l'empereur, avait été un des premiers néophytes du P. Ricci et bienfaiteur insigne de la nouvelle église. Grâce à lui, la foi s'était solidement implantée dans la banlieue de Changaï, son pays d'origine. En y revenant, après bien des années d'interruption, les Jésuites avaient pu y retrouver d'assez nombreux chrétiens. Son tombeau fut pour eux comme le centre des œuvres nouvelles, les rattachant à celles du passé par de précieux souvenirs. Il convenait de célébrer le centenaire de son baptême (1603) ; n'était-ce pas aussi celui de la mission ?

L'église du Kiang-nan peut en effet compter aujourd'hui trois cents ans d'existence. Elle date du jour où le Père Ricci parvint à se fixer à Nankin (1599). Tout d'abord les missionnaires portugais, italiens, belges ou autres, avaient relevé exclusivement du roi « très fidèle ». Mais, à la fin du XVIIe siècle, lui aussi, Louis XIV avait voulu avoir à Pékin ses Jésuites.

Dès lors il y eut en Chine, vivant côte à côte et travaillant sur le même terrain, deux groupes de Pères : la mission portugaise avec environ 130 stations, et la mission française qui en avait une cinquantaine, réparties un peu dans toutes les provinces de l'Empire.

Le Kiang-nan, capitale Nankin, aujourd'hui divisé en deux provinces, Kiang-sou et Ngan-hoei, à lui seul, comptait 19 résidences, sans parler des succursales. Dès 1663 on y enregistrait 55,000 chrétiens, dont 40,000 aux environs de Changhaï. En 1683, le seul district de Changhaï avait doublé. Survinrent les persécutions, puis la destruction des Jésuites. En 1787, le nombre des chrétiens connus, d'une centaine de de mille, était tombé à 30,000 — auxquels il faut ajouter les chrétiens cachés. Pauvre église dispersée et timide, administrée par un ancien Jésuite, Mgr de Laimbeckhoven († 1787), qui, en qualité d'évêque de Nankin, avait eu la suprême douleur de promulguer lui-même le bref de Clément XIV. Il avait avec lui quelques prêtres chinois.

Pendant cinquante ans, les prêtres européens ne firent que passer au Kiang-nan. Les seuls apôtres des fidèles persécutés furent des clercs indigènes, séculiers ou Lazaristes, venus de Pékin ou de Macao. Quant aux évêques, ou bien ils mouraient en route avant d'arriver à destination, ou bien, chargés en même temps du diocèse de Pékin, ils résidaient dans la capitale. Le dernier fut Mgr Pirez Pereira, qui mourut en 1838, confiant les sept ou huit prêtres de la mission à un Italien, M. de Besi. En 1840, ce dernier, nommé vicaire apostolique du Chan-tong, restait en même temps chargé d'administrer le diocèse de Nankin.

Vers 1800, les Jésuites de Russie avaient un instant espéré pouvoir rentrer en Chine. Les uns, établis en Sibérie, comptaient pouvoir le faire à la faveur de quelque ambassade du tsar. Les autres essayèrent la voie portugaise, mais ne purent dépasser Lisbonne. Peu après, le dernier missionnaire de l'ancienne Compagnie, P. Louis de Poirot, mourait à Pékin (1814).

Cependant, à la nouvelle qu'il y avait encore des Jésuites, prêtres et chrétiens du Kiang-nan commencèrent à réclamer

leur retour. Les requêtes affluaient à Lisbonne où elles étaient sans effet : l'esprit de Pombal vivait toujours. De son côté, Mgr de Besi multipliait les instances auprès de la Propagande et du Père Général. Enfin, après de longues années, la Compagnie put répondre, et, au mois de mai 1841, trois Jésuites français débarquaient à Changhaï, non sans avoir subi des avanies à Macao.

Le Kiang-nan, que Grégoire XVI confiait à leur zèle, est un immense territoire de 242,000 kilomètres carrés, la moitié de la France. Dans les préfectures du Sud-Ouest et de l'Ouest, aux confins du Honan, se trouvent quelques régions accidentées. Partout ailleurs, vastes plaines, arrosées au sud par le Yang-tse-kiang ou fleuve Bleu, qui continue son travail d'alluvions, traversées au nord par l'ancien lit du Hoang-ho, ou fleuve Jaune, semées de lacs, sillonnées de rivières, de canaux et de digues. Pays extrêmement fertile, capable de fournir à lui seul plus du quart de l'impôt total exigé des 18 provinces, ayant souvent deux récoltes par an. Ajoutez que les rivières et les côtes sont extrêmement poissonneuses, et que le fleuve Bleu apporte au Kiang-nan le produit de six ou sept provinces. C'est un des pays du monde les plus peuplés : on estime à 23,670,000 habitants la population de Ngan-hoei, et celle du Kiang-sou, à 23,980,000 (1901), ce qui donne une moyennne de 167 et 240 habitants par kilomètre carré. En France, elle est de 73, en Belgique de 198. Le Brabant atteint 323. Mais la section du Hai-men, à l'embouchure du Yang-tse va jusqu'à 700, et l'île voisine de Tsong-ming jusqu'au chiffre fantastique de 1475.

Pays de grandes villes aussi, surtout le Kiang-sou ; Changhaï, 650,000 habitants ; Sou-tchéou, 500,000 ; Yang-tchéou, 100,000 ; Tchen-kiang, 170,000 ; Ou-si, 200,000. Quant à Nankin, résidence du vice-roi, autrefois « capitale du sud », rivale de Pékin, aujourd'hui ville déchue, mais en voie de relèvement, elle avait 130,000 habitants il y a vingt-cinq ans ; on lui en prête maintenant 3 ou 400,000. Au Ngan-hoei, les villes sont moins considérables. Le chef-lieu Ngan-king peut avoir 40,000 habitants, mais Ou-hou en a 172,000 et Po-tchéou 100,000.

II

Au moment où les Jésuites revenaient en Chine, la politique était en train de modifier complètement la situation des missionnaires. Depuis longtemps, la persécution officielle ne désarmait pas. Cette même année, 1840, le 11 septembre, devait mourir à Ou-tchang, dans le Hou-pé, le Bienheureux Gabriel Perboyre. Ce n'est pas que les exécutions de ce genre aient été bien nombreuses dans les quarante premières années du siècle : il n'y a guère à enregistrer, outre celle dont nous venons de parler, que les martyres du Bienheureux Dufresse, vicaire apostolique du Se-tchuen (1814) et celle du Bienheureux Clet (1820). Mais à chaque instant on entendait parler de prêtres emprisonnés et reconduits à Macao, d'églises dévastées et rasées par ordre des mandarins, de chrétiens torturés et exilés.

En même temps, les relations avec les peuples d'Europe se tendaient de plus en plus. La Chine s'obstinait à tenir fermée une porte que les Occidentaux s'obstinaient à vouloir forcer. Un conflit était inévitable. Il éclata sur un prétexte fort immoral ; mais la guerre de l'opium eut pour les missions ce résultat de clore l'ère des persécutions officielles. Je ne dis pas celle des martyres. Jamais ils ne furent plus nombreux Seulement l'initiative avouée de ces violences ne viendra plus des autorités, mais des foules. Reste à savoir jusqu'à quel point cette action des foules était spontanée.

On entrait donc dans le régime des traités, et la France allait s'y faire la glorieuse spécialité de la protection des missionnaires catholiques sans distinction d'origine. L'Angleterre avait obtenu pour son commerce l'ouverture de quelques ports (1842). Les États-Unis, dans une convention analogue, stipulèrent, pour ces villes, la liberté du christianisme (1844). M. de Lagrené, plénipotentaire de France, réglant à son tour les relations des deux pays, assura aux missionnaires une certaine liberté de circulation dans l'empire, et aux chrétiens le droit de pratiquer leur religion, cela au nom et sous le sceau de l'empereur (1844).

Désormais tous les prêtres européens n'entreraient plus en Chine comme des malfaiteurs. Ils n'auraient plus à passer par

la porte gênante de Macao où la police portugaise les arrêtait souvent pour les plus futiles prétextes. Les trois premiers Jésuites qui venaient d'arriver en savaient quelque chose. La Compagnie, semblait-il, ne pouvait reprendre ses traditions apostoliques au Céleste Empire sous de meilleurs auspices.

Les sept ou huit premières années furent consacrées exclusivement aux chrétiens des environs de Changhaï. Ils formaient là un groupe assez compact, 48,000 fidèles, qui avait résisté à toutes les persécutions et à tous les abandons. Donc Mgr de Besi distribua aux nouveaux venus les districts du Pou-tong, du Pou-né, de Tsong-ming, du Hai-men. En même temps il fondait un séminaire qui, de 1843 à 1907, devait fournir une centaine de prêtres indigènes. On organisait l'œuvre de la Sainte-Enfance, appelée à prendre au Kiang-nan une extension considérable. Dès le premier jour la mission grandit, et en 1847-1848, le nombre des baptisés atteignait le chiffre de 60,963.

Le moment sembla venu alors de regarder un peu au-delà de Changhaï et de sa banlieue. Dans le reste du Kiang-nan il pouvait y avoir un peu de plus de 4,000 chrétiens, noyés au milieu de 45 millions d'idolâtres. C'était ce qu'on appelait la mission occidentale. Quelques prêtres chinois et européens y avaient été appelés par Mgr de Besi. En 1849, ils furent remplacés. Les Jésuites reparurent donc à Nan-kin, à Ou-si, et le long du grand canal.

Mais le champ que la Propagande leur avait destiné était plus vaste encore. Ils durent, en 1846, aller au Chán-tong, dont Mgr de Besi était vicaire apostolique ; ils y restèrent jusqu'en 1851. L'entrée au Japon, quand la chose serait possible, faisait partie du programme qu'on leur assignait à Rome. Mgr Forcade, les y appelait et déjà avait donné à l'un d'eux ses lettres de grand vicaire. Les projets ne devaient pas avoir de suite. Des épreuves de tout genre vinrent fondre sur le Kiang-nan, bouleversant tous les plans et arrêtant toutes les fondations.

Ce fut d'abord en 1849, de grandes inondations suivies de famine, de misère et d'épidémie, avec leur conséquence immédiate, l'organisation de vastes orphelinats.

Trois ans après, c'est la guerre civile de Taï-ping. Les

sociétés secrètes, très anciennes en Chine, commencent à cette époque leurs grandes agitations, qui vont périodiquement se renouveler, s'en prenant tantôt à la dynastie, tantôt aux étrangers. En 1852, les Taï-ping (grande paix) en veulent à la dynastie Mandchoue et partent du sud pour imposer leur empereur national à Pékin. Du Kouang-tong et du Kouang-si, la révolte monta vers le nord par le Kiang-si, le Hou-kouang, le Ngan-hoei. En 1853, elle s'emparait de Nang-kin et détruisait la chrétienté renaissante. A Changhaï la populace fait chorus : 20,000 pillards se répandent aux environs, puis, refoulés dans la ville, y tiennent pendant dix-sept mois contre les impériaux. L'anarchie ne cesse que le jour où l'amiral Laguerre prend sur lui d'intervenir. Le 18 février 1855, l'armée impériale rentre dans la ville. Mais la révolution est toujour maîtresse de Nan-kin et des provinces.

Résultat pour la mission : les progrès vers l'intérieur sont arrêtés, mais, sur les œuvres catholiques, rejaillit quelque chose du prestige acquis par la France.

III

Vers ce temps-là, un remaniement des circonscriptions ecclésiastiques amenait dans la hiérarchie de notables changements. Les diocèses de Pékin et de Nankin disparaissaient (1). Ce dernier faisait place au vicariat apostolique du Kiang-nan et était définitivement et complètement confié à la Compagnie de Jésus, province de Paris. Le premier titulaire fut Mgr P.-A. Borgniet (1856-1864).

Le diocèse de Pékin, déjà démembré pour fournir aux vicariats du Chan-tong, de la Mandchourie et de la Mongolie, était remplacé par trois vicariats, Tchely nord, Tchely ouest, Tchely sud-est. Les deux premiers restaient aux Lazaristes. Le dernier était donné aux Jésuites français, province de Champagne.

(1) Le diocèse de Nankin, fondé en 1696, n'avait plus depuis longtemps que des administrateurs. Les derniers avaient été Mgr de Besi, démissionnaire en 1847, Mgr Maresca, démissionnaire en 1855, et Mgr Spella, O. S. F. qui fut presque aussitôt transféré au Hou-pé.

C'est une bande de terre irrégulière, orientée du nord au sud, bizarrement découpée sur les confins des autres vicariats, sans grandes villes, pays pauvre et plat, lambeau quelconque de la vaste plaine d'alluvions qui se termine au sud sur le bas Yang-tse, et qu'arrose le terrible et capricieux fleuve Jaune.

Le premier vicaire apostolique du Tchely S.-E. fut demandé au Kiang-nan, ainsi que les tout premiers missionnaires. Mgr Languillat ouvrit sa mission avec 3 Pères et 9.475 vieux chrétiens, gens rudes et fidèles, dont les ancêtres, en grande partie, avaient été gagnés à l'Évangile par les anciens Jésuites de Pékin.

Inutile de dire que les débuts furent durs, plus durs qu'à Changhaï. La nouvelle église fut fondée, à la lettre, sur les tombes multipliées de ses premiers apôtres. Dans la suite, elle grandit lentement, normalement, sans trop d'épisodes tragiques, mais subissant toujours plus ou moins le contre-coup des événements qui ébranlaient les autres missions.

IV

La série des crises intérieures et extérieures continuait en effet.

Ce fut d'abord, en 1860, la guerre de Chine, avec sa conséquence inévitable, les pillages locaux et les longs mois d'inquiétude. Puis, à Nankin, tout à coup, les Taï-ping, que l'on croyait épuisés de misère, profitant du retrait des troupes vers le nord, se soulèvent de nouveau, entraînent à leur suite ce qui reste d'impériaux et se remettent à saccager les provinces voisines. On les appelle maintenant les Tchang-Mao, « les Longs Poils », parce qu'ils ne se rasaient pas la tête comme les Mandchous. Beaucoup de villes importantes, comme Sou-tchéou, tombèrent en leur pouvoir. Changhaï fut menacé de près.

Pendant ce temps l'armée anglo-française avait battu les troupes impériales devant Pékin. Quelle attitude prendre en face des rebelles ? Les Anglais les eussent volontiers soutenus ; les Français voulaient bien humilier la dynastie, mais non la détruire. En fait, on resta neutre, et les soldats français se contentèrent

de défendre Changhaï, les concessions et les églises. Mais les environs étaient aux rebelles. Presque toutes les chapelles furent détruites. Il fallut évacuer Zi-ka-wei, qui devint quartier général des Tchang-Mao, et par là fut sauvé de l'incendie. Le P. Nicolas Massa, fait prisonnier, menacé de mort, n'échappa que par miracle. Son frère Louis fut massacré à Tsai-kia-ouan, avec plusieurs orphelins qu'il essayait de défendre (17 août 1860).

Enfin les Européens se décidèrent à agir. En avril 1861, le général Cousin-Montauban obtint que l'on garantirait la sécurité à 30 milles autour de la ville. Un an après seulement on parvint à balayer la banlieue. Les années suivantes se passèrent à poursuivre et à réduire les rebelles. Mais dans l'intervalle, les ruines avaient continué à s'amonceler dans la mission. Mgr Borgniet avait failli être tué d'un coup de brique. Le P. Vuillaume avait été massacré au Pou-tong (4 mars 1862). D'autres furent prisonniers, maltraités, dévalisés.

Du même coup, des charges nouvelles s'imposaient. Les fuyards affluaient à Changhaï. Il fallait faire quelque chose pour ces malheureux qui mouraient de la faim et du typhus, organiser des distributions de vivres, quêter chez les Chinois et les Européens.

A ces misères s'ajoutait une terrible mortalité. Au Tchely ce fut le choléra. En 1862 il enlevait 400 chrétiens. Il terrassait Mgr Borgniet alors de passage dans la mission. Au Kiang-nan, de 1862 à 1864, moururent jusqu'à 16 religieux ; 6 autres furent emportés par le typhus en 1865.

Cependant le major Gordon continuait à réduire les Tchang-Mao. Il organisait l'armée chinoise et sauvait la dynastie. Le dernier coup était porté aux rebelles par la prise de Nan-kin. Ils se dispersaient, attendant l'heure de reparaître sous un autre nom (1864).

Ils reparurent, eux ou leurs frères, en 1868, au Tchély-sud-est, sous le nom du « Nénuphar blanc ». Les ravages durèrent près d'un an. C'était un chassé-croisé lamentable de brigands, de fuyards, de soldats impériaux. La résidence de Hien-hien fut pillée. Mgr Dubar, à genoux dans l'église au milieu de fidèles affolés de terreur, vit plus d'une fois les sabres se lever sur sa tête.

V

Et maintenant, il fallait au Kiang-nan relever les ruines accumulées depuis onze ans. Ce fut l'œuvre de Mgr Languillat, enlevé au Tchely en 1864 et remplacé par Mgr Dubar (1864-1878).

Changhaï et Zi-ka-wei avaient peu souffert en somme : mais partout ailleurs sur un rayon de 100 kilomètres, tout était à refaire. En revanche, la diplomatie française (traités de 1860) avait valu aux missionnaires certaines armes dont il allait falloir apprendre à se servir. Droit de circuler dans l'empire, droit de prêcher, de fonder des églises ; promesse de restitution pour les églises autrefois confisquées ; ordre impérial aux mandarins de faire respecter ces conventions et de protéger les missionnaires. C'était fort beau sur le papier ; la réalité fut moins brillante. Ce que les traités assuraient en bloc, les autorités chinoises le reprenaient en détail. La lutte à coups d'épingles, entre les prêtres catholiques et les mandarins va durer sans interruption les treize années de Mgr Languillat (1864-1878) et les dix-neuf de Mgr Garnier (1879-1898). L'histoire du Kiang-nan sera, sauf les nuances, celle du Tchely, celle de tous les autres vicariats.

On eut quelquefois affaire à forte partie ; et par exemple au fameux Li-hung-tchang, vice-roi de Nankin (1865-1867), si habile à « rouler » les Européens, à se servir d'eux, puis à rompre tous les contrats. Les conventions qui assuraient à l'apostolat un peu de liberté furent, par lui, constamment interprétées au rebours de leur sens naturel, et sa jurisprudence fit loi.

En 1862, un édit impérial, obtenu par la légation française, sanctionnait la liberté religieuse promise par le traité de Pékin. On délivrait aux missionnaires des passeports attestant leurs droits. En 1865, M. Berthemy faisait reconnaître le droit d'acheter des terrains, mais avec cette restriction imprudente que les achats se feraient, non pas au nom des particuliers, mais au nom de l'Église catholique. Des conventions antérieures assuraient aux missionnaires la restitution des anciennes églises.

Ainsi armé, on pouvait, ce semble marcher de l'avant. Or,

partout on allait se heurter à d'obstinés déni de justice. Impossible de se fixer dans les villes sans des luttes et procès de 5, 10, 20 ans. Quand les missionnaires arguaient des traités dont chacun pouvait présenter la copie, on répondait que la copie était fautive et que rien, dans les vraies conventions, n'appuyait leur demande. Dès lors, difficultés inouïes pour acheter des terrains, impossibilité dans les cas de violences et de pillages de se faire rendre justice, procès interminables : il faudrait un volume pour raconter ces trente ans de conflits. Et les missionnaires se demandaient à quoi tenait cette obstination. En 1884 seulement, on eut la clef de l'énigne. Tout simplement on avait, de Pékin, envoyé aux mandarins un exemplaire falsifié des conventions. Il y était dit que, pour se fixer quelque part, il était nécessaire aux prêtres chrétiens d'avoir l'assentiment des notables et des mandarins. C'était tout remettre au bon vouloir si rare de ces derniers. Enfin, en 1895, M. Gérard put arriver à rétablir officiellement le vrai sens des conventions de 1865.

Malgré tout, les missions prospéraient. On avait pu, en dépit de Li-hung-tchang en personne, rentrer à Nankin. De même à Sou-tchéou, Song-kiang, Yang-tchéou, Tchen-kiang. Toujours il fallait emporter la place à force de patience et de calme obstination. En s'installant à Ngan-king, capitale du Ngan-hoei, (1867) on attaquait les régions de l'ouest, un pays neuf.

En même temps les œuvres anciennes grandissaient. Du collège de Zi-ka-wei sortaient des maîtres d'école, des catéchistes, des administrateurs de chrétienté. L'imprimerie commençait à fournir des livres de religion. En 1872, on créait l'observatoire. Des paroisses nouvelles s'ouvraient à Changhaï. Des Carmélites et des Auxiliatrices du Purgatoire venaient de France apporter aux missionnaires l'appoint de leurs prières et de leur zèle.

VI

Mais on n'en avait pas fini avec les troubles. Ils recommencèrent dès 1866. Cette fois ce fut une franche persécution religieuse.

Le parti hostile aux étrangers inventa, ou plutôt réédita une absurde calomnie : les missionnaires étaient des voleurs d'enfants. Les orphelinats européens, ceux de la Sainte-Enfance en particulier, intriguaient les Chinois, incapables de comprendre le mystère du dévouement désintéressé. Ils déclarèrent que les missionnaires tuaient les pauvres petits pour faire, avec leurs yeux, des compositions de pharmacie. Là-dessus, violences et meurtres. En 1866, pillage de l'orphelinat de Yang-tchéou. En 1869, pillage de la résidence de Ngan-king ; puis pillages encore et incendies dans le Kien-te-hien, avec assassinat d'une vingtaine de fidèles.

En 1870, au mois de mai, ce fut le tour de Nankin. Une émeute fut sur le point d'éclater contre les Pères et leurs néophytes. De gros mandarins menaient l'affaire. Par bonheur, on avait alors un bon vice-roi, personnage assez mystérieux. Ma-sin-i, musulman d'origine, avait, en 1854, été blessé au siège de Changhaï ; soigné à l'hôpital, il avait été instruit et quelques-uns disent baptisé *in articulo mortis*. Puis il s'était rétabli, avait oublié ses engagements religieux, mais non sa dette de reconnaissance. Il la payait, devenu grand personnage, en sauvant les missionnaires. Il sévit : quelques têtes tombèrent. Le mandarin militaire qui dirigeait le complot, Tcheng-kouo-choai, s'enfuit. Le mois suivant, nous le trouvons à Tien-tsin, ameutant la population comme il l'avait fait à Nankin, semant exactement les mêmes calomnies, puis incendiant l'église, dirigeant le massacre des sœurs de charité, des prêtres, du consul de France, des chrétiens, des Européens (21 juin 1870).

La tragédie de Tien-tsin eut un retentissement immense. Toutes les puissances européennes se sentaient visées. Elles parlèrent haut, et le gouvernement impérial répondit par un édit destiné à les rassurer et à calmer les populations. Et de fait, les missions toutes voisines, comme le Tchèly, qui eussent dû, elles aussi, voir le sang couler, en furent pour leurs jours d'angoisse. L'événement n'eut pas chez elles, d'autre contre-coup. Par ailleurs, on faisait exécuter dix ou onze inconnus, les assassins, disait-on. Aucun des vrais coupables ne fut atteint. En revanche, le 23 août, Ma-sin-i mourait assassiné.

Une période de paix apparente suivit. Le nombre des chré-

tiens augmentait de quelques milliers chaque année. Ils étaient 70,685 en 1866, dans le Kiang-nan. Quatre ans après, ils sont 79,344 ; 81,790 en 1872 ; 83,291 en 1873 ; 86,580 en 1874 ; 88,813 en 1875.

Tout à coup, un arrêt se fit dans les conversions. Les catéchumènes se présentèrent plus rares. Une sourde inquiétude commençait à circuler. Des pamphlets étaient partout répandus contre les chrétiens. Une sorte de folie épidémique s'emparait de toutes les têtes. On parlait de génies malfaisants épars dans l'atmosphère, et affamés de l'âme des petits enfants. Bientôt les chrétiens furent mis en cause : c'était eux qui lançaient en l'air des bonshommes en papier, lesquels, transformés en génies, coupaient les queues et tuaient les enfants. Partie de Nankin, cette fièvre mentale eut vite envahi le Kiang-nan et gagné les provinces voisines. Sur quoi, émeutes, incendies, brutalités sans nom. Un prêtre chinois fut tué. Puis la persécution se termina comme tout se termine en Chine : intervention des consuls et menaces, tergiversations mandarinales, réparations difficilement arrachées, incomplètement faites, et résolution arrêtée de recommencer à la première occasion (1876).

L'occasion ne se présenta qu'en 1891.

Dans cet intervalle de quinze ans, on eut la paix, à cela près que partout où les missionnaires voulaient s'établir, ils se heurtaient au plus obstiné des mauvais vouloirs, appuyé parfois de véritables violences. En 1884, les PP. Gain et Durandière ayant acheté une maison à Siu-tcheou-fou, se voient assaillis par une bande de lettrés, qui organisent méthodiquement le pillage, enjoignant aux « diables d'Europe » d'avoir à déguerpir au plus vite sous peine d'être lapidés : d'où un procès qui durera douze ans. A Tong-men, dans le Hoei-tcheou-fou, le missionnaire un jour voit son catéchiste massacré à ses côtés. Dans la même province, à Hieou-ning, en 1887, le P. Rich est, par la populace, mandarins en tête, chassé de son nouveau presbytère et blessé.

En 1891, les grandes tragédies recommencèrent. La Société des « Vieux Frères » inaugurait ses exploits par des incendies qui éclataient de tous les côtés. On en voulait aux étrangers.

Cette haine se compliqua vite de la haine des missions. Une fois de plus, on s'en prit aux orphelinats. Pendant les mois de mai et juin, ce ne fut, de tous les côtés, que pillages, émeutes, incendies. Le 12 mai, incendie de la grande résidence de Ou-hou, sur le Yang-tse ; 15 mai, pillage de l'orphelinat de Ho-tcheou ; 14-20 mai, siége de la résidence de Ngan-king ; 2 juin, incendie à Tan-yang ; 8 juin, incendie de Ou-si, sans parler de trente ou quarante chapelles détruites. Puis la tranquillité revint, des indemnités furent payées et les ruines se relevèrent.

Ces violentes secousses n'empêchaient pas les missions de grandir. Celle du Tchely sud-est, ouverte avec 9,000 chrétiens, en avait 17,470 en 1870 ; 29,000 en 1880 ; 37,920 en 1890 ; 48,920 en 1900. Elle comptait 56 prêtres, dont 46 de la Compagnie et 10 séculiers chinois, 11 frères coadjuteurs, 438 catéchistes, 271 vierges, et 5,000 enfants dans les écoles. Nulle part en Chine les progrès n'avaient été plus sensibles. La mission avait quintuplé en moins de cinquante années.

Dans le même temps, celle du Kiang-nan avait plus que doublé. Le nombre des chrétiens était de 61,000 en 1848. Il atteignait 95,000 en 1878 ; en 1882, il dépassait 100,000. En 1900, il y avait 124,000 baptisés, sans parler de 50,000 catéchumènes. Le nombre des prêtres avait monté de 26 à 159, dont 42 chinois. On avait, dans les 940 écoles, 18,563 enfants. Il y avait eu 55,171 baptêmes d'adultes (1).

---

(1) Toute statistique a besoin d'être interprétée. « Progrès ou recul ? » se demandait le R. P. Havret, à qui nous empruntons ces chiffres. Les chrétiens, en cinquante ans, ont doublé ; mais le nombre des prêtres a sextuplé, celui des églises a triplé. D'où vient cette différence ? L'accroissement de la population chrétienne est-elle en proportion avec l'accroissement de la population totale ? Pour répondre à cette question, il faudrait déterminer bien exactement les lois de la natalité en Chine. Reclus (*Asie orientale*, page 566), exagère quand il affirme que la population double tous les vingt ans. Le P. Havret estime que ce serait plutôt tous les soixante-dix ans. A en juger par les registres de baptême, la moyenne annuelle des naissances, au moins dans le Kiang-nan, serait de 38,85 pour mille, chiffre inférieur à celui d'Allemagne, d'Autriche, de Russie. De plus la mortalité semble être supérieure à celle d'Europe, sans parler des malheurs, épidémies, famines, inondations, guerres surtout, qui l'aggravent de façon notable. Dans les révoltes des Taï-ping, d'immenses villes ont été dépeuplées. Dès lors, comment apprécier scientifiquement les progrès de l'Evan-

VII

Les choses en étaient là quand éclata l'épouvantable soulèvement des Boxers. Les évènements sont d'hier. Nous n'avons pas à entrer en de longs détails.

Depuis longtemps on sentait venir l'orage. Des troubles avaient éclaté de côtés divers, amenant presque partout des désastres pour les missions. Une révolution de palais fut le signal de la tempête. Au Se-tchouan, un tiers des églises et des résidences est détruit, des villages chrétiens sont brulés, des fidèles égorgés, des missionnaires jetés en prison. Au Hou-pé, un prêtre belge est tué. Au Kouang-si, prêtres et fidèles, en grand nombre, doivent se réfugier dans les ports du voisinage. Au Kouang-toung, un missionnaire et ses chrétiens, réunis dans une église pour un office, y sont brûlés vifs. Autres excès au Kiang-si, au Kan-sou, au Chan-toung. Des indices précurseurs d'une guerre générale venaient de tous les côtés, du Se-tchouan, à la limite du Thibet, du Yu-nan, sur les frontières du Tonkin, du fond même de l'Asie centrale, où le roi de Dzoungarie déclinait à l'avance toute responsabilité. L'âme de ce vaste complot contre les étrangers était, en pleine cour impériale, le sinistre trio, prince Toan, oncle de l'Empereur et père de l'héritier présomptif, le général Tong-Fou-Siang, dont les troupes en 1898 s'étaient déjà fait la main dans le Kan-sou, et le secrétaire d'Etat Kang-i.

Le Chan-toung surtout inquiétait. Pays classique des sociétés secrètes, des brigands, des violences. Les missionnaires qui voyaient les choses de près en avertissaient qui de droit. On

gile en Chine? Au point de vue matériel, il est considérable au Kiang-nan, mais la moyenne est la même que dans les autres missions. Le Tchely-sud-est forme une très enviable exception. Mais, comme nous le verrons plus loin, on ne peut pas traiter comme un bloc indivisible une mission aussi étendue. En certains endroits, les progrès proportionnels sont peu notables, ailleurs ils sont énormes. Ajoutons qu'il faut tenir compte, non seulement de la quantité, mais aussi de la qualité des chrétiens. « A ce point de vue, nous avons la consolation de constater une vraie transformation. » Or cette tranformation demande-t-elle, pour s'opérer, moins de travail et moins de monde que la conversion elle-même des infidèles? (*La mission de Kiang-nan.* Paris, 1900, pages 47-48.)

ne paraît pas avoir pris au sérieux leurs renseignements. Dans cette province en effervescence, pour répondre à l'occupation par l'Allemagne de Kian-tcheou, les autorités chinoises avaient laissé s'organiser la société des « Grands sabres », autrement dit les « boxeurs pour la paix et la justice. » Soudain la révolte éclata, et, sur l'ordre du vice-roi, Yu-hien, 360 chrétientés furent dévastées. C'était le commencement.

Or, si le mouvement était d'origine politique, il n'était pas moins nettement religieux. Les rites magiques et idolatriques ont joué un grand rôle dans le recrutement des rebelles et dans leur fureur de fanatisme. On contait à leurs propos des faits étranges, et, s'ils ont marché à l'assaut des églises ou massacré des prêtres, c'était surexcités par ce merveilleux de mauvais aloi.

Du Chan-toung, le désordre rayonna aux environs. Sur la frontière sud, au Kiang-Nan, l'on eut de vives alertes. Des soulèvements partiels eurent lieu. Plusieurs églises et écoles furent brûlées. Mais on avait l'avantage d'être sous un vice-roi intelligent et énergique. Les brigandages furent réprimés avec une sévérité extrême, et l'on se le tint pour dit. La mission vit passer l'orage sans trop de dégats.

Il n'en fut pas de même au Tché-ly. On était là en plein pays boxer, sur la route qui du Chan-toung conduisait à Pe-kin. Dès le printemps de 1899, les rebelles apparaissaient dans la préfecture de Ho-kien-fou, la plus voisine de Tien-tsin. En automne, les incendies et les désordres commençaient pour de bon. En janvier 1900 toute la partie nord de la mission était en feu. La vraie persécution commençait aussi, et avec elle la misère. Les chrétiens sans abri ne se comptaient plus. On démolissait leurs maisons pour en vendre les matériaux à vil prix. Les églises disparaissaient les unes après les autres, brûlées, rasées. En janvier 1900 l'on enregistrait déjà 45 chrétientés dévastées. Le sud de la mission commençait à s'agiter aussi.

Le temps des martyrs était venu. Partout, les Boxers faisaient appel à l'apostasie. Grâce à Dieu, aucune chrétienté ne succomba. L'orage passé, après d'incalculables pertes, les missionnaires purent être fier de leurs enfants. C'est par milliers, par

villages entiers, qu'ils avaient donné leur vie pour la foi, et cela, au milieu de tortures parfois atroces. Eux aussi, les Jésuites eurent à verser leur part de sang dans ce grand holocauste. Le 20 juin, à Ou-i, les pères Isoré et Andlauer étaient massacrés au pied de l'autel. Le 20 juillet, ce fut le tour des pères Mangin et Denn, à Tchou-kia-ho. Ajoutons, le 26 avril 1902, après la paix, le père Lomuller, tué, avec son catéchiste, et son cocher, à Tchang-tai.

La trombe passée, on put compter les morts et évaluer les pertes. Cinq missionnaires tués, l'évêque, Mgr Bulté, mort d'épuisement, 5.000 chrétiens disparus, 616 lieux de culte détruits sur 674, et 381 écoles sur 430, 3 collèges sur 6, et les trois autres sans élèves. Mais il y avait un gain énorme : cette consolante constatation que ces chrétiens étaient solides dans la foi, et que, depuis cinquante ans, on faisait bonne besogne.

Aujourd'hui les œuvres se sont relevées. Le nombre des chrétiens dépasse celui d'avant la persécution. Il était de 49.165 en 1903, puis il atteignit les chiffres de 52.257, 56.181 : il est aujourd'hui de 59.646. sur une population de 7 millions.

Il y a 9.779 catéchumènes, 332 églises et chapelles, avec 1.511 oratoires et annexes, groupés en 4 sections et une cinquantaine de districts. Le centre est Tchang-kia-tchoang, résidence du vicaire apostolique. Les prêtres sont au nombre de 69, dont 20 chinois. Il y a 18 frères coadjuteurs, 710 catéchistes, dont 324 font l'école, 451 vierges enseignantes dont 294 aussi sont maîtresses. Au grand et au petit séminaires, il y a 73 élèves. Les 5 collèges d'études chinoises ont 618 enfants. Les 9 écoles normales des vierges enseignantes ont 210 élèves. Il y a 60 écoles internes avec pensionnaires, 271 écoles de garçons et 268 de filles ayant respectivement 4.519 et 3.525 enfants. Enfin le nombre des baptêmes d'adultes qui était de 3.396 en 1904, 3.914 en 1905, était en 1906 de 3.444. *Sanguis martyrum semen christianorum.*

VIII

Au Kiang-nan le progrès continue sa marche douce, fort inégale d'après les provinces. Les contrées de cette immense

mission, vaste comme la moitié de la France ne se ressemblent pas plus que Provence et Bretagne, Flandre et Gascogne. Il faudrait passer en revue les 10 sections du Kiang-sou et du Ngan-hoei, et marquer à chacune sa note originale. Essayons seulement de les grouper par catégories.

Voici d'abord, au sud-est, entre le fleuve et la mission du Tche-kiang, les églises de vieux chrétiens. Ce n'est plus le pays des conquêtes. Le missionnaire peut à peine suffire à ses devoirs de curé. La chrétienté s'y augmente par les naissances plus que par les conversions. C'est le Pou-tong, avec ses églises nombreuses, sa population agricole extrêmement pauvre, mais généreuse, trop tentée malheureusement par les salaires faciles de Changhaï et de ses manufactures. — Tsong-ming, l' « île de la misère », comme l'appelait un ancien missionnaire, et le Hai-men, au nord du fleuve, plus pauvres encore parce que la densité de la population y dépasse les limites du vraisemblable ; sol d'alluvions toujours changeant, hier encore ravagé par un terrible typhon suivi d'inondation, où les insulaires sont morts par milliers. — Le Song-kang-fou, pays riche où les chrétiens sont délicieusement simples et bons, groupés autour du grand pèlerinage de N.-D. Auxiliatrice de Zo-cé. — Le Sou tchéou-fou et le Tchang-tchéou-fou, pays de pêcheurs, bon peuple de grands enfants, gagnant peu, dépensant beaucoup, mais soumis par leurs missionnaires à des règlements somptuaires fort sages qui les sauvent de la misère, et ne connaissant hors de leur barque que le chemin de l'église. Partout c'est le pays de la Sainte-Enfance, et rien de touchant comme l'empressement de ces petits à adopter les orphelins. Si, chez les pêcheurs, parmi les garçons et filles qui grouillent dans la barque, il y en a un plus choyé que les autres, c'est l' « enfant du bon Dieu ».

Hélas ! en face de ces vieilles chrétientés fidèles, il faut mettre celles où la foi s'est perdue. Jadis il y avait de ferventes églises, à Nan-kin, et tout le long du Canal impérial. Aujourd'hui ce sont là, dans le centre du Kiang-sou, les terres stériles, où les chrétiens se comptent à peine par quelques centaines. Telles les préfectures de Nan-kin, Tchen-kiang, Yang-tchéou, Hoai-ngan. En revanche les protestants y sont déjà. A Nan-kin, ils multiplient écoles et hôpitaux ; ils ont une université.

Montons plus au nord. Au Siu-tchéou-fou, nous sommes à l'extrémité septentrionale de la mission, sur la limite de Chantoung, à une trentaine de lieues seulement du Tche-ly. Les gens se ressentent du voisinage. Rudes et pauvres, courageux, habitués à la lutte, ils vivent en de vraies forteresses de terre. Leurs villages, entourés de fossés, défendus par des bastions, sont munis d'artillerie. C'est, avec les brigands, la guerre en permanence. En 1882, pour la première fois, le Père Gain s'aventura dans la région. En 1884, il crut pouvoir acheter une maison au chef-lieu. Le soir même, une émeute, froidement préparée, menée avec calme, pille méthodiquement l'immeuble et chasse le missionnaire. Dix ans de procès ; ils ne se terminèrent qu'en 1896. Dans l'intervalle, on avait fondé des églises de campagne ; mais, là encore, surprises nocturnes, pillages, incendies. En 1896, plus de dix chapelles disparurent ainsi. Abrégeons. En 1887-88, il y avait au Siu-tchéou-fou.... 9 chrétiens. Dix ans après, il y en avait 2.229 en 139 chrétientés ; en 1900, 4.255 ; en 1903-1904, 10.055 répartis en 339 groupes, en juin 1907, 18.928 en 323 groupes, avec 31.976 catéchumènes. Qu'on veuille bien rapprocher ce dernier chiffre de celui des adultes baptisés dans l'année, 2833 ; c'est à peu près 1 sur 12. Les années précédentes la proportion avait été de 1 sur 14, 1 sur 25. Ces données prouvent que, si les missionnaires tiennent registre exact de ceux qui se présentent dans les conditions voulues, en fin de compte, ils ne reçoivent au baptême que l'élite.

C'est que les pauvres gens, en s'offrant à être chrétiens, ne cherchent pas toujours uniquement le royaume de Dieu. Les motifs qui les amènent sont honnêtes, on le suppose, sans quoi ils seraient immédiatement éconduits, mais ils sont humains. De là, nécessité d'un long travail de préparation. Et puis ils affluent si nombreux qu'un choix préalable est nécessaire. On ne reçoit guère les individus, ni même les familles isolées. On les invite à faire eux-mêmes des recrues et à se représenter en nombre. Cela obtenu, on attend, on étudie, on s'informe, on fait patienter. Il ne faut arriver au baptême qu'avec un grand désir. Un catéchiste visite les candidats et commence l'instruction. Un an se passe à apprendre les prières. Puis le missionnaire choisit.

Une vingtaine des mieux disposés viennent au catéchuménat fermé. Pendant un mois, le missionnaire les examine, les forme, les instruit à fond. On conçoit qu'à ce régime un prêtre, livré exclusivement à cet absorbant ministère, puisse à peine, en une année, administrer le baptême à 200 adultes. Libre aux protestants, après cela, de représenter les prêtres catholiques cherchant la quantité plus que la qualité, et éblouissant les bonnes âmes par la fantasmagorie des gros chiffres.

Passons au Ngan-hoei. Lorsqu'en 1865, les premiers Jésuites y vinrent fonder leur résidence de Ngan-king, ils n'y trouvaient aucune vieille chrétienté. Il y avait bien au Se-tchéou, angle nord-est de la province, dans la ville de Ou-ho, un petit groupe de 350 fidèles à peu près ; et, tout au sud, deux ou trois autres de 40 à 50, derniers restes des églises du XVIIIe siècle. Partout ailleurs, il n'y avait rien.

Aujourd'hui encore, les terres stériles ne manquent pas. Les trois premières préfectures que l'on rencontre en sortant du Kiang-sou et en remontant le Yang-tse, en 1903, étaient presque sans chrétiens. Pas un dans le Tchou-tchéou, 95 dans le Ho-tchéou, 47 dans le Taï-ping-fou. Ces deux dernières préfectures en ont maintenant 1.526, avec 2.456 catéchumènes. Ailleurs on est plus consolé.

Voici d'abord les préfectures situées au sud du fleuve. Au Koang-té-tchéou, et au Ning-kouo-fou, entre 1870 et 1907, on est monté de 475 fidèles à 8.374 plus 12.583 catéchumènes. Le noyau primitif de ces chrétientés est dû à l'émigration. Le pays avait été affreusement ravagé par les Tchang-mao. C'était un désert. Les mandarins, pour le repeupler, firent appel aux populations voisines. On vint beaucoup du Hou-pé, et, parmi les nouveaux habitants, il se trouva plusieurs centaines de chrétiens. C'est aujourd'hui la section de Ngan-hoei la plus complètement organisée, une de celles aussi où, à certaines heures, on a le plus connu la persécution.

Le Hoei-tchéou-fou, tout au sud, n'a que 427 chrétiens; pays trop riche, trop lettré, trop attaché au culte des ancêtres, et d'une organisation familiale trop serrée ; 994 catéchumènes. Au Tché-tchéou-fou, 3.789 chrétiens, tous néophytes, et 1.566 catéchumènes.

Passons le fleuve. Voici Ngan-king, capitale de la province,

avec sa préfecture. Presque rien à attendre de la ville, que des ennuis avec les mandarins. Mais tout à l'ouest, à la frontière du Hou-pé, les conversions d'adultes sont nombreuses. Pas un chretien en 1870 ; 2.912 en 1907 et 3.848 catéchumènes.

Montons vers le nord en longeant la fontière. Lou-ngan-tchéou, pays de montagnes, âpres et pittoresques. Tout y est rude, les chemins, le sol, les gens, les mœurs. Comme partout il a fallu batailler pour se fixer. Mais là où il n'y avait pas un chrétien il y a 30 ans, il y en a aujourd'hui 2.802 avec 4.637 catéchumènes.

Enfin, tout à l'extrémité nord-ouest de la mission, nous rejoignons presque la partie la plus avancée du Kiang-sou. Le Yng-tchéou-fou et le Siu-tchéou-fou se ressemblent par bien des points. Même sol, même race ardente, pauvre, batailleuse. Mêmes luttes aussi pour s'établir. Aujourd'hui mêmes consolations et même affluence vers le Christianisme. Pas un chrétien en 1870 : 22 en 1873 ; 588 en 1878 ; 1.896 en 1900 et en 1907, 5.744, avec 15.528 catéchumènes.

Restent, tout au centre du Ngan-hoei, deux vastes provinces, le Liu-tchéou-fou et le Fong-yang-fou. Le catholicisme commence à peine à y entrer. En 1903, on y comptait 512 et 410 chrétiens relevant des sections voisines. Un missionnaire s'est installé depuis dans le Fong-yang-fou : mais aucun mouvement ne s'est encore produit. Dans l'autre chrétienté au contraire on a déjà 1.438 baptisés et 6.651 catéchumènes.

Telle est, dans ses grandes lignes, et abstraction faite de bien des détails, la situation des principaux centres chrétiens au Kiang-nan. Elle varie beaucoup d'une préfecture à l'autre. Dans telle région, la population baptisée n'a guère augmenté que d'un quart ou d'un tiers. Mais ailleurs, parti de zéro, en une dizaine d'années, on est arrivé à 2.000, 3.000, 10.000 catholiques.

En juillet 1907, le Kiang-nan comptait 164.088 chrétiens et 1.227 chrétientés. Ces petits centres étaient groupés en 113 districts, ayant chacun à sa tête un missionnaire, rarement aidé d'un vicaire, et continuellement occupé, pour peu que les fidèles soient nombreux, à aller d'une annexe à l'autre, donnant partout la mission. Les districts eux-mêmes sont répartis en 18 sec-

tions, 9 dans chaque province, et chacune sous la juridiction d'un « ministre. »

IX

Changhaï et Zi-ka-wei forment un petit monde à part. C'est le centre de toutes les œuvres.

Ici une simple énumération suffira avec quelques chiffres. (statistiques de 1906-1907).

Changhaï : — 4 paroisses : la cathédrale, Saint-Joseph, le Sacré-Cœur, l'Immaculée Conception, pour 9.724 chrétiens chinois et les catholiques européens ; — 3 hôpitaux, dont un pour les Européens, ayant, en 1906-1907, abrité 4.026 malades ; — un catéchuménat pour hommes, deux conférences de Saint Vincent de Paul, un cercle catholique ; — 4 dispensaires ayant donné plus de 200.000 consultations gratuites ; — 3 établissements d'éducation pour garçons, savoir : l'école municipale française (251 élèves, dont 230 païens), Saint François Xavier (549 élèves dont 188 païens), pensionnat S. Jean Berchmans (149 Chinois) ; — 3 autres pour jeunes filles, l'orphelinat de la Providence pour Européennes et Eurasiennes (139 enfants), Saint Joseph pour Européennes (307 élèves), l'externat de la Sainte Famille (248 Européennes, 109 Chinoises). Dans toutes ces œuvres, les Jésuites sont aidés par les Petits Frères de Marie, les Sœurs de Saint Vincent de Paul, les Auxiliatrices du Purgatoire. Les Petites Sœurs des Pauvres viennent d'ouvrir un asile abritant déja 312 vieillards.

Zi-ka-wei : 1° Résidence centrale de la mission comprenant : — le scolasticat de la Compagnie, le grand et le petit séminaires (51 élèves) ; — le collège (266 élèves dont 105 païens) ; — un observatoire météréologique et magnétique, un musée d'histoire naturelle ; — la rédaction d'un journal chinois, le Hoei-pao, paraissant deux fois la semaine (2.680 abonnés), et d'un Messager du Sacré-Cœur en chinois (3.370 abonnés) ; — un commencement d'université au nom symbolique, l'Aurore, fondée par les notables du pays, protégée par les autorités et ayant pour but de donner sur place aux jeunes Chinois une instruction que beaucoup iraient chercher au Japon ou dans les écoles japonaises fondées en Chine (172 élèves).

2° Orphelinat de T'ou-sé-wé (275 garçons), possèdant une imprimerie européenne et chinoise, des ateliers de construction, menuiserie, sculpture, peinture, et fournissant aux besoins des églises, dans la mission et au dehors.

3° Deux établissements de religieuses : — le monastère des Carmélites avec 34 religieuses dont 21 indigènes ; — le Seng-mou-yeu, des Auxiliatrices du Purgatoire, comprenant le noviciat indigène de la congrégation, et celui des Présentandines chinoises, un catéchuménat pour femmes, un pensionnat chinois (148 internes), une école de sourds-muets, un orphelinat de filles (529 enfants), sept ouvroirs où travaillent plus de 300 ouvrières du dehors, et un dispensaire ayant donné 8.126 consultations gratuites.

A ces œuvres centrales, ajoutons celles qui sont éparpillées à travers la mission. Dans les 237 catéchuménats, ont, en 1906-1909, reçu l'instruction 12.611 hommes et 6.535 femmes, soit 19.145 personnes sur 95.013 catéchumènes inscrits. Dans les 1.130 écoles, on a compté 24.342 enfants ainsi répartis : 8.469 garçons chrétiens et 5.874 païens ; 7.348 filles chrétiennes et 2.656 païennes. Dans les 39 orphelinats ont été recueillis 7.198 enfants, qui se sont ajoutés aux 916 déjà en nourrice et aux 3.025 confiés à des familles et ne pouvant encore se suffire. Soit dans les orphelinats, soit à domicile, on a baptisé 39.612 enfants nés de parents idolâtres.

Depuis 1842, le nombre de ces enfants baptisés, et morts pour la plupart, s'élève à 1.283.000. Enfin le personnel comprenait au 1er juillet 1907 : 1 vicaire apostolique (Mgr Paris), 157 prêtres Jésuites, dont 26 indigènes, 16 scolastiques, 28 frères coadjuteurs, en tout 202 Jésuites dont 39 chinois. De plus, 34 prêtres séculiers chinois, 30 Petits-Frères de Marie, 38 catéchistes de la Congrégation chinoise de la Mère de Dieu, 34 Carmélites, 95 Auxiliatrices, 42 Sœurs de Saint-Vincent de Paul, 14 Petites Sœurs des pauvres, 179 Présentandines chinoises, 221 catéchistes, 703 maîtres d'écoles et 777 maîtresses et enfin environ 800 Vierges employées au service de la mission.

X

Il manquerait quelque chose au tableau, si nous ne disions un mot des travaux scientifiques. Les Jésuites ont tenu, en Chine, à continuer la tradition de leurs devanciers de Pé-kin. Ils ont multiplié les publications savantes. Le P. Zottoli s'est fait une réputation universelle pour son grand *Cursus litteraturae sinicae*. La collection des *Variétés sinologiques* est riche déjà d'une vingtaine de monographies; géographie, histoire, archéologie, chronologie, mœurs et coutumes. Le Père Heude a fondé un important musée d'histoire naturelle. Un observatoire astronomique a été organisé sur la colline de Zo-cé, près du pélerinage de N. D. Auxiliatrice. L'observatoire météréologique de Zi-ka-wei compte déjà trente ans de service et est classé au tout premier rang des établissements de ce genre en extrême Asie. Il a rendu d'éminents services à la navigation par les travaux de ses directeurs (ne nommons que le P. M. Dechevrens) sur les typhons des mers de Chine. Tous les jours, le télégraphe apporte de toutes les côtes, de Saïgon et de Sibérie, du Japon et des Philippines, des renseignements, qui immédiatement coordonnés, sont, avant midi, affichés sur le port. Il n'y a pas si longtemps qu'à la commission du budget, au Reichstag, le secrétaire d'Etat, Herr von Tirpitz, déclarait ne pas connaître d'établissement supérieur à celui-là, ni qui ait rendu plus de services à la marine allemande, croisant dans ces parages. Naguère encore, c'est au directeur actuel, P. A. Froc, que le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, avait recours pour préparer les plans d'un service météréologique à organiser dans la colonie (1900).

Au Tché-ly, signalons surtout les travaux philologiques du Père Séraphin Couvreur, *Dictionnaire français-chinois*, 1885, et *chinois-français*, 1890, tous deux imprimés dans la mission, à Hien-Hien, et couronnés par l'Institut de France. Puis, du même Père, des éditions et traductions de nombreux classiques. De son côté, le P. L. Wieger édite ses *Rudiments de parler et de style chinois*, qui n'auront pas moins de douze volumes et dont la partie déjà publiée a été, en 1905, honorée du prix Stanislas Julien.

On le voit par cette rapide esquisse, les Jésuites actuels du Kiang-nan et du Tché-ly n'ont rien à envier à leurs glorieux prédécesseurs de Nan-kin, de Pé-kin et de Macao. Leur seul, mais grand regret est de ne pas pouvoir doubler et tripler leurs rangs pour étendre leurs œuvres, faire face à la rivalité protestante et répondre plus efficacement aux besoins nouveaux.

Saint François Xavier jadis ne croyait mieux faire pour les Japonais qu'en portant la foi à leurs maîtres, les Chinois. Les rôles aujourd'hui sont renversés. C'est l'Empire du Soleil Levant qui transmet au Céleste Empire la civilisation matérielle et matérialiste qu'il a reçue lui-même d'Europe et d'Amérique. C'est au Japon et à ses victoires que la Chine doit de prendre conscience d'elle-même et de sa force. Elle aussi peut-être étonnera un jour le monde par sa rapidité à s'assimiler les sciences et les industries d'occident. Suivra-t-elle jusqu'au bout la nation sœur, et prendra-t-elle goût au nihilisme doctrinal d'importation allemande qui sévit déjà dans les universités japonaises ? La propagande prostestante prépare les voies, plus habile, comme partout, à semer les défiances contre le catholicisme, qu'à christianiser les indigènes. Les progrès matériels, l'action continue des ingénieurs, commerçants, voyageurs européens, trop souvent sans croyance définie, risquent d'initier les Chinois à la libre-pensée. Le confucianisme, cette religion sans dogme, n'est pas pour opposer beaucoup de résistance. L'influence japonaise fera le reste, et alors les missionnaires se trouveront en face d'une Chine nouvelle, inabordable à l'Evangile. C'est ce qui explique la hâte qu'ils ont de constituer un fort et inébranlable noyau de catholiques indigènes.

XI

Le Japon ! Avant de quitter la Chine, comment ne pas jeter un regard sur cette terre évangélisée par Saint François Xavier, arrosée par le sang des martyrs, et où les Jésuites, au moment où nous écrivons, sont sur le point de rentrer ?

Quand, en 1841, ils étaient revenus à Changhaï, les suc-

cesseurs du Père Ricci ne devaient pas confiner leur zèle au seul Kiang-nan. Le pape leur disait d'y attendre le moment où le Japon, obstinément fermé, se rouvrirait devant les étrangers et les missionnaires. Très vite les Pères comprirent qu'il y avait assez de travail en Chine pour ne pas rêver d'autres champs à cultiver. La joie de ramener à la vie cette chrétienté japonaise si aimée était réservée par la Providence à d'autres ouvriers.

Soixante ans ont passé depuis. Une église s'est reconstituée avec une hiérarchie complète de cinq diocèses. En même temps s'est opérée la plus extraordinaire des révolutions. Le Japon a décidé qu'il cesserait d'être oriental, qu'il deviendrait européen ou américain, qu'il marcherait l'égal des vieilles nations de l'autre hémisphère, et, ce qu'il a voulu, il l'a fait.

Maintenant, pour achever cette transformation de son empire, voilà que le Mikado entre en relations diplomatiques avec le Saint Siège. Un évêque américain, Mgr. O' Connell, lui est envoyé en 1905 pour négocier l'établissement à Tokio d'une légation pontificale. On fit au prélat le plus gracieux des accueils. La jeunesse des écoles voulut le voir et le fêter. Or une des questions qui fut à cette occasion discutée entre le gouvernement et le représentant du Saint Siège, fut l'établissement dans la capitale d'une université catholique et le rappel des Jésuites.

D'où partait l'initiative d'un si curieux projet ? Voici ce qu'on raconte dans les revues catholiques, aux Etats-Unis. Un homme politique avait publié en brochure la lettre de Saint François Xavier à Saint Ignace, où le grand missionnaire fait du Japonais, de son caractère, de son intelligence, un portrait exact et sympathique. Il le mettait au premier rang des Orientaux, et concluait en disant qu'à un peuple aussi intéressant, il fallait aux missionnaires non seulement de rares vertus, mais la science. Qu'on lui envoyât des maîtres ès arts. Flattés par les pages du saint, les Japonais y lurent une prophétie de leur grandeur future, et l'on se demanda en haut lieu si l'on ne se devait pas de rappeler les frères de Xavier. Quoi qu'il en soit, quand Mgr O'Connell fut envoyé par Pie X en légation auprès du Mikado, on lui sut gré d'être un ancien élève des Jésuites, et c'est

alors que l'idée de fonder une université catholique et de la leur confier prit corps, fut discutée, soumise au Saint Siège et approuvée. Quelques mois après, Pie X en personne offrait à la Compagnie de Jésus cette mission nouvelle, glorieuse, mais, à tous les points de vue, délicate.

Délicate, non pas seulement parce que le pape les envoie sur un terrain depuis soixante ans cultivé par d'autres, avec quel zèle, tout le monde le sait; mais aussi parce que les conditions de cet apostolat indirect par l'enseignement apparaissent au premier abord très défavorables. Il ne s'agit plus d'idolâtres à convaincre de l'absurdité de leurs superstitions, mais de rationalistes férus d'idées allemandes et de préjugés hégéliens ou positivistes, de gens qui se sont approprié en maîtres les sciences du vieux monde, et entendent bien s'y faire leur place au premier rang, comme ils viennent de se la faire sur les champs de bataille. Il faut leur prouver par des faits tangibles que l'Eglise Romaine n'est pas, tant s'en faut, l'ennemie de la science, comme peut-être en certains milieux on a essayé de le leur faire entendre. Les prêtres des Missions Etrangères ont mené vaillamment la campagne en ce sens, par leurs publications, leurs polémiques, leurs conférences, leurs œuvres de presse. Rome a pensé qu'il y avait place encore pour un enseignement supérieur catholique. Mais quoi? l'université officielle de Tokio est au grand complet et compte les élèves par milliers. Aussi les pessimistes ne manquent pas, même en Extrême-Orient, même au Japon, pour dire : « Vous venez trop tard, la place est prise depuis vingt ans ! » L'avenir dira ce qu'il y a d'exagéré, ou ce qu'il y a de vrai, dans cette appréciation. Au point de vue apostolique, le Japon n'a pas dit son dernier mot.

Les Indes

CHAPITRE VII

LES INDES

I

En continuant notre excursion à travers les pays de mission, et reprenant le chemin de l'Occident, nous rencontrons plusieurs églises que les Jésuites avaient fondées jadis, cultivées et arrosées de leur sang, et que Dieu, au XIXe siècle, destinait à d'autres apôtres et à d'autres martyrs. Nous venons de parler du Japon. Mais voici, au passage, le Tonkin, la Cochinchine, Malacca, glorieux héritage que les prêtres des Missions étrangères devaient exploiter pour leur compte, on sait avec quelle dépense d'héroïsme, de sueurs et de sang.

Aux Indes, le terrain se trouva plus libre devant les nouveaux Jésuites, quand ils se virent en mesure de reprendre les traces de leurs aînés. C'est le pays du monde où ils ont aujourd'hui le plus d'églises à leur compte : sept diocèses. C'était aussi pour eux, par excellence, une terre de souvenirs. Là, saint François Xavier avait ouvert le sillon. Avec Goa pour point de départ, son œuvre avait successivement gagné la Pêcherie et le Travancore, le Malabar et le Maduré, le Maïssour, le Carnate, le Bengale et le Mogol.

Parmi ses successeurs dans ces immenses régions, six ont, à sa suite, été mis par l'Eglise sur les autels, avec l'auréole du martyre : un autre, déjà presque canonisé par lui, attend les mêmes honneurs. (1) Ce fut donc avec reconnaissance que, en

(1) Le B. Jean de Britto tué au Marava, le B. Rodolphe d'Aquaviva et ses quatre compagnons, tués prés de Goa ; et le P. Antoine Criminali, tué à la Pêcherie du vivant même de Xavier, et considéré par la Compagnie comme son proto-martyr.

1837, les Jésuites reçurent de Grégoire XVI l'invitation d'aller reprendre sur place leurs traditions interrompues.

Mais en quel état allaient-ils trouver les chrétientés indiennes? La triste politique de Pombal, la destruction de la Compagnie, la Révolution française, avaient tari les sources de l'apostolat. Moins de prêtres, et par suite moins de chrétiens. On en comptait 1.500.000 aux environs de 1750. Un demi-siècle après, il en restait peut-être 500.000. Pour tout clergé, quelques prêtres des Missions étrangères, quelques Carmes et Capucins : en tout, une vingtaine de missionnaires. Il y avait bien aussi la hiérarchie goanaise, deux archevêques, deux évêques et 400 prêtres. Mais quels prêtres ! ivrognes, querelleurs, violents, ordonnés sans études, sans préparation, au hasard, pris parmi les métis portugais, c'est-à-dire chez des familles ayant presque toujours une tare honteuse à leur origine, réputés parias par les indigènes, et dont toute la théologie consistait en un dogme, le patronat portugais.

Le *patronat*, ce mot va dominer toute l'histoire des missions indiennes pendant soixante ans. Il nous faut, en deux mots, l'expliquer.

En récompense des services rendus à l'Eglise dans les pays infidèles, le Saint Siège avait accordé à la cour de Lisbonne de grands privilèges, et tout spécialement le droit de nommer aux évêchés d'Afrique et d'Asie. Aucun siège nouveau n'y était créé sans son aveu. Elle avait le monopole des missions, et nul missionnaire ne pouvait se rendre en Orient que sur ses vaisseaux. En retour, elle veillait à l'entretien des églises, subvenait aux frais du culte, etc. Le régime ne laissait pas que d'être astreignant pour l'Eglise : il l'entrava plus d'une fois dans son développement normal. Mais un jour vint, où le problème se posa très net. Le Portugal voltairien ne remplissait plus aucun de ses engagements. Il avait jadis chassé les Jésuites, ruinant ainsi en Asie, en Afrique, en Amérique, de grandes et belles missions. Maintenant, en 1833, il mettait le comble à ses fautes. Il décrétait l'extinction des ordres monastiques. Puis, en 1834, il incorporait leurs biens aux propriétés nationales. Couvents, collèges, hospices de Goa, de Mozambique, du Zambèze, de l'Angola étaient confisqués. La cour de Lisbonne

non seulement ne remplissait plus ses engagements, mais elle détruisait, de gaîté de cœur, ce qu'elle avait promis d'édifier. Rome restait-elle liée par les anciennes conventions ? Assurément, répondaient les régalistes portugais. Grégoire XVI fut d'un autre avis. Il n'avait pas l'intention de dénoncer le patronat; mais, pour le moment, le bien des âmes et la dignité du Siège apostolique lui imposaient de ne pas s'en tenir à la lettre morte des conventions. Donc, aux inqualifiables actes des anciens « patrons » des Indes, il répondit par des actes. Il érigea les vicariats apostoliques de Madras et de Calcutta ; puis ceux de Ceylan et de Pondichéry, au moment où se vidaient les couvents de Goa; enfin la préfecture apostolique du Maduré. Il renvoyait du même coup les Jésuites dans cette dernière mission et au Bengale.

Les frères de François Xavier revenaient donc à leur poste de combat : les circonstances étaient tristes. Depuis soixante ans les ruines s'étaient accumulées. Aux anciens adversaires d'autres s'ajoutaient maintenant. Comme Nobili, Britto, Cœurdoux, ils avaient devant eux l'idolâtrie, les mœurs païennes, l'orgueil des castes. Comme eux encore, les exemples d'immoralité donnés par les Européens. Mais voici qui était nouveau : la propagande protestante, insignifiante pendant longtemps, semblait avoir profité du désarroi des missions catholiques pour s'étendre. L'année 1780 marque pour les anglicans le point de départ de leurs conquêtes dans le Tinnevelly (partie méridionale du Maduré). En 1850, anglicans et luthériens enregistraient là 34.600 adhérents, baptisés ou non. Mais il y avait pis : le scandale d'une lutte intestine entre catholiques, les menaces de schisme, l'hostilité des Indo-portugais, ou Goanais, à l'égard des Propagandistes, les insubordinations des vieux chrétiens, les abus qui allaient se multipliant. Ce n'était pas à une conquête pacifique que le pape envoyait les Jésuites : c'était à la guerre sans gloire, et longtemps sans autre profit que la calomnie.

II

Elle s'ouvrit à Calcutta.

En ce temps là, les Goanais y sont les maîtres. La communauté catholique meurt d'épuisement. Pas d'écoles, ou, s'il

y en a, pas d'élèves. Aucun scrupule de fréquenter les maîtres protestants. Pas de sacrememts, pas de sermons ; on ne va aux églises qu'aux cinq ou six grandes fêtes. Le catholicisme est méprisé, et des Européens et des indigènes. Hors de la ville, il n'y a rien ni prêtres, ni écoles, ni églises; beaucoup de gens, qui jadis étaient catholiques, ont passé à l'hérésie pour ne pas rester absolument sans culte extérieur.

Résultat, des pertes effrayantes. Faut-il en croire les chiffres que donnent les lettres contemporaines? A la fin du XVIIIe siècle, il y avait au Bengale 40.000 fidèles. En 1834, ils ont baissé de moitié. En 1842, de 20.000, ils tombent à 8.000. « Et encore, écrivait-on en 1860, ce chiffre de 8,000 pourrait bien être exagéré, ou il faut que depuis lors le nombre des apostats ait été considérable. »

C'est dans ce champ désolé que Grégoire XVI envoyait le père Robert de Saint-Léger, comme vicaire apostolique, avec une poignée de Jésuites anglais. Ils firent de leur mieux pour enrayer cet effrayant mouvement de recul. Ils prêchèrent jusque dans les rues, fondèrent une école pour les pauvres, afin d'enlever au moins quelques enfants à la propagande protestante. Ils ouvrirent un collège européen, bâtirent une église. Immédiatemment grande colère à Goa. Les Anglais furent priés de faire cesser le scandale de cette usurpation propagandiste. On passa outre et les Goanais en furent pour leurs frais d'indignation.

Dans le même temps, un riche Hindou qui fondait un collège pour ses coréligionnaires, eut l'idée de le confier aux Jésuites. Accepter, c'était s'exposer à bien des interprétations malveillantes; c'était immobiliser des religieux, qui eussent été plus fructueusement occupés ailleurs, dans une œuvre de laquelle il n'y avait rien à attendre en fait de conversions. Mais aussi, c'était procurer au catholicisme un relief et un respect tout à fait inattendus. Consultée, la Propagande répondit qu'il fallait accepter, et les Pères entrèrent à *Seal collège*, s'engageant à y donner un enseignement strictement neutre. Tout alla bien pendant quelque temps et les supérieurs de l'étrange établissement acquirent tout de suite une assez grande influence. Mais la situation était trop anormale pour durer. Tous les Hindous n'ap-

prouvaient pas cette présence de prêtres chrétiens dans un collège de Brahmanistes. Une infraction aux lois de la caste servit de prétexte, et les Jésuites furent congédiés.

Ils se renfermèrent, sans l'ombre d'un regret, dans leur collège Saint François Xavier. Malheureusement des difficultés survinrent entre eux et le vicaire apostolique, Mgr Carew. Comme il s'agissait du droit d'exemption, essentiel aux réguliers, pour le bien de la paix, ils crurent devoir se retirer (1846). La mission anglaise de Calcutta avait duré douze ans.

III

Au Maduré, la lutte avec le schisme fut plus longue et plus douloureuse, mais aussi le travail plus fécond.

A la suppression de la Compagnie, la Société des Missions Etrangères, déjà établie à Pondichéry, avait dû accepter l'héritage des Jésuites, Maduré, Carnate, Maïssour, etc. Les Pères français restés à leur poste continuèrent à travailler près des nouveaux missionnaires, puis il furent, les uns après les autres, emportés par la mort. Bientôt la Révolution survint, dispersa couvents et séminaires, arrêta les vocations, et il n'y eut plus dans le Sud de l'Inde qu'un nombre insignifiant de prêtres européens, les seuls qui fissent honneur au catholicisme.

Mais qui donc alors pouvait venir à leur secours ? Cet état de langueur, où tout ce que pouvait faire l'Inde catholique était de ne pas mourir tout à fait, dura quarante ans et plus. Enfin une ère nouvelle avait commencé pour les missions : elles renaissaient de toutes parts. Accablés sous le faix de leurs lourdes chrétientés, les prêtres des Missions étrangères prirent l'initiative de réclamer le retour des Jésuites. Les frères de Saint François Xavier furent trop heureux de pouvoir répondre à cet appel, et, en 1837, ils étaient à leur poste, sous la juridiction provisoire du saint et vaillant vicaire apostolique de Pondichéry, Mgr Bonand.

Pour territoire, la Propagande leur assignait, dans l'extrême pointe de la péninsule, la partie qui regarde Ceylan, sorte de triangle appuyé à l'ouest sur les monts Kerdamon, au nord sur le fleuve Cavery, au sud-est sur la mer. Aucun ter-

ritoire de l'Inde, Goa excepté, ne pouvait leur être plus cher. Pas un canton qui n'y eût ses glorieux souvenirs. La côte de la Pêcherie, du cap Comorin à Ramnad avait été cent fois parcourue par François Xavier. Les environs de Ramnad avaient vu mourir le proto-martyr de la Compagnie, Antoine Criminali. Plus au nord, dans le Marava, le B. Jean de Britto était aussi mort pour la foi. A Négapatam encore, dans le Tanjore, François Xavier avait séjourné. Quant aux provinces de l'intérieur, le Maduré avait été le théâtre de l'audacieux et héroïque apostolat de Robert de Nobili, et là, plus que partout ailleurs, les Jésuites avaient pu sentir d'expérience qu'il y a un martyre aussi parfois dans l'obéissance aveugle.

Malheureusement, elle aussi, la terre des saints était alors dans un état déplorable. Avec un clergé local absolument au dessous de sa tâche, il n'y avait plus ombre de vie chrétienne, plus de sacrements, plus de catéchismes, plus de sermons ; des troubles, des divisions, des scandales sans fin. C'était chose délicate, mais nécessaire, de donner à ce pauvre peuple d'autres pasteurs.

Donc, les Jésuites se présentèrent : la guerre était inévitable. Laissés à eux-mêmes, les catholiques indigènes eussent accepté sans difficulté les frères de leurs anciens missionnaires; et de fait, le premier contact fut pacifique. Mais un mot d'ordre vint de Goa. Les prêtres indo-lusitaniens partirent en campagne, traitant les nouveaux venus d'intrus, d'usurpateurs, de faussaires. Le bref *Multa praeclare* était supposé, subreptice, fabriqué par les propagandistes. Partis de ce pas, où s'arrêteraient les Goanais ?

Impossible de raconter ici les épisodes de cette lutte lamentable. Les chrétiens paravers de la côte, enfants chéris de Saint François Xavier, s'étaient jetés dans la querelle avec toute la fougue de leur mauvaise tête. Non pas tous pourtant, car beaucoup restèrent fidèles aux vrais pasteurs. Mais dès lors, conflits et violences furent de tous les jours. Procès pour la possession des églises : la cause était portée devant les tribunaux anglais, et, comme on pouvait le prévoir, c'est à Rome que l'on donnait tort. Par force ou par ruse, les Goanais s'emparent d'une paroisse : survient la police, qui

met les scellés sur l'édifice et le maintient fermé pendant 7 à 8 ans. Puis, campagne de calomnies : le P. Garnier est accusé de s'être emparé d'une église à la tête de 500 hommes, et traduit devant un conseil de guerre ; — des émeutes : celui qu'on appelle le roi des Paravers soulève la caste contre le P. Martin ; — des tentatives d'assassinat : le P. Bertrand, pendant deux mois, est empoisonné à petites doses.

Tout cela s'ajoutait aux épreuves coutumières des missions en formation. Inutile de parler de la pauvreté, elle était extrême : c'était la misère. Mais le travail était vraiment au-dessus des forces humaines, et les morts prématurées s'accumulaient ; il y en eut sept rien qu'en 1843. En 1863, après 23 ans, la mission avait déjà perdu 44 ouvriers.

Morts fécondes ; car, en dépit du schisme, la mission était en progrès. Les Paravers, un instant séduits, étaient revenus à des sentiments plus raisonnables. Nombreuses conversions de schismatiques, de païens, de protestants. En 1842, la mission comptait 118,400 catholiques, sur une population d'environ six millions d'âmes, contre 36,500 schismatiques et 38,000 protestants. Un collège hindo-européen était fondé à Négapatam. En 1847, le Maduré était constitué vicariat apostolique autonome, sous Mgr Alexis Canoz, S. J., dont l'épiscopat de 40 ans se trouvera mêlé à toutes les luttes et à tous les progrès de l'Eglise indienne. Il avait pour collaborateurs 24 missionnaires.

Cependant la lutte avec le schisme continuait toujours. En 1843, un nouvel archevêque de Goa, après avoir juré entre les mains du nonce d'observer le bref *Multa praeclare*, qui établissait les droits épiscopaux des vicaires apostoliques, aussitôt entré en charge, excommuniait ces prélats, multipliait les ordinations et inondait l'Inde de prêtres improvisés. Sur quoi, incendie du collège de Négapatam par deux ecclésiastiques goanais, nouvelle révolte du roi des Paravers avec pillages, tentatives de meurtres, et, comme toujours, pluie de procès. Par bonheur, les magistrats anglais commençaient à voir clair : ils rendaient quelque justice aux orthodoxes. Sans préjuger la question de fond, ni discuter le droit des Propagandistes appuyé sur l'autorité suprême du pape, ils posèrent le principe de la possession pacifique, indiquant aux missionnaires la tactique à suivre : toute

église leur serait reconnue où ils parviendraient à entrer en paix. Ce fut en s'appuyant sur cette jurisprudence qu'en 1852, le supérieur du Marava put arracher au schisme 12,000 chrétiens et reconquérir les principales églises.

En d'autres points de l'Inde, les Goanais menaient aussi campagne. Lutte moins violente peut-être, mais plus scandaleuse, étant le fait, non de pauvres prêtres, ignorants et improvisés, mais des hauts dignitaires indo-portugais. Le vrai centre de la résistance se trouvait à Bombay. Il y avait là une population goanaise nombreuse, laquelle détenait presque toutes les églises. Aux Propagandistes, des Carmes italiens, restaient quatre paroisses sur une vingtaine, et deux chapelles. Entre les deux partis, les conflits étaient incessants ; on ne sortait pas des polémiques de presse. Exténués, à bout de patience, les pères Carmes se retirèrent, laissant faire l'intérim aux Capucins du vicariat voisin de Patna (1849). Les excès ne cessèrent pas pour si peu. Qu'on en juge : un jour le nouvel administrateur du vicariat, Mgr Hartmann, fut assiégé dans une église par les schismatiques, lesquels, pour le réduire, clouèrent portes et fenêtres. Dans le même temps, l'évêque de Macao parcourait les divers centres goanais, et partout, même sur les territoires dépendant des vicaires apostoliques, bâclait les ordinations, grossissant d'autant l'armée schismatique.

C'est alors que Mgr Hartmann se tourna vers le vicaire apostolique du Maduré, le suppliant de lui venir en aide et de lui envoyer un de ses pères. Il alla plus loin, il supplia Rome de confier le vicariat quasi abandonné de Bombay à la Compagnie de Jésus. La requête fut agréée : en 1856 des jésuites allemands venaient se mettre aux ordres de l'évêque capucin. Deux ans après, le prélat se retirait, et le Saint-Siège chargeait Mgr Canoz d'administrer et d'organiser la mission. L'intérim dura de 1858 à 1861, jusqu'au jour où arriva le nouveau vicaire apostolique, Mgr Steins, S. J.

A cette date, le schisme avait pris fin ; mais à quelles conditions ! Un des derniers actes de Mgr Canoz, avant de repartir pour le Maduré, avait été de promulguer cet étrange concordat de 1857, qui fut pour les Propagandistes une si rude épreuve et un sujet de joie scandaleuse pour les Goanais. On avait

été aussi loin que possible dans la voie des concessions. Le patronat était rétabli sur toutes les églises de fondation ancienne. Le Portugal était autorisé à en créer de nouvelles, et, à mesure, les vicaires apostoliques devaient se retirer et disparaître. A l'archevêque de Goa l'on reconnaissait juridiction sur tous les fidèles qui, au moment de la signature du traité, ne seraient pas encore soumis aux vicaires apostoliques.

Sur quoi, cris de triomphe dans le camp goanais. Donc les Propagandistes en avaient menti : ils n'avaient pas le pape pour eux ; les bulles qu'ils alléguaient étaient fausses ; à bref délai, on allait voir disparaître ces vicaires apostoliques usurpateurs. En pratique, un peu partout, mais à Bombay et au Maduré plus qu'ailleurs, chacun resta provisoirement sur ses positions. Deux juridictions allaient se trouver en présence, mêlant partout leurs territoires, et continuant à se disputer les fidèles. C'était la lutte prolongée, inévitable. Situation d'autant plus critique que le nouvel archevêque de Goa, Mgr d'Amorim Pessoa, était Portugais jusqu'aux ongles et tenait les prélats propagandistes pour personnes négligeables. Ainsi, passant à Bombay avec le commissaire apostolique, Mgr Saba, pour faire exécuter le concordat, il refusa même de communiquer avec le vicaire apostolique. On allait en avoir pour trente ans de ce déplorable régime. Restait à en tirer le meilleur parti possible.

IV

Restait surtout, dans toutes les villes et missions où sévissait l'influence goanaise, à relever l'Église catholique aux yeux des cultes rivaux, à faire cesser le mépris que lui avaient attiré tant de luttes intestines, tant de scandales et tant d'apostasies. Ce fut en grande partie le rôle des collèges que, partout, dans leurs églises, fidèles en cela aux vieilles traditions de leur ordre, les Jésuites se hâtèrent de fonder.

D'autres raisons du reste s'imposaient. Vers ce temps-là, au lendemain de la grande révolte de 1857, l'Angleterre, comprenant que la conquête matérielle est illusoire sans une sérieuse assimilation morale, entreprenait d'angliciser les Indes. Il fallait, pour cela, faire entrer en large circulation, avec la

langue anglaise, quelque chose des idées et des sciences d'Europe. On attirerait les indigènes par l'appât de postes officiels bien rétribués, mais on y mettait cette condition qu'ils seraient lauréats des concours scolaires. Donc trois universités furent fondées, à Calcutta, Madras et Bombay. Dans les collèges affiliés, on devait suivre des programmes analogues à ceux d'Oxford et de Cambrige. Immédiatement, de toutes les castes, y compris celle des brahmes, il se fit vers les hautes écoles une poussée irrésistible. Une Inde nouvelle n'allait-elle pas sortir de là ? Le problème était intéressant ; mais, en attendant la solution, que les années seules pouvaient fournir, les Jésuites virent dans ces événements une indication précieuse, dont ils se hâtèrent de profiter.

D'abord il fallait répondre au besoin pressant des jeunes catholiques, eux aussi séduits par l'attrait des carrières officielles et des diplômes. Les laisserait-on aller perdre leur foi dans les grands collèges d'idolâtres, de musulmans, de protestants ? On devait les arracher à la pseudo-neutralité de ces florissantes écoles.

Œuvre de préservation, ces collèges seraient autre chose encore, un instrument de relèvement intellectuel et moral dans les communautés catholiques. Depuis cent ans, elles s'anémiaient dans l'inertie. Mais chaque collège pouvait être pour elles un centre important de vie intérieure et d'influence au dehors.

Pouvait-on leur demander davantage et en faire des champs de conquêtes ? L'avenir seul ici pouvait répondre et la réponse ne pouvait que varier d'après les lieux. Les Jésuites espéraient, par ces collèges, préparer les voies aux conversions. Pour cela il leur fallait gagner, dans le milieu idolâtre et protestant où ils étaient comme perdus, quelque influence intellectuelle, donner au catholique une place honorable dans le monde scolaire et scientifique, le mettre au premier rang dans les succès d'examen. Par là on diminuerait la distance qui séparait idolâtres et chrétiens, indigènes et européens. On amènerait ces éléments hétérogènes à se mêler. Ce que les anciens Jésuites n'avaient pu réaliser en allant au devant les brahmes, on l'obtiendrait peut-être, en contraignant les brahmes à faire eux-mêmes,

par nécessité, les premières avances. On forcerait l'orgueilleuse race hindoue à confesser, au moins sur quelques points, son insuffisance ; on l'amènerait à s'imprégner de ces idées européennes, qui, toutes sécularisées qu'elles sont trop souvent, gardent encore plus de christianisme qu'on ne croit.

Disons-le immédiatement, les difficultés se trouvaient, expérience faite, dépasser toutes les prévisions. Quand aujourd'hui, l'on demande aux missionnaires s'il se fait beaucoup de conversions dans les collèges, ils répondent en toute franchise : « C'est mal connaître le pays que poser le problème en ces termes. Evidemment, ce qu'on poursuit, en consacrant de telles ressources à des établissements d'instruction, où les infidèles sont les premiers à affluer, c'est leur conversion, c'est la conquête des classes cultivées. Mais le but est loin encore. Les gens du peuple, quand on parvient à soustraire à leurs yeux les vices européens, et surtout le scandale des dissentions entre chrétiens, se laissent encore gagner. Quant aux autres, les obstacles, loin de diminuer, vont se multipliant. Il y avait autrefois l'orgueil de caste : il n'a pas disparu, tant s'en faut. Tout au plus a-t-il fait quelques concessions légères aux nécessités présentes. Mais il y a plus. Les missionnaires d'autrefois, appuyés en arrière par les Portugais, n'avaient devant eux qu'une Inde éparpillée, une foule de petits royaumes sans cohésion, sans intérêts communs. Aujourd'hui, l'Inde est encore loin de former un peuple, mais la rapidité des communications commence à lui donner une sorte d'unité morale. Les attaquer sur un point, c'est les attaquer tous, et c'est une illusion de croire qu'ils céderont en masse dans une ville, tandis qu'ils résistent ailleurs. Ajoutez à cela tous les préjugés contre l'Eglise catholique, répandus par la libre-pensée et le protestantisme. Les Indiens des hautes classes croient facilement, parce que des Européens le leur ont dit, que le catholicisme a fait son temps, que, même dans son pays d'origine, l'Europe latine, il est en train de perdre toute influence sur les individus et sur les sociétés, et que c'est chose faite depuis longtemps dans l'Europe anglaise et germaine. Bref, aux Indes comme au Japon, comme en Chine, avant de pouvoir atteindre large-

ment les hautes classes, il y a un travail préliminaire qui s'impose, plus difficile qu'il ne l'a jamais été.

« Ce n'est pas assez de leur prouver que leurs croyances nationales sont absurdes et immorales ; il faut leur faire sentir qu'à aucun point de vue le catholicisme n'est une religion en décadence. Et c'est pourquoi, en face des universités naturalistes et athées, il importe de bâtir des collèges catholiques, largement ouverts à tous, où des milliers d'infidèles viennent faire en personne connaissance avec cette religion réputée retardataire et antiscientifique. Les conversions viendront ensuite, quand aura sonné l'heure de Dieu. »

Les Jésuites ont pensé qu'en attendant, l'on pouvait fonder et multiplier ces collèges, leur consacrer une large part, la plus large parfois, des ressources et des forces. Ils étaient assurés de ne pas perdre leur temps, de travailler pour l'avenir.

Dès 1844, au Maduré, le collège de Négapatam s'était ouvert avec... un père et un élève. Il était destiné, dans la pensée de ses fondateurs, aux Européens de Pondichéry. Mais, à mesure que les élèves se multipliaient, l'élément français ou anglais était noyé dans la masse indigène, et, en 1858, il n'avait plus que des Indiens. Le moment vint où, pour faire face aux nécessités du jour, on abandonna les méthodes et les programmes de France. Saint Joseph de Négapatam se transforma en *high-school,* affiliée à l'université de Madras et commença à préparer aux examens.

Mais déjà le besoin de posséder de grands centres scolaires catholiques venait de faire rappeler les Jésuites à Calcutta. Leur départ en 1846 n'avait pas eu lieu sans provoquer des plaintes. Les sectes protestantes, au contraire, le saluaient de cris de joie. Une véritable débâcle suivit. L'évêque anglican acheta leur immeuble pour son collège à lui. Nombre d'écoles passèrent aux protestants. Il y eut beaucoup de défections. On s'ingénia pour enrayer le mal. Des particuliers prirent à leur compte des écoles nouvelles. Mgr Carew essaya un nouvel établissement d'éducation, dans un théâtre qui venait de faire faillite. Quelque temps après, il mourait, laissant la mission aux prises avec des grandes difficultés, et privée de son influence personnelle qui était considérable. Les Goanais s'agitaient : ils

poursuivaient le pro-vicaire, Mgr Oliffe, pour de prétendues dettes relatives au collège Saint John. La maison fut fermée, le prélat dut se réfugier à Chandernagor, en terre française. Comment alors ne pas songer à rappeler les Jésuites ? Mgr Oliffe ne cessait de les réclamer à Rome. Il finit par partir pour l'Europe, bien décidé à ne revenir qu'avec eux. Il mourut en route, mais déjà sa prière était exaucée. Ordre avait été donné au Père Général de fournir, dans les six mois, des missionnaires au Bengale Occidental. La province Belge fut désignée pour répondre à cet appel ; six prêtres partirent, conduits par le P. Depelchin, le même qui, vingt ans plus tard, devait ouvrir la mission du Zambèze, et l'on s'installa sous la direction du vicaire apostolique de Bombay, Mgr Steins, venu exprès à Calcutta.

On se trouvait devant une chrétienté en ruines. L'immense ville — 600.000 habitants, et 1.700.000 avec les faubourgs, — ne comptait guère plus de 20.000 Européens, et 7 à 8.000 catholiques, dont beaucoup de Tamouls venus de Madras. Ils étaient pauvres, sans instruction ni influence. A peine quelques familles aisées. Une œuvre préliminaire s'imposait, donner au catholicisme un peu de prestige. Ce devait être l'affaire d'un collège. Donc, dans l'immeuble de Saint John, l'ancien théâtre adapté vaille que vaille aux besoins scolaires, on ressuscita le collège Saint François-Xavier supprimé depuis quatorze ans ; et, sans mobilier, sans autre bibliothèque qu'un réliquat de vieux livres pourris, on ouvrit les cours, le 10 janvier 1860. On avait 80 élèves.

Sur ces entrefaites, l'exécution du concordat de 1857 mit en effervescence les catholiques de Calcutta. On n'avait pas de vicaire apostolique depuis la mort de Mgr Oliffe. Allait-on maintenant recevoir un évêque portugais et retomber sous la juridiction goanaise ? C'était la ruine à tout jamais, et, pour ce qui est des Jésuites, ils n'avaient qu'à faire leurs malles une seconde fois. Rome répondit aux suppliques qui lui venaient du Bengale, en nommant vicaire apostolique un Jésuite belge, Mgr Van Heule. Malheureusement le prélat mourut à peine arrivé (1865). Il fut remplacé par Mgr Steins (1867). L'avenir était assuré.

Il l'était d'autant plus que les œuvres commençaient à pren-

dre leur développement normal. Le collège avait déjà 350 élèves. Le P. Depelchin préparait un nouvel immeuble moins incommode, et ne devait abandonner le gouvernement de la maison qu'en y laissant 500 étudiants.

En quittant Bombay, Mgr Steins avait légué à son successeur, Mgr Meurin, un autre collège en formation, dédié lui aussi à Saint François Xavier. Là encore, il était urgent de relever l'Église catholique aux yeux des indigènes. Tâche d'autant plus malaisée que le concordat laissait en présence, dans la ville et les environs, les deux juridictions rivales. Les Goanais avaient la plus belle part, 40.000 fidèles sur 60.000. Aux Jésuites, ils abandonnaient sans conteste les territoires infidèles à conquérir. Mais ils conservaient, de leur droit de premiers occupants, les plus belles et les plus anciennes chrétientés. Personne n'eût songé à se plaindre, s'ils les eussent administrées avec zèle, si leur clergé avait eu un peu plus le sens du respect dans les choses saintes. Malheureusement il n'en était pas toujours ainsi, et le vicaire apostolique n'y pouvait rien. Qu'une paroisse goanaise de Bombay, — il y en avait alors six sur quinze, — devint le théâtre de scènes regrettables, il était permis au prélat de protester, de gémir, mais cela ne se passait pas chez lui ; les autorités responsables ne l'eussent guère écouté, et le scandale restait impuni. Ajoutez à cela que dans le monde goanais, on se désintéressait assez volontiers des œuvres les plus utiles, les plus indispensables, dès qu'elles avaient le tort d'être les œuvres des Propagandistes.

Ce fut l'histoire de ce collège Saint François Xavier dont les Goanais pourtant devaient si largement profiter. Ils le laissèrent s'ouvrir en 1864, sans plus y collaborer de leurs aumônes, que s'il eût été musulman ou hérétique. Par bonheur il n'en fut pas de même dans le reste de la population.

Tous, presque sans distinction de culte, prirent leur part active à l'œuvre des Jésuites. L'on avait cru devoir commencer assez petitement. Assez vite on comprit qu'il fallait élargir les plans et faire grand.

Dans cette Babel de 800.000 âmes qui est Bombay, l'instruction publique est très développée. Université, bibliothèques, sociétés savantes, collèges de toutes sortes, rien ne manque.

Les catholiques se devaient d'avoir des écoles qui soutinssent la comparaison avec les plus renommés des établissements officiels. Dans une ville aussi brillante, au milieu d'une société indigène entourant d'un luxe inouï ses religions, brahmanique, musulmane, protestante, il fallait donner au catholicisme quelque imposante façade. Par dessus tout, il devait se présenter l'égal de n'importe quel culte, sur le terrain de l'instruction et de la science, en attendant de pouvoir les dépasser tous dans les œuvres de zèle et de charité. Ce pouvait être le rôle d'un grand collège. Ainsi l'avait compris Mgr Steins.

Il se mit donc à tendre la main. Avec cette générosité intelligente qui est la marque, bien souvent, des autorités anglaises, le gouverneur promit de doubler le produit de la quête. Il en fut pour ses 250.000 francs. Le reste avait, en grande partie, été donné par des musulmans, des hindous, des protestants, heureux de voir un nouveau centre d'éducation se former dans leur ville. Une tour servant d'observatoire porte encore le nom de son fondateur, un riche Parsi.

Saint François Xavier de Bombay était, par ordre de dates, le troisième collège de la Compagnie dans les Indes. Le quatrième fut celui de Mangalore.

Vers le milieu du siècle, on s'était beaucoup remué, chez les catholiques de cette province, pour y attirer les Jésuites. Ces derniers n'étaient pour rien dans les démarches. Ils avaient vingt raisons de ne pas encourager ces négociations, qui étaient le fait d'une minorité. Ils n'étaient guère en mesure d'accepter ce fardeau supplémentaire, et surtout il était plus que délicat d'entrer sur un terrain cultivé par d'autres. Depuis longtemps en effet, le Mangalore, avec deux vicariats voisins, formaient dans ce quartier des Indes la part des pères Carmes qui y avaient multiplié les œuvres. Mais on insistait. Une chose manquait dans la mission, un collège. On y luttait à armes par trop inégales avec les Missionnaires Evangéliques de Bâle. En 1880, ils possédaient 20 stations, 65 écoles, un budget annuel d'un demi-million. Tout le commerce était entre leurs mains. Leur collège comptait 300 élèves. Par ailleurs les pères Carmes pliaient sous le faix. Les ressources étaient loin de grandir avec les besoins.

Ils en étaient venus à vendre les vases sacrés et à congédier les séminaristes. En 1878, il n'y avait plus que 6 Pères européens pour une population indigène catholique de 50 à 60.000 âmes. Aussi les instances en cours de Rome se multipliaient. Le Général des Carmes était tout le premier à souhaiter le transfert. Pie IX alors fit examiner l'affaire sur les lieux par Mgr Persico, et, en 1877, un décret de la Propagande confia le Mangalore à la Compagnie.

A la fin de décembre 1879, les nouveaux missionnaires arrivaient à leur poste. Les pères Carmes étaient là, dans une barque pavoisée, entourés d'une foule immense. Ils avaient voulu faire un triomphe à ceux-là même que Rome envoyait prendre leur place. Immédiatement le collège tant réclamé s'ouvrit avec 150 élèves, et fut mis sous le patronage de Saint Louis de Gonzague.

La Compagnie de Jésus avait donc aux Indes en 1880, quatre missions, chacune avec son vicaire apostolique et son collège. Les Jésuites allemands étaient à Bombay, ceux de Belgique au Bengale, les Français de Toulouse au Maduré, et, au Mangalore, des Italiens de Venise.

V

En 1886, un grand changement eut lieu dans l'église des Indes. Les années précédentes avaient été remplies par de pénibles négociations entre Rome et le Portugal. Rome voulait en finir avec une situation équivoque et parlait de supprimer purement et simplement la double juridiction. Le Portugal répondait par des menaces de rupture. Heureusement, ces menaces ne trouvaient aucun écho chez l'archevêque de Goa, D. Ayres d'Ornellos e Vasconcellos, pieux prélat tout absorbé par la grande œuvre de la réforme dans son église. Enfin les pourparlers aboutirent ; après d'importantes concessions de part et d'autre, un concordat fut signé, plus respectueux des droits du Saint-Siège et qui, du vieux *Patroado*, maintenait ce qui n'était pas trop en contradiction avec les circonstances présentes.

La hiérarchie était organisée. L'archevêque de Goa recevait le titre de patriarche des Indes : il avait pour suffragants les évêques de Cochin, de Damaun, de Mylapore, sur lesquels

s'exerçait directement le droit de patronat. Les vicariats devenus évêchés étaient groupés en provinces. Deux des diocèses confiés aux Jésuites se trouvaient alors transformés en archevêchés : Calcutta et Bombay. De ce dernier siège dépendait Poona. Trichinopoly était rattaché à Pondichéry et Mangalore à Vérapoly. Dans la suite (1893) un autre arrangement a prévalu. Les provinces ont, autant que possible, réuni les missions appartenant à une même congrégation ; Pondichéry, celles des Missions étrangères ; Agra celles des Capucins : Vérapoly, celles des Carmes. Les diocèses confiés aux Jésuites, sauf Calcutta, relèvent de Bombay.

Le concordat de 1886 ne supprimait pas toutes les causes de conflit. Bien des difficultés pouvaient surgir, par exemple, du droit réservé au Portugal de présenter aux sièges de Bombay, Mangalore, Trichinopoly et Quilon. Mais surtout la double juridiction n'était que restreinte, elle subsistait. Dans les diocèses de Trichinopoly, de Bombay, de Poona, il y avait toujours des enclaves goanaises. Aux évêchés suffragants de Goa, l'on avait dû tailler des territoires, et naturellement aux dépens des anciens vicariats. Le Maduré perdit ainsi le Tanjore et le delta méridional du Cavery, donnés à l'évêque de Mylapore, qui, par ailleurs, conservait quatorze églises éparses dans la mission des Jésuites.

Tel est le régime nouveau sous lequel on vit aux Indes depuis vingt ans.

Il nous faut maintenant passer en revue les divers diocèses, dont nous avons raconté l'origine, pour en dire sommairement les œuvres, le progrès, la physionomie.

VI

La mission des Jésuites allemands s'étend sur toute la présidence de Bombay. C'est une longue bande irrégulière et découpée qui commence au nord, en dehors même des Indes, à la frontière afgane, traverse le Béloutchistan, comprend le bas Indus, le Sind, le Guzérat, se rétrécit pour faire place, le long de la mer, aux enclaves goanaises de Damaun. Au

dessous de l'île de Bombay, commence le diocèse de Poona, qui suit la côte de Konkan, et se termine à l'archidiocèse de Goa.

Sur ce vaste territoire, long de 1.600 kilomètres, s'éparpillent une quarantaine de postes, servant de centre chacun à dix ou douze succursales. Villages indigènes, résidences d'aumôniers militaires, paroisses bigarrées d'Anglo-Indiens, d'Indo-Portugais et de purs Hindous. La mission enregiste aujourd'hui 17.242 chrétiens au diocèse de Bombay et 16.186 à Poona. En tout 33.408. Il en avait 24.695 en 1890, 15.000 en 1820, 8000 en 1800. La mission a donc quadruplé en cent ans. Mais ces chiffres sont loin de représenter toute l'église catholique en ces quartiers. Les enclaves goanaises n'ont pas moins de 70.870 fidèles, soit 104.278 catholiques sur une population de 21.000.000 d'habitants.

Nous ne sommes pas là au pays des conversions en masse, par castes et villages. Partout il faut lutter pied à pied. Le missionnaire doit être doublé d'un controversiste, être prêt à écrire dans les journaux, à opposer conférences à conférences, car la rivalité protestante est fort accentuée. Les idolâtres eux-mêmes sont plus « intellectuels » qu'ailleurs, et il serait bon pour le prêtre catholique d'être par surcroit indianiste de profession.

Comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être aux Indes, l'œuvre capitale est l'éducation. C'est elle qui donne à la mission de Bombay sa physionomie. Nous avons dit les origines du collège Saint François. En 1870, il avait 450 élèves, en 1880, il avait plus que doublé. En 1907, les cours d'Université (*college department*) comptaient 275 étudiants, des infidèles en grande partie. Le collège secondaire (*high-school*) avait 1470 enfants, pour la plupart chrétiens indigènes. En tout 1745 élèves de tous pays et de toutes races : Européens, Eurasiens, Parsis, Juifs, Goanais, Musulmans, Hindous.

Les autres collèges de la mission sont plus exclusivement recrutés chez les catholiques. C'est Saint Mary, de Mazagon, dans un faubourg de Bombay, l'orphelinat de Bandora, Saint Vincent de Poona, Saint Patrice de Karachi, avec respectivement, 500, 690, 298, 306 élèves. En tout plus de 3500 jeunes gens et enfants pour

l'enseignement secondaire. Les jeunes filles ont aussi de grands pensionnats, orphelinats ou externats, à Bombay, Poona ou Karachi. En bloc, la population scolaire des deux diocèses, à tous ses degrés, dépasse le chiffre de 10.000.

Chacun de ces grands collèges est un centre de vie chrétienne, autour duquel se groupent des œuvres variées. Ainsi Saint François-Xavier a pour annexes une imprimerie, la rédaction de plusieurs journaux, une société de saint Vincent-de-Paul. Cette dernière, recrutée chez les Hindous surtout, a, depuis un demi-siècle, infusé à la communauté catholique la sève religieuse qui lui manquait.

A ce point de vue du progrès intérieur, plus important même que les conversions, celui là seul mesurera le bien opéré en cinquante ans, qui se rappelle d'où l'on était parti. « Pouvez-vous, disait, il y a une dizaine d'années, un catholique influent de Bombay, M. d'Aguiar, dans une réunion publique, vous surtout, les jeunes gens, qui avez l'expérience de l'éducation religieuse, vous faire une idée de ce qu'était notre communauté en ce temps-là ? J'y avais trouvé les catholiques croupissant dans l'ignorance, la société déchirée par les dissensions religieuses, les pères contre les enfants, les frères contre les sœurs. Le peuple, ai-je dit, était ignorant ; mais la Fraternité maçonnique était intelligente, active, infatigable à fomenter ces dissensions, à détruire le peu de foi qui restait et le respect du clergé, à rompre cette unité qui est l'orgueil, la gloire, le signe de tout vrai catholique. Notre communauté était tombée au plus bas degré de l'échelle sociale. Comme corps religieux, elle était méprisée. Personne dans les églises, les offices faits avec un sans-gène dont vous n'avez pas l'idée. Pas d'éducation. » Et l'orateur rappelait que Mgr Whelan, Carme, dégoûté de son impuissance à mettre un peu d'ordre dans ce chaos, s'était embarqué, secouant, à la lettre, la poussière de ses pieds, comme saint François-Xavier quittant Malacca.

A un autre point de vue, l'œuvre scolaire de la mission a une immense importance. Elle fait disparaître par degrés l'esprit séparatiste qui maintenait le Goanais à distance du centre catholique. Maintenant encore, la double juridiction subsiste à Bombay. L'archevêque, dans sa ville épiscopale et dans la banlieue, com-

pte à peine 7.000 fidèles. Plus de 25.000 relèvent de l'évêque portugais de Damaun. Mais les enfants goanais fréquentent volontiers les écoles des Jésuites. Il est à croire qu'ils en emporteront une intelligence moins étroite de l'union religieuse et des vrais intérêts de la foi.

Le personnel des deux diocèses est ainsi réparti : Bombay, 1 archevêque, 50 Jésuites européens et 31 frères scolastiques ou coadjuteurs ; 18 prêtres séculiers indigènes (d'origine indo-portugaise). Trois de ces derniers sont curés de grosses paroisses excédant 1.000 âmes ; d'autres ont des postes autonomes moins importants. Poona : 1 évêque, 22 prêtres jésuites et 2 frères ; 10 prêtres indigènes. Les deux diocèses entretiennent au séminaire de Kandy, dont nous parlerons plus loin, 8 candidats au sacerdoce.

VII

A la suite des missions allemandes de Bombay, en descendant la côte, on rencontre l'archidiocèse de Goa.

Depuis leur expulsion violente du XVIIIe siècle, les Jésuites n'ont pas encore été autorisés à venir s'y grouper autour du corps de saint François-Xavier. Toujours dominé par les souvenirs de Pombal, le gouvernement portugais les autorise bien à travailler chez les noirs du Zambèse : mais Goa leur reste interdit. Un petit groupe réside à Belgaum, sur la partie britanique du diocèse, toujours prêt à répondre aux fréquents appels de l'archevêque.

Vient ensuite le diocèse de Mangalore, longue bande de 335 kilomètres, partagée entre le Kanara au nord et le Malabar au Sud, 3.685.000 habitants dont aujourd'hui 93.000 catholiques.

Ici encore l'œuvre capitale est l'éducation. Le collège Saint Louis de Gonzague, ouvert en 1880 avec 150 élèves, en avait à la rentrée 1906-1907, 617. Presque tous sont chrétiens. Parmi les œuvres écloses à l'ombre du collège, il faudrait faire une place aux fondations charitables du P. Muller, grand hôpital, dispensaire, asile de vieillards, et surtout à sa léproserie Saint Joseph de Kankanadi, ouverte en 1885 et célèbre pour ses cures merveilleuses dues à l'homéopathie.

Le Mangalore est un pays de vieux chrétiens, un de ceux où la proportion des prêtres indigènes est la plus élevée. Et par delà les Ghattes, les missionnaires du Mysore jettent un regard d'envie sur leurs voisins fortunés : « Ah si nous étions au Mangalore ! » disent-ils à ceux qui leur demandent pourquoi ils ne forment pas plus de prêtres indiens. En fait, il n'y a pas plus de 19 Jésuites européens, presque tous employés au collège, au séminaire, et dans les paroisses fréquentées des Européens à Mangalore, Cannanore, Tellicherry et Calicut. 11 autres sont du pays et portent, comme c'est l'usage en ces vieilles régions de domination portugaise, des noms lusitaniens, Fernandes, Coelho, Sardanha, etc. Les prêtres séculiers, tous indigènes, sont au nombre de 60, et se partagent les 30 ou 35 paroisses. Au séminaire Saint Joseph de Kankanadi étudient 21 séculiers et 15 Carmes déchaussés du rite syro-malabar.

A en croire certains critiques, si l'œuvre des missions progresse peu, c'est qu'on s'obstine à négliger la formation des prêtres indigènes. Eux seuls pourraient déterminer le grand mouvement de conversions, car eux seuls connaissent assez bien le pays pour entrer partout et se faire comprendre de tous. A cette assertion, la réponse est double. D'abord la formation de ce clergé n'est point négligée, tant s'en faut. Puis c'est une erreur de croire que l'existence de ce clergé répondrait à tous les besoins. Ce ne sont pas les prêtres indiens qui manquent aux diocèses de la côte occidentale. Est-ce là cependant que se font les grandes conversions ? Le Mangalore compte plus de 70 de ces prêtres, réguliers et séculiers. Or, dans l'année 1906, combien y a-t-il eu d'adultes baptisés ? — 172. Six l'ont été à l'hôpital, 99 au séminaire, 23 dans la paroisse où sont les missionnaires européens. Les prêtres indigènes se partagent les 44 autres. Dans la mission de Calcutta, où il y a... 2 prêtres séculiers, dont 1 Bengalais, les baptêmes d'adultes se sont comptés par milliers. Ce n'est donc pas assez d'avoir des prêtres indigènes même bons, même excellents. La loi des conversions est de celles qui n'ont pas ici-bas leur formule adéquate.

Reste que la formation des prêtres indiens est une œuvre capitale. Pas une société de missionnaires qui ne l'ait compris. Que si les résultats ont été maigres en certains endroits, nuls

même quelque fois, il faut en chercher la cause dans le caractère même des indigènes, leurs conditions sociales, leur place humiliée dans la hiérarchie des castes, la date récente de leur entrée dans l'Eglise. Là où l'on a été plus heureux, dans les pays de vieux chrétiens par exemple, les prêtres n'ont pas manqué, mais ils n'ont pas eu l'humeur conquérante des missionnaires; leur tâche a été, en général, de conserver les terrains conquis.

Ont-ils toujours été à la hauteur de leur rôle ? Non, hélas ! nous ne le savons que trop, et l'humeur nationale qui entretient dans leur race le goût invétéré des castes, des groupements isolés, des petites chapelles, les a souvent jetés dans le schisme. Nous faisons allusion surtout aux chrétiens dits de Saint Thomas ou Syro-Malabars.

Très intéressante église, dont l'origine se rattache à l'antique hiérarchie perse, devenue nestorienne sans le savoir et qui a eu du moins le mérite de vivre dans son isolement durant des siècles, sans perdre tout-à-fait son christianisme. Depuis l'entrée des Portugais dans le pays, on avait travaillé avec des succès divers à les rattacher à l'unité romaine. Lien toujours fragile ; le moindre prétexte rejetait les catholiques en arrière, vers leurs frères séparés. Aussi, lorsqu'en 1887, fut organisé l'épiscopat indien, Rome jugea opportun de s'occuper des Syro-Malabars. On leur donna un commencement d'autonomie en les séparant des chrétiens de rite latin. Ils ne furent plus soumis à l'archevêque de Vérapoly ou à l'évêque de Cochin, sur les terres desquels ils habitaient, mais ils formèrent deux vicariats apostoliques, Trichur au nord, et Cottayam au sud. Cottayam eut pour titulaire un jésuite français, Mgr Ch. Lavigne. Avec deux ou trois pères de la Compagnie, et des religieux Carmés, européens et indigènes, il prit à tâche d'inspirer au peuple et au clergé un peu d'esprit catholique et romain. Ce travail de relèvement dura une dizaine d'années et ne fut pas sans fruit, car les prêtres syro-malabars d'aujourd'hui sont très supérieurs à leurs devanciers. Mais la soumission à des prélats latins pesait à ces orientaux : ils ont fini par obtenir des vicaires apostoliques de leur race et de leur rite, et les Jésuites se sont retirés. C'était en 1896.

Cette même année, tout près de là, d'autres étaient appelés

à Cochin. La vieille ville portugaise, sanctifiée par les séjours qu'y fit saint François-Xavier, est devenue possession britannique, donc terre libre, d'où rien n'écartait plus les frères du grand apôtre. Ils y rentraient pour y jeter les bases d'un collège. Mais quatre ou cinq ans après (1901), ils ne pouvaient refuser à l'évêque de s'occuper du séminaire diocésain. Aujourd'hui leur *high-school* de Santa Cruz réunit 315 externes. Le séminaire indigène d'Alleppey a 27 étudiants ecclésiastiques. Il a pour annexe l'école anglaise Léon XIII avec 360 enfants, l'orphelinat Saint Antoine et une école industrielle. Les trois ou quatre pères qui surveillent toutes ces œuvres appartiennent, comme ceux de Goa, à la province de Portugal.

VIII

C'est encore une œuvre de formation cléricale qui fit rentrer les Jésuites à Ceylan.

Les séminaires indigènes diocésains ne manquaient pas dans l'Inde, il y a une vingtaine d'années. Mais toutes les missions n'étaient pas en mesure d'avoir le leur; le personnel manquait, ou bien un nombre suffisant d'élèves. De plus, là où les séminaires existaient, ils fournissaient de précieux auxiliaires, suffisants pour les besoins journaliers d'une chrétienté, mais, par la force des choses, maintenus le plus souvent dans les situations subalternes. Pouvait-on faire davantage et préparer, en vue des temps à venir, un clergé, rival du clergé européen, capable comme lui, le moment venu, de se suffire à lui-même ? Léon XIII pensa que l'entreprise valait la peine d'être tentée ; et, en 1890, la création d'un séminaire central fut décidée, où l'on pourrait venir de tous les points de l'Inde. Il en sortirait des prêtres aux fortes études, — aussi fortes que dans les meilleurs séminaires d'Europe, — assez européanisés pour n'être plus esclaves des préjugés locaux, et capables de remplir, dans les diocèses, les fonctions les plus élevées et les plus délicates. Le délégué apostolique des Indes, Mgr Zaleski, avait eu la première initiative de cette fondation ; il fut chargé de la mener à bien. Une lettre pontificale, en 1893, annonça à l'Eglise entière l'ouverture du séminaire indien.

Il se trouve au centre même de Ceylan, dans la banlieue de Kandy. Comme pour répondre à de vieilles accusations, qui font des religieux, et spécialement des Jésuites, les adversaires systématiques des clergés indigènes, c'est à la Compagnie de Jésus que le pape avait demandé les directeurs. La province belge fut chargée de les fournir. Au mois de mai la maison s'ouvrit avec un père et deux ou trois élèves. Au bout d'un an, il y avait 20 séminaristes. Il y en a aujourd'hui 110 avec un corps professoral de 12 religieux.

Parmi eux, il y a parfois quelques blancs, Irlandais ou Eurasiens ; il y a surtout des Tamouls, des Singhalais, des Syro-Malabars, presque tous natures bouillantes, pénétrées des préjugés de la race. On prédisait que l'œuvre n'était pas viable, qu'elle heurtait par trop les idées indiennes. Les faits ont donné tort aux pessimistes. Aujourd'hui, ces jeunes gens, de castes variées et de toute provenance, vivent de la vie commune, à l'européenne. Ils s'asseyent à la même table, se passent les plats, le pain, se versent à boire, sans crainte de se souiller ou de se rabaisser. Il a fallu du temps pour en venir là, et bien des luttes, mais l'esprit de piété et de foi a fini par l'emporter sur le vieil orgueil indien. Pas un détail du règlement qui ne soit un triomphe sur l'esprit de caste.

On faisait une autre objection. Le cycle scolaire était celui qui est de tradition dans la Compagnie, à peu près celui du Collège romain, deux ou trois ans d'études secondaires, latin, grec, sciences, anglais, etc., trois ans de philosophie, quatre ans de théologie. Mais à pareil régime, ces indigènes européanisés ne seront-ils pas tentés de suffisance ? A leurs ambitions, l'on donnait un aliment bien inutile. On se préparait des auxiliaires remuants, inquiets, toujours avides de monter, etc., etc. A quoi l'on pouvait répondre : « Le danger n'est que trop réel là où le surnaturel fait défaut. Donnons à ces prêtres séculiers une formation toute semblable à celle des religieux. » De là, chez les directeurs, le souci de maintenir l'esprit d'humilité, de simplicité, de dévouement. Avant tout il faut avoir d'excellents prêtres : les licenciés et les docteurs viendront ensuite.

Mais déjà les résultats frappent les visiteurs. Un vieux missionnaire du Maduré, qui était venu donner la retraite aux sé-

minaristes, disait en partant : « J'irai l'annoncer à tous les évêques de l'Inde : plusieurs ont des préventions contre votre œuvre. Ils ne la connaissent pas. Je leur dirai de venir voir eux-mêmes. »

Déjà 29 diocèses sur 36 ont eu recours au séminaire de Kandy. 57 prêtres ont été ordonnés, parmi lesquels 10 Bénédictins de Saint Sylvestre.

En même temps qu'il fondait le séminaire de Kandy, Léon XIII préparait un nouveau partage entre les diocèses singhalais. De trois, leur nombre était porté à cinq : Colombo (archevêché), Jafnapatam, Kandy, Galle et Trincomali. Ces deux derniers furent formés d'une bande de terre qui contourne la partie sud et la côte est de l'île. On les avait pris sur les missions depuis longtemps administrées avec tant de zèle par les Pères Oblats de Marie Immaculée, mais en des régions trop éloignées des centres pour recevoir la culture intensive dont elles avaient besoin.

Le diocèse de Galle fut donné aux Pères Belges déjà singulièrement chargés par la mission du Bengale et le séminaire de Kandy, et à la veille de recevoir par surcroît quelque chose au Congo. Il avait 4.600 catholiques sur une population de près de 900.000 habitants.

Celui de Trincomali en avait 7.000 sur 185.000 infidèles. On le confiait aux Jésuites français de Champagne, eux aussi déjà occupés au Tchely et qui n'allaient pas tarder à être envoyés à Madagascar.

L'histoire des deux diocèses commence à peine : mais déjà les progrès sont sensibles. Les écoles se multiplient. A Trincomali, de 1897 à 1906, leur nombre a monté de 28 à 44, et celui des enfants de 1.363 à 2.784. Un collège s'est ouvert à Batticaloa qui avait 85 élèves en 1902 et 108 l'année suivante. Le nombre total des chrétiens atteignait, en 1906, le chiffre de 8.454. Il y a, outre l'évêque, Mgr Ch. Lavigne, 19 missionnaires dont 11 prêtres jésuites et 3 séculiers.

Au diocèse de Galle, Mgr Van Reith a sous sa juridiction 22 prêtres dont 5 indigènes et 3 frères. On avait en 1896, 10 écoles avec 708 enfants ; en 1904, 2.896 enfants et 36 écoles.

Le collège épiscopal avait 250 élèves. La mission reçue avec 4600 catholiques, en avait, en 1907, 9.063.

Mais tout progrès s'achète. Ici les missionnaires ont à lutter contre la redoutable concurrence wesleyenne. De plus le bouddhisme, depuis quelque temps, semble sortir de sa somnolence. Sur plusieurs points de Ceylan, le fanatisme populaire a éclaté en menaces et en voies de fait. Des appels sont lancés dans les journaux au zèle des dévots. De vraies campagnes de presse sont menées contre les écoles chrétiennes. On multiplie processions et cérémonies. L'avenir s'annonce menaçant. « Des églises ont été incendiées, écrivait Mgr Lavigne, le prêtre gravement blessé. Dans mon diocèse, je n'ai encore eu que deux écoles brûlées : si le gouvernement n'y met pas sérieusement la main, le feu s'étendra dans toute l'île. »

Inutile de dire que ce sont là des missions de pauvres. Les indigènes vivent épars dans les forêts, et le temps du missionnaire se passe à les y chercher. Braves gens du reste, respectueux de la religion chrétienne, à ce point que, dans les écoles du diocèse de Trincomali, beaucoup de maîtres sont païens, ce qui ne les empêche pas d'enseigner loyalement le catéchisme.

IX

Revenons sur le continent et remontons la côte orientale.

Comme Bombay, Mangalore et Calcutta, la mission du Maduré a pour centre une grande maison d'éducation. Ouverte d'abord en 1844, à Négapatam, le collège Saint Joseph avait été, en 1883, transféré à Trichinopoly. On était là dans la communauté chrétienne indigène la plus considérable de l'Inde (20.000 fidèles), mais aussi en face de rivaux redoutables, les anglicans, qui y avaient de florissantes écoles. On s'installait à quelques pas de leur collège à eux. Les oppositions ne manquèrent pas. Tout fut tenté auprès des autorités de Madras pour empêcher le transfert. Mais les Jésuites avaient fait leurs preuves à Négapatam, comme éducateurs, et toute liberté leur fut laissée.

Les résultats ne se firent pas attendre. La communauté catholique de Trichinopoly, divisée, humiliée devant les protestants, sans influence, releva la tête. Le collège prit un grand essor :

c'est aujourd'hui, parmi ceux de la Compagnie, un des plus considérables. Un moment il eut jusqu'à 1.800 élèves. En 1905, il descendit à 1.550 dont 700 catholiques, le reste hindou ou musulman. Cette baisse de plusieurs centaines était due à la fondation d'écoles rivales, et à la défiance causée chez les autres castes par de retentissantes conversions. Aujourd'hui, il en a 1.872.

Saint Joseph de Trichinopoly, en effet, a produit ses fruits de salut. S'il ne s'agissait que de jeter dans la société hindoue quelques diplômés de plus, la mission ne ferait pas pour lui tant de sacrifices en argent et en hommes, alors qu'il y en a tant à faire ailleurs. Elle ne fonderait pas un établissement analogue à Tuticorin, lequel déjà, en 1905, comptait plus de 400 élèves. Elle ne se demanderait pas quand il lui serait donné d'en ouvrir un troisième à Madura, en plein centre brahmanique, en face des grandes écoles idolâtriques. Mais un bien considérable se fait. Chez les élèves chrétiens d'abord, cela va de soi. Ils prennent une culture morale et des habitudes religieuses que tous ne perdront pas en entrant dans la vie. Les visiteurs sont frappés de la piété intense des enfants « Nous devons l'avouer, disait l'un d'eux, peu de collèges français nous ont offert un spectacle d'élèves aussi studieux et de catholiques aussi fervents. » C'est chez eux que se recrutent les « catéchistes volontaires », congréganistes, qui se font les collaborateurs des missionnaires, se partagent les quartiers de la ville, et, répartis en 20 centres, font régulièrement le catéchisme à 700 enfants. Il y a des associations analogues à Dindigul et à Tuticorin.

Autre gain sérieux ; la cloison qui séparait les castes s'amincit de plus en plus. Toutes les castes sont représentées au collège, depuis le brahme jusqu'au paria, en passant par tous les degrés intermédiaires, vellages, odéages, callers, paravers, sanars et vingt autres. Jamais, il y a vingt ans, paravers de la côte et soudras de l'intérieur n'eussent consenti à manger dans la même salle, et à respirer le même air. Peu à peu, la muraille fut remplacée par des écrans, les écrans par des bancs, les bancs par une ligne morale. Les missionnaires d'il y a deux cents ans, s'ils revenaient au monde, n'en croiraient pas leurs yeux : brahmes et parias sont côte à côte, dans la même classe

et reçoivent la même leçon. Lentement, le catholicisme fait son œuvre de charité. Les païens apprennent à le connaître. L'orgueilleuse caste des brahmes elle-même perd de ses préjugés. Seules, les écoles pouvaient la contraindre à entrer en contact sérieux avec le prêtre européen. La chose est faite. La seule explication des textes mis aux programmes amène le professeur à jeter dans les esprits des germes de vérité. Dieu sait, lui tout seul, quand ils germeront. Mais peut-on espérer davantage ?

Depuis longtemps, à Trichinopoly, on épiait le moment où les brahmes commenceraient à ouvrir les yeux et le cœur à la foi, où ils céderaient à la grâce, qui, visiblement, en certains cas, les sollicitait, où quelques-uns auraient l'héroïsme, le mot n'est que juste, de demander le baptême. On peut le dire, voilà trois cents ans que les Jésuites du Maduré attendent cette heure de Dieu, et prennent pour la hâter tous les moyens en leur pouvoir. On le sait, sur plusieurs points, leurs méthodes ont été désavouées. On admira les sacrifices faits par les missionnaires, et leur vie d'abnégation : mais on leur imposa de changer de procédés. Ils obéirent, le cœur brisé, et continuèrent à attendre. Enfin, depuis une quinzaine d'années, la réponse du ciel semble être venue. Dieu n'a-t-il pas voulu consoler la Compagnie de Jésus de ses grandes épreuves d'autrefois en lui donnant la joie de voir mûrir dans son collège de Trichinopoly de beaux fruits de conversion ?

C'était en 1894. On sentait que, de plus en plus, les âmes étaient travaillées. Les élèves brahmes étaient de plus en plus curieux des choses chrétiennes. Mais quoi? plus que le jeune homme de l'Evangile, ils étaient retenus par toutes les attaches du monde et, eux aussi, s'en allaient tristes. « Pourquoi Dieu a-t-il permis, disait l'un d'eux aux missionnaires, que je vous aie rencontrés pour mon malheur ici-bas et toute l'éternité? »

Enfin un jeune brahme, n'y tenant plus et voulant à toutes forces sauver son âme, s'était enfui à Ceylan. D'autres manifestaient des désirs de conversion. On ne s'y fiait guère. Tout à coup, trois anciens élèves se déclaraient chrétiens. Immédiatement, tempêtes, persécutions, menaces, violences. Prêtres des pagodes et professeurs du *National school* arrivent en rage, entourés d'une foule en délire et font le siège des catéchu-

mènes. Ils tinrent bon, et peu après furent baptisés en grand secret.

Un autre suivit l'année suivante, trois en 1896, trois en 1897, quatre en 1898, six en 1899, deux en 1900. Ils ont tous eu de grandes luttes à subir : leur caste les ont rejetés ; leur famille les déshérite. Quelques-uns ont eu la faiblesse de revenir en arrière. D'autres sont morts, et l'on se demande si telle femme de leur caste, convertie avec eux, n'a pas été empoisonnée.

Aujourd'hui Trichinopoly voit grandir lentement son petit quartier de brahmes chrétiens. Déjà une soixantaine, brahmes et brahmines, ont été baptisés. L'Inde entière a retenti de ce triomphe. Aux hommes qui sont au courant des choses du pays, l'entrée dans l'Eglise de cette poignée de jeunes gens a paru plus extraordinaire que la conversion de milliers d'autres infidèles. Les sectes idolâtriques en ont frémi. La prophétesse du théosophisme, Miss Annie Besant, est accourue sur les lieux, faire des conférences, déclamer contre l'Église catholique. Mais le mouvement continue. Ce ne sont que des conversions individuelles, il est vrai. Il faut d'autant moins s'attendre à des conquêtes en masse, que partout, à l'heure qu'il est, on signale une recrudescence de paganisme. Le vieil Hindouisme s'agite, comme pour se prouver à lui-même qu'il vit encore. Et l'on se demande si ce n'est pas l'effort suprême de l'idolâtrie. Demain, dans les classes cultivées, il ne restera probablement plus en face l'un de l'autre que l'athéisme et le christianisme. Mais alors de quelle importance ne sera-t-il pas d'avoir déjà, comme avant-garde, un certain nombre de baptisés, recrutés parmi la plus intangible et la plus inabordable des castes ?

L'œuvre des brahmes est une des plus intéressantes qu'on puisse signaler au Maduré. Mais il en est d'autres. Voici par exemple celle des veuves. Dès les premières années de la mission, les pères s'étaient préoccupés de relever le niveau social de la femme hindoue. L'on était aidé par le gouvernement anglais qui, d'office, avait supprimé les plus monstrueux abus, celui, par exemple, qui condamnait la veuve à se brûler sur le bûcher de son mari. Il fallait aller plus loin. On créa toute une série de congrégations indigènes. Celle de N. D. des

Sept Douleurs, organisée dès 1858, se recrute dans les hautes castes et s'occupe d'enseignement. Il y en a une autre pour les Paravertes, et même une association d'Oblates, analogue aux « béates » du Vélay, dont l'office est de baptiser les petits païens en danger de mort et de faire la classe dans les villages. Puis il a fallu travailler au relèvement des veuves. On sait le lamentable sort que leur faisait le paganisme.

Mariées, dès l'enfance quelque fois, à un vieillard, bientôt laissées seules par la mort, il leur était interdit de convoler à de nouvelles noces. Cette interprétation vraiment diabolique de la fidélité conjugale les condamnait à la débauche et à la misère. A grand peine, on parvint à faire accepter aux chrétiens l'idée d'épouser des veuves : mais on y parvint. Pour elles aussi fut fondée la congrégation de Sainte Anne (1877) vouée à l'œuvre des orphelinats, des asiles et des refuges. Nous voudrions pouvoir décrire ici le grand centre des œuvres charitables dans la mission du sud, Adeikalabouram, à la fois orphelinat, asile des vieillards, des repenties et des veuves, maternité, école industrielle.

Bien entendu, l'œuvre par excellence est celle de la conversion des infidèles. Ce serait ici le lieu de parcourir la mission du nord au sud, et de voir le prêtre dans son labeur de tous les jours, continuellement en lutte avec l'idolâtrie et le protestantisme, vivant de rien, anémié par la chaleur et cependant toujours en course, cahoté d'un village à l'autre dans son char à bœufs, ne trouvant, à son arrivée chez les chrétiens, rien qui ressemble à un presbytère. On a calculé que, sur 2.035 villages, 1.853 n'ont pas de maison pour le Père. Reste la chapelle, le plus souvent en boue, quand il y en a ; et dans 1120 villages il n'y a pas de chapelle. Où est la maison de ville et le frais bangalow dans la montagne, dont jouit le ministre protestant, et où, la nuit, il dort à la brise tiède du *pankah* qu'un *coolie* agite sur sa tête ? Le missionnaire catholique dort où il peut, dehors, sous un abri en feuilles, ou dans l'air étouffant d'une chapelle. Nuits d'insomnies, suivies de journées de labeurs. Les épreuves ne manquent pas, je ne parle que des épreuves morales. Les Indiens, même convertis, ont leurs défauts de race. Ils sont menteurs dans

le sang, ou, pour parler plus exactement, comme beaucoup d'autres de ces races inférieures, ils n'ont pas l'idée exacte de ce que peut être la vérité. Il ne leur vient pas en pensée non plus que le missionnaire soit pressé, ou qu'il ait besoin de repos. D'une ingratitude naïve qui déconcerte, se mutinant pour une bagatelle. Mais voici l'autre côté de la médaille. Ils ont une foi sincère et vivante. Ils aiment à prier, ils multiplient les petites chapelles de quartier où ils prient en commun soir et matin. Ils ont le culte de la messe. Les veilles des fêtes, les missionnaires ne peuvent suffire aux confessions. Que ne sont-ils dix fois, vingt fois plus nombreux : la besogne encore ne manquerait pas.

Car, en certains quartiers, dans le sud surtout, les conversions se multiplient au delà de toute prévision. Pendant longtemps elles avaient été assez clair-semées. Vint la grande famine de 1876. Dans ces populations pauvres, affreusement décimées par la faim et le choléra, un mouvement se fit vers le christianisme, qui ne s'est pas encore arrêté. Avant le fléau, dans son *pangou* de Satancoulam, le père Guchen avait 47.000 chrétiens ; après, il en comptait 52.000, puis 60.000 en 1886, 68.000 en 1891. Eux aussi les protestants avaient alors fait de nombreuses recrues : mais, la famine passée, des villages entiers les quittèrent et se donnèrent aux missionnaires catholiques.

Vers la fin de 1889, autre poussée vers l'Église dans les environs de Tuticorin. Des villages envoyaient leurs députations au père Caussanel. En décembre 1890, le R. P. Verdier écrivait que 600 personnes demandaient le baptême ; en janvier, que ce nombre avait décuplé. Ce n'était pas une caste, c'était cinq, six castes, parias, pallers, sanars, mais aussi des maravers, des vellages, des nayakers, des rettis, les uns idolâtres, les autres protestants. En février 1891, le P. Caussanel écrivait qu'il était prêt à fonder 12 nouvelles églises : en juin il en avait fondé 20 ; en novembre, le mouvement continuait à grandir dans la même proportion : « Je suis presque effrayé, disait-il, du champ qui s'ouvre devant nous. »

Aujourd'hui encore nous lisons, dans les lettres des missionnaires, des lignes comme celles-ci : « Ce qui me frappe par-

tout, et tout d'abord, c'est l'immensité de la tâche à accomplir. Nous sommes trois : il y a du travail pour six. Le P. J. me disait qu'il y a dans notre *pangou* plus de 60 églises ou chapelles et quelque 75 villages ayant un groupe de chrétiens plus ou moins considérable. Or, 8 à 10 villages suffiraient amplement pour occuper un *pangou-swâmi*, s'il veut visiter chacun d'eux une fois par mois. » Anciens chrétiens chez qui il faut empêcher les abus de se glisser, néophytes qu'il faut instruire, catéchumènes à préparer au baptême. « J'étais l'autre jour à Sivagassi : on me parlait de 18 à 20 villages maravers des environs qui sont bien disposés et parlent de se convertir. Ici, à Kaluqumulai, d'où je vous écris, le P. Joganather me dit que les villages sanars des environs, une vingtaine environ, sont tout disposés à imiter leurs parents de Kaluqumulai, et à se faire chrétiens comme eux... Je vous parlais de 75 villages chrétiens : vous le voyez, tout fait espérer que d'ici quelques années, le nombre en sera doublé. Et alors ce ne seront plus six missionnaires qu'il faudra dans notre *pangou*, mais douze, quinze !.... Nous avons une dizaine d'écoles, il en faudrait 60 de plus.. »

Partout la même plainte : « *Messis multa, messis multa* ; j'ai six villages de païens qui m'attendent, environ un millier d'âmes, partout on sait les prières, et la ferveur que tous ces catéchumènes font paraître est merveilleuse.... J'ai reçu cinq fois la visite d'un village éloigné, converti depuis six mois. Tous ont appris les prières et se sont préparés au baptême presque par eux-mêmes. C'est à peine si une fois par mois un catéchiste du voisinage les a visités. Ils insistent toujours pour qu'un prêtre vienne au moins pour leur conférer le baptême. J'ai promis de l'envoyer au plus tôt. J'ai écrit à cinq missionnaires différents pour leur recommander ces pauvres gens. Chacun a cherché le moyen de répondre à cet appel, et tous jusqu'ici ont été retenus par un travail accablant... Voilà où nous en sommes. Y a-t-il eu des situations plus lamentables ? Nous sommes ici pour sauver les âmes qui se perdent par millions et nous ne le pouvons pas, faute de temps. » Faute d'hommes surtout, et faute de ressources.

Le personnel du diocèse de Trichinopoly comprenait en 1906-1907, un évêque (Mgr F. M. Barthe, S. J.), 96 prêtres de la

Compagnie dont 24 indigènes, 15 prêtres séculiers également indigènes, 11 séminaristes en cours d'études à Kandy et 17 scolastiques indigènes. Ajoutez une vingtaine de *sanniasis*, sorte de religieux laïques, catéchistes et maîtres d'école, une quarantaine de religieuses européennes et plus de 200 indiennes, environ 260 catéchistes, et 85 baptiseuses.

Sur une population totale de 5.576.000 habitants, les catholiques sont au nombre de 245.218, contre environ 104.000 protestants, avec 2.903 catéchumènes. La mission est divisée en 3 districts, 45 *pangus*, 1.093 églises et chapelles, 2.620 postes, et, dans les écoles, 14.229 enfants.

Ces chiffres mettent la mission du Maduré au tout premier rang des missions de l'Inde. Seul l'archidiocèse de Goa la dépasse avec ses 327.000 fidèles. Immédiatement après viennent celui de Colombo, 205.521 baptisés, et celui de Pondichéry 143.124. La semence jetée jadis le long de la côte des Paravers par saint François Xavier n'a donc pas encore épuisé toute sa fécondité. La moisson un instant ravagée par l'homme ennemi est plus abondante que jamais; elle déborde ses anciennes limites. C'est que l'esprit du grand apôtre est toujours là présent, présidant au travail de la grâce dans cette terre privilégiée.

X

Reste à parler de l'importante mission belge du Bengale occidental.

Durant les premières années, les Pères ont dû concentrer leur zèle dans les limites de Calcutta. Là encore, avant tout, il y avait des ruines à relever. Mais par bonheur, l'influence goanaise, très sensible, était cependant moins profonde qu'au Maduré et à Bombay. Donc on se partagea entre le collège et quelques paroisses de ville et de banlieue. Ces paroisses sont aujourd'hui au nombre de 6, avec écoles, hôpitaux, asiles, et toutes les œuvres indispensables dans une communauté catholique de 12.750 âmes.

Quant au collège de Saint François-Xavier, très vite, il se fit entre les établissements analogues de la capitale indienne, une place honorable. En 1894, il y était encore le seul qui

préparât à tous les examens universitaires, le M. A. (maîtrise ès arts) y compris. D'où ce résultat piquant : on vit assister aux classes jusqu'à de futurs ministres protestants. Il a donc largement rempli le but que se proposaient les fondateurs, relever le prestige intellectuel et moral du catholicisme. Il a aujourd'hui 769 élèves de races et de cultes variés.

On ne pouvait s'en tenir à ces œuvres urbaines. Les missionnaires aspiraient à entrer en pleine gentilité. Il est vrai, la gentilité les entourait de tous côtés, et de près, sans sortir même de Calcutta et de la banlieue. Mais le terrain était là singulièrement ingrat. Ceux qu'on appelle les Bengalis, qui vivent autour de la capitale, ont une réputation faite depuis longtemps. On les dit fourbes, lâches, sans scrupules, quoique intelligents et polis. Ils ont trop subi l'influence européenne. A leurs vices natifs ils en ont ajouté d'autres d'importation étrangère. De plus, vivant parmi vingt sectes protestantes, ils sont à l'égard du christianisme, quel qu'il soit, d'un complet scepticisme. Aussi les chrétiens indigènes de Calcutta appartiennent-ils en grande partie à des castes étrangères : ce sont surtout des Tamouls venus du sud, et qu'on appelle les Madrasis.

Mais, en s'éloignant un peu des centres civilisés, vers les jungles et les marécages du sud, par exemple, ou vers les montagnes de l'ouest, ne pourrait-on pas être plus heureux?

Tout d'abord on put croire que les premières conquêtes se feraient dans l'Orissa. C'est une région qui continue vers le sud le delta du Gange. En 1866, deux formidables famines venaient de ravager la contrée. On y était là au pays classique de la faim. Pas assez de pluies, trop de pluies, le résultat était toujours le même : la famine. Cette année là on avait commencé par la sécheresse et les moissons étaient brûlées en herbe. Puis la saison changea. Grossies démesurément par les pluies, trois rivières, qui entrelacent à cet endroit les canaux de leurs deltas, se répandirent sur les immenses plaines d'alluvions, couvrirent 27.500 hectares, et détruisirent les villages par milliers. Famine sur famine. Un quart de la population disparut, plus d'un million d'habitants. Que faire devant cette épouvantable misère ? La mission recueillit tout ce qu'elle put d'orphelins et bâtit pour eux la maison de Balasore (1868). Elle devait servir de

centre aux futures chrétientés de la région. Le résultat en conversions fut médiocre. L'Orissa ne compte encore aujourd'hui que deux stations, 633 baptisés, et 1100 catéchumènes. Mais cette stérilité s'explique assez. Ici, la population est purement hindoue, donc étroitement liée par le réseau infrangible des castes. Les *Ourias* ont tous les défauts de leurs frères les Bengalis. Par ailleurs leur pays est saint entre les terres saintes. Il se divise en quatre régions de pèlerinages, ou « parvis du ciel ». Là se trouve Djaganât, le célèbre sanctuaire de Vichnou, où plus de 500.000 dévôts viennent par année, de tous les points de l'Inde. L'idolâtrie indienne sous toutes ses formes s'y étale triomphante : fétichisme sanglant des races antochtones, culte fleuri des Védas, brahmanisme pur, les plus vieilles formes de l'hindouisme comme les plus neuves. Il y en a pour tous les goûts. C'est là qu'il faut venir étudier sur le vif les formidables obstacles moraux, sociaux, intellectuels, historiques, que l'Inde peut opposer à l'Evangile.

Ailleurs on put croire que le protestantisme avait travaillé pour ouvrir les voies à la foi romaine. Depuis quarante ans, il s'était fait son petit domaine dans cette partie de la Présidence qui s'étend entre Calcutta et la mer, ce qu'on appelle les XXIV Parganas, avec sa frange d'alluvions deltaïques marécageuses, les Sandarbans. Ils y avaient enregistré 15.000 prosélytes, et l'on se demandait pourquoi ne pas aller sur leurs brisées. Certains indices faisaient espérer de bons résultats. En 1868, le choléra ayant éclaté dans cette région malsaine, les ministres protestants s'étaient prudemment mis en sûreté. Indignés de cet abandon, plusieurs indigènes se tournèrent vers les catholiques, et le Père Goffinet répondit à leur appel. Il s'installa parmi eux. Sur son étroit canot, à travers les rivières et les étangs, il commença à aller de village en village, annonçant la parole de Dieu. En 1873, le Père E. Delplace vint le rejoindre et descendit plus avant vers la mer. D'autres encore les suivirent. Ils habitaient une hutte de paille, vivaient de la vie des indigènes, n'avaient guère pour menu que du riz et, les jours de fête, du poisson salé. Les pauvres païens et les protestants comprirent ce genre de dévouement. En trois ans les missionnaires eurent fondé entre le Mutlah et l'Hugly une

trentaine de chrétientés, avec 3.000 fidèles conquis en partie sur le protestantisme.

Cette même année, 1873, un autre missionnaire, le P. Schoff attaquait une autre région, le Burdwan, au nord et à l'ouest de Calcutta, véritable jardin du Bengale. Mais, dans ce pays riche, ce n'était pas aux riches qu'il fallait s'adresser pour faire accepter l'Evangile. Le Père s'en prit à une des castes les plus méprisées, les Haris, porteurs de palanquins, marchands de peaux et de cuir. Ils sont la lie du peuple, rejetés hors des villages, vivant en de misérables huttes, volant pour vivre, redoutés comme un fléau, et se compensant de leur misère dans les orgies. La difficulté fut grande de faire brèche parmi eux. Vingt fois, les supérieurs se demandèrent s'il ne fallait pas abandonner la partie. Aujourd'hui les Haris ont un joli village, des jardins proprets. L'ordre, la piété, la probité ont remplacé l'ivrognerie et la débauche d'autrefois. D'autres stations ont été fondées dans le Burdwan et comptent aujourd'hui 5.285 fidèles.

Dans ces divers districts c'est au pur système hindou que l'on se heurtait, à cette organisation sociale qui repose sur la hiérarchie des castes et y englobe si bien l'individu qu'il ne pourra se convertir sans déchoir, sans perdre sa caste, sans tomber dans la tourbe vile des gens hors la loi. Obstacle effrayant à la propagation de la foi, comme il ne s'en est rencontré nulle part ailleurs. Mais si l'on s'éloigne vers l'ouest du Bengale jusqu'au cœur de la province du Chota-Nagpore, tout change. On est en un pays de demi-sauvages : indigènes lamentables, refoulés sur les hauteurs et dans les forêts, il y a des siècles, par les conquérants aryens de la plaine. Ce sont les *Ouraons* (350.000), tribus d'origine dravidienne, petits, noirs comme des nègres, salés, souvent enduits de bouse de vache, tatoués, mais gais, braves gens, robustes, excellents ouvriers et s'intitulant eux-mêmes la « tribu du travail ». Puis les *Kôles*, de race plus ancienne, descendant peut-être des aborigènes : avec leur facies large et aplati, ils font songer aux Mongols. Ils se divisent en *Mundans*, *Hos*, *Kharvars*, *Larkas*, etc. Koles et Ouraons vivent de chasse et de petite culture. Quelques uns se sont laissés teinter de civilisation au contact de leurs vainqueurs. Les autres ont tout gardé de leurs

grossièreté première. Leur religion est des plus élémentaires : adoration vague d'un Dieu suprême, crainte du mauvais génie, domination des sorciers, culte des ancêtres, ce qu'on trouve un peu partout chez les sauvages fétichistes. Mais là, dans ce pauvre monde isolé, pas l'ombre d'orgueil, cet orgueil qui est au fond du système des castes hindoues, irréductible organe de la résistance à l'Evangile.

Or déjà, parmi les indigènes, les luthériens allemands avaient paru et dressé des listes de convertis. On donnait 50 roupies à qui se laissait inscrire. Quinze ministres s'employaient à ce facile apostolat, qui, en 1876, avait déjà coûté à la charité protestante 3.700.000 francs. Puis des anglicans étaient venus, et l'on comptait plus de 40.000 chrétiens. En 1869, le Père Stockmann se fixa, lui aussi, dans le Chota-Nagpore et ouvrit une mission à Chaibassa. Les premières années furent stériles. A la fin de 1873, il était parvenu à grouper une trentaine de Mundaris. En 1882, on avait 276 baptisés. Puis le nombre augmenta, et, vers 1885, on put avoir quatre résidences, une station visitée, et cinq prêtres.

En somme, à cette époque, toutes ces missions ne progressaient que très lentement : à peine si, par année, on pouvait enregistrer quelques centaines d'adultes baptisés. Soudain tout changea. A la station de Torpa, au Chota-Nagpore, en 1885, il y avait 50 fidèles. En janvier 1886, le missionnaire en comptait 300 ; 500 en avril, 900 au mois de juin, 1.157 en août, 2.700 en décembre, 10.000 en mai 1887, 35.000 à la fin de 1888. Et le mouvement continuait, et l'on demandait des bras pour ramasser toutes ces gerbes inespérées. C'était l'œuvre d'un jeune prêtre flamand, Constant Lievens. Mais quelles causes avaient déterminé cette poussée vers le catholicisme ?

Depuis longtemps, les indigènes de la montagne étaient indignement exploités par les petits magistrats hindous. Du jour où ils étaient parvenus à cultiver le sol et à gagner quelque argent, ils s'étaient vus accabler de corvées, de redevances, et d'impôts. On s'empara de leurs terres, et, libres encore quand ils n'avaient rien, maintenant qu'ils pouvaient avoir quelques roupies, ils étaient réduits à l'état de serfs et attachés à la glèbe. Dès lors, marchés conclus à coups de bâtons, amendes,

confiscations, statuts de police tout à l'avantage des hindous, la prison, la misère noire. Aucun contrôle dans la levée des taxes, pas de recours possible à la justice supérieure. Une révolte éclata, les oppresseurs eurent leurs biens ravagés, il y eut des massacres. Les Anglais intervinrent. Ils essayèrent d'améliorer le sort des indigènes, et leur créèrent, là où ils étaient la majorité, une administration nouvelle. Mais où prendre les fonctionnaires ? Les indigènes étaient trop primitifs pour de telles situations. Il fallut en revenir aux Hindous. Rien ne fut changé que les titres officiels donnés aux oppresseurs. Il y avait des cours de justice anglaises : mais pour de pauvres gens intimidés et sans appui, comment arriver jusqu'à elles ? Une nouvelle révolte allait éclater. Les luthériens se présentèrent, promirent leur protection à ceux qui se donneraient à eux. Quarante ou cinquante mille indigènes se laissèrent inscrire. Le gouvernement désapprouva cette espèce de marché qui pouvait amener des complications, mais les protestants avaient conquis sur les catholiques une terrible avance au Chota-Nagpore.

Pour regagner le terrain perdu, il n'y avait qu'une ressource, se dévouer d'une façon plus pratique et plus immédiate au bien des opprimés : ce fut l'œuvre du Père Lievens. Doué d'une extraordinaire facilité pour les langues, il apprit très vite et à fond, le bengali, l'hindi, le mundari, l'ouraon. Puis il se fit initier aux lois et coutumes locales ; fouillis inextricable, mais qu'il parvint à débrouiller en moins d'un an. Alors sa grande œuvre commença.

Il se fit devant les tribunaux locaux le défenseur de ses chrétiens. A la première plainte qui fut portée devant lui, il instruisit en personne le procès, se fit sa conviction, en appela à qui de droit et eut cause gagnée. Dès lors sa réputation fut faite : de tous les côtés on vint à lui. Sans interrompre ses prédications, ses catéchismes, ses courses, composant des cantiques, il devint le recours et le père des pauvres. Il n'était pas seul : d'autres missionnaires travaillaient près de lui. Mais il taillait tant de besogne à ses collaborateurs que les supérieurs finirent par s'inquiéter. Aurait-on jamais assez de moissonneurs pour tous les champs qu'il fauchait ? Le vide se faisait autour des protestants, et, pendant 7 ans, ce fut, au Chota-Nagpore comme

une marée montante de conversions. Conversions, il faut le noter, achetées fort cher, au prix même de la vie de l'apôtre. En 1892, épuisé de labeurs, de pauvreté, le Père Lievens revenait en Belgique où il ne tardait pas à mourrir. Mais il laissait derrière lui une œuvre nouvelle, éclose et épanouie avec une prodigieuse rapidité. De 1881 à 1894, le nombre des catholiques, dans le Bengale occidental avait monté de 16.000 61.312, plus 2.566 catéchumènes.

Depuis, les causes qui avaient amené ce mouvement de conversion ayant en partie disparu, le mouvement lui-même s'est ralenti. Mais il n'a pas cessé : à vrai dire, il s'est simplement déplacé. La partie de Chota-Nagpore où avait travaillé le P. Lievens, Ranchi, le Barwai, le Chéchari, pays des Ouraons et des Mundaris, voit aujourd'hui fleurir une jeune chrétienté fervente et joyeuse dans sa pauvreté. Le pays n'est plus reconnaissable. Les cantiques ont remplacé les anciens chants païens ; plus de danses immorales. Les idolâtres sont encore la majorité, et les protestants sont nombreux, mais la présence de trente à quarante mille fervents catholiques a changé l'aspect moral du pays. L'idolâtrie elle-même ne s'affiche plus autant et certains sacrifices ne se font plus en public.

Mais le pays actuel des conversions, c'est le Biru, au district de Lohardagga. Là, six missionnaires doivent suffire à administrer 3.000 néophytes et 25.000 catéchumènes. Un peu plus à l'ouest encore, la principauté du Jashpur réclame des missionnaires. Des Ouraons convertis ont été porter leur foi dans ce pays, et les indigènes maintenant demandent le baptême. Mouvement absolument désintéressé, car, à la première nouvelle que nombre de ses sujets voulaient passer au christianisme, le rajah entra en fureur : plusieurs néophytes furent jetés en prison et roués de coups. Ils ont tenu bon. Sur quoi le gouvernement anglais a rappelé le prince au respect des consciences. Dans un an ou deux, si Dieu donne des prêtres à ces braves gens, la mission du Bengale se sera augmentée de 40 à 50.000 Ouraons. Les dernières nouvelles nous apprennent que, du côté de Tongo, 15 villages viennent de se déclarer chrétiens. En signe de renonciation à l'idolâtrie, ils ont coupé leurs tresses de cheveux consacrées au démon, et en ont rempli deux paniers.

La mission du Bengale occidental, ouverte il y a 50 ans avec quelques milliers seulement de catholiques, comptait, en 1904, 106.000 baptisés ou catéchumènes ; 119.705 l'année suivante ; 126.529 en 1906, dont 44.759 catéchumènes. A lui seul, le Chota-Nagpore entre dans ce total pour 102.097 adhérents, dont 58.702 baptisés et 43.395 catéchumènes. Et sans doute, il faudrait doubler ces chiffres si, à l'ardente propagande luthérienne, on pouvait opposer vingt missionnaires de plus. Mais quoi ! à elle seule la province de Belgique doit suffire à ses trois missions du Bengale, de Ceylan et du Congo ! C'est là surtout qu'il faudrait des prêtres indigènes. La jeune mission du Chota-Nagpore ne tardera sans doute pas beaucoup à en fournir, car une école apostolique a été fondée à Ranchi, et donne de belles espérances. Mais encore et toujours, *messis multa, operarii autem pauci.*

En 1888, le diocèse de Calcutta s'était encore augmenté d'une annexe importante. Le district de Darjeeling, au bas de l'Hymalaya, fut détaché du diocèse de Patna et donné aux Jésuites. On voulait un collège catholique dans ce sanatorium de l'Inde anglaise. Le Père Depelchin, qui avait déjà ouvert celui de Calcutta, puis fondé la mission du Zambèze, fut chargé d'organiser la maison nouvelle. Aujourd'hui Saint-Joseph de Darjeeling compte 196 élèves, tous européens, se préparant aux carrières civiles. A Kurséong, dans le même district, se trouve le théologat central de toutes les missions indiennes de la Compagnie. Le philosophat est à Shembaganore, dans le Maduré.

Dans l'ensemble, le Bengale occidental compte 27 églises, 346 chapelles, 124 écoles avec 8.045 enfants, 1.419 élèves des écoles dominicales, deux grands collèges.

Le personnel se compose de 101 prêtres, 55 scolastiques 27 frères coadjuteurs, tous de la Compagnie : 34 frères des Ecoles chrétiennes, 158 religieuses.

Telle est, dans l'apostolat des Indes, au XIXe siècle, la part des Pères de la Compagnie de Jésus. Tout bien pesé, et tenant compte des circonstances qui ont changé, leurs travaux, en somme, n'ont pas été inférieurs à ceux de leurs devanciers.

Il reste énormément à faire, mais il a été beaucoup fait. Les œuvres d'éducation ont pris une extension que les anciennes missions n'avaient pas connue. Chose nouvelle aussi, des religieuses venues d'Europe ont pu organiser l'instruction des filles. Sur quelques points privilégiés, se sont manifestés des mouvements de conversions, qui ont pu consoler de longues années d'apparente stérilité. Maintenant donc, que la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Italie, continuent à envoyer des hommes et de l'argent ; avec le régime de liberté intelligente dont l'Angleterre a le secret, le bien ne cessera pas de s'étendre ; et, si les hautes castes se refusent à donner à l'Eglise autre chose que des recrues individuelles, séduites qu'elles sont par le rationalisme occidental, il restera toujours assez de castes plus humbles, chez lesquelles du moins l'obstacle à l'Evangile ne viendra pas de l'orgueil.

Les pays Musulmans

CHAPITRE VIII

—

LES PAYS MUSULMANS

I

Un dernier groupe de missions nous reste à visiter, celles des régions levantines et musulmanes. Arménie, Syrie, Egypte, toutes confiées aux Jésuites de la province, aujourd'hui dispersée, de Lyon.

Véritable Babel de races, de langues, de religions, à laquelle il ne manque même pas, çà et là, de vrais idolâtres, que cette Asie antérieure où l'Orient et l'Occident se touchent et se pénètrent. Les cultes s'y confondent avec les races, quitte à se morceler en des sectes sans fin.

Et d'abord les Musulmans, tous plus ou moins atteints de fanatisme : Turcs, Syriens, Egyptiens, Arabes, les Bédouins du désert et les Métualis du Liban. Puis certaines religions qui ne se rattachent que de loin à l'Islam et ne lui ont pris que certaines pratiques extérieures, comme celle des Druzes. Ensuite les chrétiens avec leurs rites multiples : — Grecs se disant « orthodoxes » et relevant de Constantinople, et Grecs unis ou Melchites, soumis à Rome : — Arméniens monophysites et Arméniens catholiques : — Coptes monophysites et Coptes catholiques : — Syriens Jacobites, et Syriens unis ; — Nestoriens et Chaldéens, et enfin les Maronites. Puis les groupements occidentaux, Latins, Russes, Protestants, Anglais, Allemands, Américains, et, pour conclure, les Juifs.

C'est dans ce milieu, le plus complexe qui soit au monde, que travaillent les missionnaires latins, eux aussi de toutes nations et de toutes robes.

Des Musulmans, rien à attendre, on le sait, que de rares conversions individuelles. Là, comme aux Indes, ce que l'on peut faire, c'est en leur ouvrant assez larges les portes des collèges catholiques, se faire connaître et estimer, et, par suite, atténuer les haines séculaires. D'ici à longtemps, on ne pourra espérer autre chose. Il en faut dire autant des Juifs. C'est donc avant tout sur l'élément chrétien qu'il faut agir : si possible, détacher du schisme et de l'hérésie aux cent nuances des âmes de bonne volonté ; par l'école, le collège, les œuvres de miséricorde, préparer de loin le retour à l'unité ; avec les maigres ressources de la charité catholique, abrité derrière le protectorat français, qui bientôt peut-être ne sera plus qu'un souvenir, lutter contre les millions des protestants et des Russes; surtout préserver les catholiques de la contagion hérétique et rationaliste ; élever par la piété et la science le niveau du clergé oriental ; fournir aux uniates des prêtres et des évêques dont la doctrine, la dignité de vie, le zèle, le dévouement à l'unité soient au niveau de ce qu'on peut rêver de plus idéal ; promouvoir la foi de Pierre et la soumission à Rome ; et cela, sans froisser aucune susceptibilité de race ou de rite, en respectant l'autonomie jalouse des églises orientales, et se souvenant toujours de la règle posée par Benoit XIV : « Les prêtres latins sont envoyés en Orient par le siège apostolique, uniquement pour être les aides et les soutiens des patriarches et des évêques. » Tâche infiniment délicate, où l'on a plus souvent la préoccupation de ne pas lâcher pied que la joie de conquérir, où l'on éprouve des déboires dont le secret est réservé aux supérieurs seuls et qu'il importe de cacher au public. Franciscains, Capucins, Jésuites, Dominicains, Carmes, Lazaristes, Assomptionistes, ont chacun reçu de Rome leur citadelle à défendre, dans cette guerre de sièges et d'assauts. Ce que nous disons des Jésuites donnera une idée de ce que font les autres à côté d'eux.

Les Pères de la Compagnie, qui, sous l'ancien régime, travaillèrent au Levant, furent en majeure partie des Français de la province de Lyon. L'alliance, un peu étrange, du Roi très Chrétien, descendant de saint Louis, avec le Sultan avait eu du moins ce bon résultat, qu'elle assurait aux missionnaires

une liberté relative. Entrés en Turquie sous le couvert des ambassadeurs d'Henri IV, les Jésuites purent y avoir un nombre assez considérable de postes. On les trouvait à Constantinople, en Anatolie, en Roumélie, en Arménie, en Mingrélie. D'autres allèrent, en Crimée, en Perse, en Syrie, en Égypte. Leurs stations les plus nombreuses étaient dans les îles de la mer Égée.

Nous n'avons pas à raconter leurs travaux. Dans la capitale de l'Empire ottoman, leur œuvre la plus chère, celle où ils rencontraient le moins d'opposition, était l'apostolat du bagne et des galères. Ils avaient aussi le soin des malades, et l'on a calculé qu'en deux siècles, 1583-1773, plus de cent de leurs missionnaires moururent de la peste. Ils étaient aussi prédicateurs, controversistes, écrivains : et, lorsque en 1816 l'épiscopat de Syrie demanda leur retour dans le Levant, il leur rendait ce précieux témoignage qu'ils « avaient porté le fardeau des missions avec amour et sollicitude, ne s'écartant en rien de la voie tracée par les instructions et décrets apostoliques et rendant ainsi d'éclatants services à l'église orientale..., qu'ils inspiraient la dévotion, maintenaient la paix et la tranquillité, enrichissaient l'église orientale de nombreux et excellents livres traduits ou composés par eux, livres si utiles que les fidèles les conservaient encore comme un trésor. »

Leur disparition fut, en ces pays comme ailleurs, saluée par les ennemis de l'unité romaine, à l'égal d'un triomphe. Les progrès de la foi en furent ralentis. Sur certains points, le catholicisme subit un mouvement de recul qui n'a pas encore été partout compensé. Du moins, là où s'exerçait l'influence française, on trouva aux Jésuites des successeurs, les Lazaristes, dont le seul défaut était le petit nombre.

Mais, dès qu'ils le purent, les Jésuites revinrent. En 1805, alors que, de la Compagnie, il ne subsistait que quelques maisons en Russie, ils réapparurent dans la mer Egée. A la suppression, quelques Pères sécularisés avaient pu rester à leur poste. L'un deux survivait encore, le P. Mortellaro. Il appela au secours, et deux Pères arrivèrent de Russie, à temps pour lui rendre officiellement son titre de Jésuite et recevoir son dernier soupir. Ils reprirent dans l'île de Tyne, puis dans celle de Syra,

l'œuvre à peine interrompue de leurs anciens. Ce fut l'origine des missions actuelles de la province de Sicile, dans l'Archipel. Ils y maintiennent le petit troupeau catholique perdu au milieu des Grecs. Et de même en Moravie : les Jésuites polonais de Galicie y ont quatre stations. Ceux de Venise ont un collège à Scutari, dans l'Albanie, en plein pays musulman, et quelques postes chez les catholiques de Dalmatie. Missions modestes dont toute l'histoire tiendrait en quelques colonnes de chiffres, la statistique des confessions entendues et des prédications.

II

Beaucoup plus importantes sont les œuvres de Syrie, d'Arménie et d'Egypte, confiées aux Pères de la province de Lyon.

En Syrie, l'initiative de leur retour vint des patriarches orientaux. Dès 1818, à peine la Compagnie de Jésus était-elle reconstituée, que ces prélats réclamèrent sa rentrée dans leurs églises, nous avons dit en quels termes louangeurs. Mais la requête était prématurée. Il fallait laisser aux Jésuites le temps de se réorganiser. On revint à la charge. Personne n'appuyait les suppliques avec plus d'instances que le préfet de la Propagande, le cardinal Mauro Capellari. L'heure ne paraissait pas encore venue d'y faire droit. Sur ces entrefaites, le cardinal devint pape. Aussitôt, Grégoire XVI, usant de son autorité, enjoignit aux Jésuites de répondre à l'appel du Liban (1831).

Peu après, les Pères Riccadonna et Planchet, avec le frère Henze, un Italien, un Français, un Allemand, arrivaient en Syrie et se mettaient à la disposition des prélats melchites. Ceux-ci, pour commencer, voulaient leur faire prendre la direction d'un séminaire grec, à Aïn-Tras, près de Beyrouth. Ils trouvèrent une maison vide et en ruines. Des difficultés délicates surgirent. Les élèves ne venaient pas. Le clergé grec recruté parmi les moines ne voyait pas l'utilité de l'œuvre, et jugeait très suffisante la formation reçue dans les couvents. Il fallait se tourner d'un autre côté. Le patriarche Maronite, un moment froissé de ce qu'on avait été d'abord aux Melchites, pensait à rouvrir le

séminaire que les anciens Jésuites avaient dirigé pour sa nation de 1728 à 1775. Mais l'endroit était trop près d'Antouras où les Lazaristes venaient de fonder un collège, et le père Riccadonna se récusa.

Que faire alors ? En ce temps là, le Liban était dans le plus complet désarroi. Méhemet-Ali, en guerre avec le Sultan, venait de s'emparer de la Syrie, qu'il devait retenir jusqu'en 1840. Parmi les émirs de la montagne, les uns tenaient pour l'Egypte, les autres pour la Turquie. Sur quoi, heureux de pêcher en eau trouble, les Druzes commençaient à massacrer les catholiques maronites, et les Maronites avaient leurs jours de revanche.

Or, du parti égyptien comme de l'autre, venaient aux missionnaires de pressantes invitations. L'émir Haïdar, qui tenait des Turcs son titre de caïmacan, et, au nom du Sultan, gouvernait ce qu'on appelait le territoire chrétien, leur fondait la station de Bikfaya, sur le versant occidental du Liban, à quinze kilomètres à l'est de Beyrouth. En même temps, le grand émir Béchir, partisan de l'Egypte, naguère encore suzerain de toute la montagne, leur donnait, sur l'autre versant, au bord de la plaine, dans un faubourg de Zahlé, la résidence de Muallakah.

Cette double donation mit fin aux hésitations.

Immédiatement le travail des missions put commencer : courses sans fin à travers la montagne, prédications et retraites dans les villages. En 1839, on parvenait, non sans peine, à se fixer en pleine population musulmane, à Beyrouth, et, en 1841, on y ouvrait une école. En même temps, on explorait les régions de l'est. Le Hauran, tout au seuil du désert, était alors presque inconnu des Européens. Les Jésuites y trouvèrent une population chrétienne méprisée, maltraitée, asservie par les Druzes et les Bédouins, sans prêtres, sans autels, absolument ignorante de ses devoirs, et stupéfaite qu'on vint, au nom de Rome, la visiter de si loin.

Cela, c'était l'apostolat proprement dit, consolant en somme, malgré les croix nécessaires. Voici maintenant les missions délicates, j'allais dire compromettantes, où le zèle doit s'envelopper de diplomatie. Un jour la Propagande ordonna aux Jésuites de Syrie d'aller en Mésopotamie faire une enquête sur les différends

survenus entre un délégué apostolique et le clergé, mettre la paix et faire accepter les décisions de Rome.

Une autre fois, il s'agit de soutenir contre les Turcs et les schismatiques un évêque grec converti, et d'organiser la mission chaldéenne des Pères Dominicains. Tant qu'enfin, le Père Planchet, instrument de la cour romaine en toutes ces négociations, se voit lui-même nommer délégué (1850), puis est sacré évêque à Mossoul (1853). En 1859, il devait mourir assassiné aux environs d'Orfa, au moment où il se rendait à Rome.

La mission durait depuis une douzaine d'années déjà. Elle dépendait directement du R. P. Général. Le personnel se recrutait un peu dans toutes les provinces : il y avait des Français, des Italiens, un Polonais, un Hanovrien. L'heure vint d'assigner la Syrie à une province déterminée. Le choix s'imposait presque. La province de Lyon, au XVIIe et au XVIIIe siècle, avait été chargée de représenter la Compagnie dans le Levant. Il n'y avait qu'à renouer la tradition, et la mission de Syrie lui fut rendue (1843).

La décision eut un résultat considérable, qui dépassa la sphère des intérêts religieux. Depuis des siècles, la France était populaire au Liban. Elle résumait, pour les Orientaux, tout l'Occident catholique. Pourtant ce n'est pas sa langue qu'on parlait sur les ports et qu'on enseignait dans les écoles. La majorité des missionnaires étant Franciscains d'Italie, avaient naturellement répandu l'usage de leur langue à eux, et c'est de l'italien que les marchands français eux-mêmes se servaient dans leurs transactions commerciales. Mais bientôt tout changea. Dans l'école de Beyrouth d'abord, puis dans les autres écoles qui allaient se multiplier au Liban, le français fut introduit. Il devint la langue officielle de l'enseignement, et même la langue usuelle dans toute la population européenne. Avec l'extension des œuvres catholiques de bienfaisance, rien ne pouvait contribuer davantage à augmenter l'influence française en Syrie.

De plus, cette même année 1843, on ouvrit enfin le séminaire indigène tant rêvé, et pour lequel surtout on était venu au Liban. C'était à Ghazir, dans un vieux palais abandonné, acheté à un émir de la montagne.

Le moment était propice. La paix venait d'être rétablie entre

Turcs et Egyptiens ; les Turcs, sérieusement avertis par la France, ne molestaient plus autant les chrétiens; les Druzes avaient cessé de terroriser le Liban. Donc, au mois d'août, le *Séminaire oriental* Saint François Xavier s'ouvrait plus que modestement avec..... 2 élèves. L'année se termina avec 25.

Mais la variété compensait le nombre. Tous les rites étaient représentés. Dès le début donc s'affirmait le caractère de ce nouvel établissement. Il n'était exclusif d'aucune des formes légitimes du catholicisme oriental. Toutes les églises, en communion avec Rome, pouvaient y envoyer leurs sujets. Il subsistait à côté des séminaires diocésains, se réservant à une élite, se donnant la tâche de préparer, pour les divers groupes, des prêtres mieux instruits, formés plus à fond, plus fidèles au centre de l'unité. Par ailleurs les élèves demeuraient attachés à leurs rites respectifs. On les instruisait, chaque catégorie à part, de tout ce qui concernait la langue, les usages, l'histoire, la liturgie de leur église. Ghazir, dès lors, devint un centre religieux important. Aux élèves ecclésiastiques recrutés dans les couvents maronites et grecs, s'adjoignirent des laïques, enfants des meilleures familles libanaises et européennes. Un moment vint où collège et séminaire furent séparés, — sauf pour les classes, — et eurent chacun leur vie distincte. En 1859, on avait 80 séminaristes et 120 collégiens. Déjà de jeunes prêtres orientaux sortaient de Ghazir solidement formés, et se donnaient aux travaux apostoliques sous la direction de leurs anciens maîtres.

A mesure que la mission étendait son champ d'action, les œuvres s'organisaient. En 1856, on essaya une société de catéchistes et de maîtres d'école, les Xavériens, dont malheureusement l'existence fut éphémère. Celle des maîtresses indigènes, les Mariamettes, fut plus durable. Elle subsiste toujours, fait un bien profond dans la population chrétienne et donne l'enseignement à près de 3500 enfants.

Dans le même temps, des résidences nouvelles étaient ouvertes à Zahlé (1853), à Saïda, l'ancienne Sidon (1857), à Deir el Qamar. Le besoin de lutter pied à pied avec les protestants amenait toujours en premier lieu la fondation d'une école. On pouvait se croire à l'aurore d'une période de paix et de progrès. Les Turcs avaient combattu auprès des Français en Crimée. La

défaite des Russes était un peu celle de tous les schismes d'Orient. Le prestige de la France catholique avait grandi. Le Sultan promettait égalité de justice pour tous, sans distinction de culte. Nous savons maintenant ce que cachaient ces beaux dehors. La guerre de Crimée s'était terminée en 1856. En 1860 éclataient les massacres de Syrie, réponse des musulmans purs aux concessions libérales de Constantinople.

Donc, guerre sainte préparée dans l'ombre, prédications fanatiques dans les mosquées, désorganisation savante du Liban, excitation des vieilles haines druzes contre les Maronites, et le reste qu'on a cent fois raconté.

Le 17 avril 1860, un incendie dévorait le couvent maronite de Deir el Qamar. Ce fut le signal des massacres. Le mouvement, méthodiquement organisé à Damas par le gouverneur, le chef religieux des Musulmans, les notables et un délégué de Beyrouth, se propagea dans tout le Liban. A la longue liste des martyrs, les Jésuites eurent l'honneur de fournir leur contingent. Le 18 juin, étaient tués à Zahlé le père Billotet et les frères Bonacina, Maksoud, Elias Jonas, et, le 21, à Deir el Qamar, le frère Haïdar-Habéiche. Beaucoup d'autres victimes avaient succombé auprès d'eux. A Beyrouth même, on était loin d'être en sécurité. Pas de nuit, où, de la ville, on ne vît flamber quelque village de la montagne. Tous les chemins déversaient sur la côte des flots de fuyards. Près de 8.000 chrétiens avaient péri déjà, 360 villages étaient détruits, 560 églises renversées, 42 couvents brûlés, 22 écoles en ruines. Persécution religieuse s'il en fut jamais, et nous espérons qu'un jour le Saint Siège reconnaîtra officiellement le titre de martyrs que nous ne pouvons nous empêcher de donner à ceux qui périrent en ces tristes journées.

Mais ce n'était encore que le premier acte de la tragédie. Le second devait se jouer à Damas, trois mois plus tard. Le 9 juillet, au bruit des fanfares de la garnison turque, l'égorgement en masse des chrétiens commença. Il dura trois jours, et c'est à la lettre que le sang coulait dans les rues. 8.500 personnes, 4 prélats, 50 prêtres syriens, tous les Franciscains furent tués ; 3.800 maisons détruites et 2 églises rasées. On sait la suite, l'intervention généreuse d'Abd-el-Kader et de ses

Algériens, l'arrêt du carnage, l'entrée en scène des troupes françaises, les appels à la charité, l'action des diplomates, les inconséquences de la politique, les indemnités et le reste.

Il fallait maintenant réparer le désastre et relever les ruines. Des comités de secours furent organisés, à la tête desquels nous trouvons l'abbé Lavigerie. La connaissance que les missionnaires avaient du Liban faisait d'eux les intermédiaires nécessaires entre les victimes et la charité. La maison des Jésuites, à Beyrouth, ne désemplissait pas de malheureux venant chercher du pain. Le père Badour surtout passait toute la journée à recevoir les réfugiés, à examiner leurs requêtes et à les transmettre à qui de droit, avec motif à l'appui. Il visitait les caravansérails où ils s'entassaient. Il y fallait une certaine intrépidité, car l'exaltation des Turcs n'était pas tombée, et plus d'une fois le sabre des soldats se leva sur sa tête.

Ces événements furent pour la mission l'origine de charges nouvelles. Avec l'argent recueilli par l'œuvre des Ecoles d'Orient, des orphelinats furent ouverts, et les Jésuites eurent les leurs à Malacqa, à Saïda, à Beyrouth. Ce fut aussi le point de départ d'un accroissement dans l'influence française au Levant : l'apostolat devait longtemps et largement en profiter.

III

Dans le même temps, les Jésuites de la province de Lyon travaillaient encore en Algérie.

On sait quelle lamentable erreur a longtemps présidé à la colonisation de cette France africaine.

C'était chose entendue, et même chez les meilleurs, que la religion n'y devait être pour rien. A tout prix il fallait éviter le prosélytisme et tout ce qui pouvait ressembler au désir de christianiser les indigènes. Le gouvernement de la Restauration, s'il eût duré, eût-il été aussi pusillanime ? Le programme des premiers conquérants comportait pour les indigènes la pleine liberté du passage à la vraie foi. Mais le renversement de la monarchie fut le triomphe de la libre-pensée, et l'on eut en Algérie ce spectacle bizarre d'une autorité conquérante nomi-

nalement chrétienne, et qui faisait tout pour humilier devant les vaincus la religion du vainqueur, l'amoindrir, la rendre impuissante. Elle n'avait de faveurs que pour l'Islam. A quoi il faut ajouter l'impiété des colons, officiers, magistrats, qui scandalisait si fort les Arabes, religieux jusque dans leurs erreurs.

En conséquence, lorsque l'évêché d'Alger fut fondé, il fut interdit au saint et zélé Mgr Dupuch (1838-1846) de s'occuper des Algériens ; les Européens devaient lui suffire. Grande stupeur et grande colère du gouvernement, quand il apprit qu'à Constantine, des Arabes venaient aux offices, chantaient des cantiques, applaudissaient à la lecture de l'Evangile. Un prêtre syrien parlant arabe débarqua à Alger. Il fut immédiatement arrêté et contraint de repartir. On imprimait un catéchisme en arabe, il fut interdit. Sous l'épiscopat de Mgr Pavy (1846-1866), cette absurde politique ne changea pas d'une ligne. Mgr Lavigerie (1867-1893) aura beau remuer ciel et terre, multiplier les démarches, il n'ébranlera qu'à peine ce bloc d'indifférence et de mauvais vouloir.

Les Jésuites furent en Algérie parmi les ouvriers de la première heure. Dès 1840, Mgr Dupuch leur confiait un petit orphelinat qu'il avait créé l'année précédente dans sa maison de campagne. Ce n'était pas les orphelins qui manquaient en Algérie, mais l'argent pour les entretenir. Le Père Brumauld estima qu'il fallait passer outre, élargir l'œuvre et se confier en Dieu. Donc, à six kilomètres au sud-ouest de la ville, il acheta l'ancienne maison de bains des deys d'Alger avec cent cinquante hectares de terre autour, et y transporta son petit monde. Il eut bientôt 150, 200 enfants ; il en avait 250 en 1848. L'endroit s'appelait Ben-Aknoun.

L'œuvre était populaire ; le Père, connu dans toute la ville. De café en café, il allait mendiant pour ses pensionnaires, faisant rafle des dessertes dans les hôtels, ramenant les gamins trouvés au coin des rues, sans père ni mère, déguenillés, malingres, vicieux. Avec de la patience, il les décrassait, moralisait, instruisait. Il leur donnait un métier. Le maréchal Bugeaud l'aimait, lui et son œuvre ; il l'aimait sans se douter qu'il fût Jésuite, et il ne l'aima pas moins quand il le sut. « Qu'il soit le diable, s'il le veut, s'écria-t-il, quand on vint lui révéler

l'affreux secret, il fait le bien en Algérie, que puis-je lui demander davantage ? Il sera toujours mon ami. »

Lui-même, en 1844, amena quelques Arabes au missionnaire : « Ce sont des orphelins ramassés sur le champ de bataille, lui dit-il ; élevez-les et tâchez d'en faire des chrétiens. Si vous réussissez, ceux-là du moins ne retourneront pas dans la brousse pour nous f.... des coups de fusil. »

L'orphelinat fut bientôt admirablement organisé. Les enfants étaient répartis en escouades, sous la direction d'une trentaine de frères, jardiniers, pépiniéristes, laboureurs, cordonniers, tailleurs, peintres, sculpteurs, horlogers. On eut une forge, une menuiserie, une boulangerie, un moulin.

Puis le directeur se demanda si l'on ne pourrait pas entrer en relations avec les indigènes. Ben-Aknoun était sur la route de Blidah. Il fit ouvrir en face de l'orphelinat une sorte de café pour les Arabes, avec salle pour les hommes et hangar pour les bêtes. A droite, une école ; au-dessus, des appartements pour les Pères. C'était une véritable *zaouïa*, avec des marabouts chrétiens, un point de rencontre excellent entre Français et indigènes, un terrain neutre où le fanatisme ne pouvait que s'éteindre au lieu de s'enflammer.

Les uns après les autres, tous les gouverneurs d'Algérie, aimèrent et protégèrent l'œuvre du Père Brumauld, Pélissier le duc d'Aumale, Mac-Mahon, l'amiral de Gueydon, le général Chanzy. Un jour, émerveillé des résultats obtenus, le général d'Hautpoul pressa le Père de fonder un nouvel orphelinat. Il y avait déjà 500 enfants à Ben-Aknoun, on pouvait essaimer. Le Père ne se fit pas prier ; un traité fut conclu entre les Jésuites et le gouvernement, et peu après un établissement nouveau s'ouvrait plus au sud, à Bouffarik.

Mais déjà le fondateur se demandait si l'on continuerait longtemps ainsi à recueillir sur place beaucoup d'orphelins. L'Algérie s'organisait, les émigrés s'acclimataient, la mortalité ne pouvait que diminuer, et, par suite, le nombre des enfants abandonnés. Pourquoi ne pas envoyer des orphelins de France ? Ils formeraient un excellent noyau de colons. L'idée fut goûtée, et les hôpitaux de Paris déversèrent sur l'Agérie 200 enfants trouvés ou fils d'indigents (1853).

En même temps, les Pères fondaient des collèges et des résidences, à Alger, Oran, Constantine. C'était pour les Européens. Mais les indigènes, ne pourrait-on enfin les aborder? En 1849, Mgr Pavy avait envoyé le P. Schembri étudier les tribus des environs de Sétif. Le Père s'installa près d'elles et gagna leur confiance. C'en fut assez, l'administration exigea son rappel. L'évêque alors sollicita du gouvernement une autorisation positive d'ouvrir la mission indigène avec le secours des Jésuites. La réponse ne vint pas, et comme, las d'attendre, il allait de l'avant, et chargeait les Lazaristes de son grand séminaire d'instruire une vingtaine de vagabonds arabes, on les dénonça à Paris pour détournement de mineurs.

Nous n'écrivons pas l'histoire religieuse de l'Algérie : seuls les Jésuites nous occupent ici, sans quoi, nous en aurions long à dire sur ce chapitre. Tandis que les Algériens reprochaient aux Français d'être sans foi, et de ne pas prier, qu'ils applaudissaient, quand, une fois par hasard, le christianisme parvenait à s'afficher, l'administration fondait des écoles musulmanes, un général faisait en chaire, dans une mosquée, l'éloge de l'Islam, on prêtait un vaisseau pour les pélerins de la Mecque, on interdisait aux religieuses d'accrocher à la muraille un crucifix, dans leur hôpital arabe. De jeunes prêtres, au grand séminaire, s'étaient groupés en un « Cénacle », pour se consacrer à la conversion des indigènes : ordre leur fut donné de se dissoudre (1855). Une seule ressource restait, prier. Donc, en 1857, le Père Ducat fonda l'association de N. D. d'Afrique, qui, dix ans après, comptait 80.000 enrôlés, et dont le mot d'ordre était celui du Sacré-Cœur : « Fiat unum ovile et unus pastor ».

Enfin on put croire que les autorités allaient se relâcher de leur inconcevable rigueur.

Depuis 1864, les Jésuites remplissaient les fonctions de curés et d'aumôniers militaires au Fort Napoléon, aujourd'hui Fort National, en Kabylie. De là, ils rayonnaient dans les environs et faisaient connaissance avec les tribus. Le P. Creuzat y fut bien vite populaire. Sa porte était toujours ouverte, et Dieu sait ce qui défila chez lui de misère, de malpropreté et de vice. A une trentaine d'enfants, il donnait des leçons de français. Deux ou trois villages allèrent jusqu'à lui offrir droit de cité.

Quelques jeunes gens, plus instruits, fils de marabouts, songeaient même à se convertir. Mais l'heure n'était pas venue : par prudence, à toutes leurs instances, le Père fit la sourde oreille.

Pouvait-on dire maintenant que l'action des missionnaires excitait le fanatisme ? Le Père et son sacristain, le « chan frère », comme disaient les indigènes, pour l'avoir entendu appeler « cher frère », s'étaient presque faits Kabyles. On leur offrait des terrains. Un village demandait que le Jésuite vint dans sa mosquée, apprendre aux enfants le « droit chemin ». Il n'y avait, semblait-il, qu'à laisser faire. Devenus chrétiens, ces braves gens n'en seraient que plus Français. Mais non, les Jésuites furent dénoncés pour attentats à la liberté de conscience ! Sur quoi, interdiction de visiter les malades, « sous couleur de charité ». L'administration fit proclamer dans les tribus, qu'elle n'était pour rien dans les agissements des Jésuites. Bref, il fallut cesser de voir les Kabyles et se renfermer strictement dans le ministère de curé des Français.

Que fut le résultat de cette politique ? En 1871, les Kabyles se révoltèrent. Or, à la tête des insurgés, marchaient les anciens élèves de l'école laïque et neutre des arts et métiers de Fort National. Ils se battaient au chant de la *Marseillaise*. On leur avait appris le français et les sciences, mais non pas à aimer la France. Après avoir, pendant 40 ans, ménagé l'Islam et caressé les Musulmans, voilà le fruit qu'on recueillait.

Faute d'autant plus grave dans le cas présent, que les habitants de la grande Kabylie, détestaient les Arabes, leurs vainqueurs et oppresseurs d'autrefois. De l'Islam, ils n'avaient qu'un vernis superficiel. La révolte fut réprimée ; mais, comme pour bien établir qu'on ignorait tout du pays et des indigènes, on leur imposa pour code le Coran qu'ils n'avaient jamais accepté, et, pour langue officielle, l'arabe qu'ils ne parlaient pas.

En ce temps là, Mgr Lavigerie était archevêque d'Alger. Tout le monde sait quelle énergie il mit à triompher des entraves administratives. Nous n'avons pas à résumer ici cette belle histoire. Disons seulement qu'à plusieurs reprises Dieu intervint pour forcer les hommes à entr'ouvrir au moins les barrières si obtinément fermées.

Un jour c'était le choléra, un autre jour la sécheresse, la

famine, les sauterelles, la misère. Une année, plus de 70.000 Algériens étaient morts de l'épidémie, un cinquième de la population. Il fallut organiser la charité. L'évêque recueillit à lui seul plus de 1800 orphelins. Il prétendait bien, en se chargeant d'eux, les élever de telle sorte qu'ils pussent opter en connaissance de cause entre les deux religions. C'était pousser très loin le respect de la liberté de conscience. On cria qu'il la violait. L'évêque avait contre lui le gouverneur de la colonie, Mac-Mahon ; il avait pour lui la population, le bon sens et le droit. Cette fois le droit l'emporta. Napoléon III reconnut en principe la liberté de l'apostolat.

La conséquence fut la transformation de Ben-Aknoun. L'archevêque loua aux Jésuites leur établissement, y installa ses orphelins indigènes, et laissa la direction spirituelle et morale aux Pères Dugat et Creuzat.

En même temps, il confiait aux Pères une mission délicate. Pie IX l'avait nommé délégué apostolique du Sahara et du Soudan (1868). Là-bas, dans les profondeurs du désert, chez les tribus insoumises, on ne se heurterait plus sans doute à l'intolérance administrative. Mais il lui fallait des hommes. La société des Pères Blancs fut fondée. Pour former les nouveaux apôtres à la vie de religieux et de missionnaires, il demanda aux Jésuites un maître des novices, le Père Terrasse. D'autres se mettaient à sa disposition pour explorer la lisière du désert. Le P. Rocher fut nommé curé de Laghouat, point extrême occupé par nos troupes. Le P. Olivier, son compagnon, tenait école pour les indigènes, soignait les malades et nouait des relations avec les tribus sahariennes. En 1851, il envoyait son rapport à l'archevêque. Tout faisait présager, disait-il, de la part des Touaregs, des Peuls, des Beni-Mzab un bon accueil. Sur quoi, fin 1872, les premiers Pères Blancs partirent. Quant aux Jésuites, leur mission temporaire était achevée ; ils se retirèrent. L'Eglise du Sahara était fondée.

Cependant on venait de reprendre la mission de Kabylie. La leçon donnée par l'insurrection de 1871 avait été comprise, en partie du moins. Les catholiques étaient au pouvoir. Le gouverneur d'Algérie, vice-amiral comte de Gueydon, après avoir protégé les missions sur toutes les plages du monde,

entendait bien les protéger aussi en Afrique. Autour de lui, on se rendait compte qu'il fallait gagner la confiance des indigènes, et, pour cela, ne pas s'isoler d'eux, se mêler un peu à leur vie. L'évêque obtint que ses missionnaires, Pères Blancs et Jésuites, pussent se fixer dans les tribus et ouvrir des écoles. Les Jésuites n'avaient pas été oubliés par les Kabyles. A la nouvelle qu'ils allaient revenir, on les invita dans quinze ou seize villages ; ils ne purent répondre à l'appel que des Beni-Fraouçen, et des Beni-Yeuni. Malheureusement l'amiral de Gueydon ne resta pas longtemps en charge. Lui parti, l'administration reprit ses traditions de tracasseries, de prudence étroite, de défiance à l'égard de l'Évangile. Une fois de plus, les missionnaires durent se renfermer dans un cercle étroit d'œuvres temporelles et neutres, écoles et dispensaires. Une chose pourtant restait acquise, les marabouts français avaient la confiance, le respect, l'amour des tribus. Cela dura sept à huit ans.

Mais les jours de la mission étaient comptés. On était en 1880. En ce temps là, le gouvernement violait le domicile des religieux, crochetait leurs portes, les jetait sur le pavé. Le 1er septembre, à Alger, à Constantine, à Oran, la police vint constater que les Jésuites n'avaient pas attendu la violence officielle : ils s'étaient dispersés spontanément. L'orphelinat de Bouffarik n'existait plus depuis 1872, l'administration n'ayant pas alors jugé à propos de renouveler le traité passé avec les Jésuites. Quant à celui de Ben-Aknoun, il fut fermé et vendu. On ne tarda pas à apprendre que le véritable acquéreur, dissimulé derrière un intermédiaire, était l'Etat lui-même. La maison de du Père Brumauld devenait succursale du lycée d'Alger.

Restaient les écoles de Kabylie. On s'y trouvait dans une délicate situation. L'action des Pères était arrivée à ce résultat que, rien qu'à Djema-Sahridj, chez les Beni-Frounçen, sur 140 élèves, 80 n'attendaient qu'un peu de liberté pour se faire baptiser. Plusieurs, pour suivre l'attrait de la grâce, allèrent jusqu'à s'expatrier. Soudain survint un de ces incidents fâcheux qui, la mauvaise foi aidant, sont inévitables, dès qu'on travaille à soustraire des âmes au démon. Une femme indigène avait confié son enfant aux missionnaires. Au bout de quelque temps, elle le réclama, prétendant n'avoir jamais donné son consen-

tement ; les missionnaires le lui avaient enlevé. Sur quoi, clameurs dans le clan radical. Les Jésuites, accusés de détournement de mineurs, étaient menacés de peines graves. Dans ces conditions, persuadés qu'il n'y avait pas pour eux de justice à attendre, ils se retirèrent (1881), allant porter ailleurs un zèle qui, là du moins, s'il était contrecarré, ne le serait que par des infidèles.

Cette destruction des œuvres algériennes, conséquence des expulsions de France, coïncidait avec le moment où la mission de la Nouvelle Orléans, détachée de la province de Lyon, se constituait en groupe autonome. Aux missionnaires ainsi rendus à eux-mêmes, on ne fut pas embarrassé pour trouver du travail. Les cadres de la mission de Syrie furent renforcés, le corps professoral de Beyrouth mis au grand complet ; l'orphelinat agricole de Tanaïl, au Liban, hérita des meilleurs ouvriers, pères et frères, de Ben-Aknoun, ainsi que de son plus cher trésor, l'image de N. D. de Consolata. Puis des champs nouveaux s'ouvrirent. La France invitait ceux qu'elle expulsait à s'occuper du Hauran. Mais déjà en 1879, Léon XIII avait envoyé des Jésuites en Egypte ; en 1881, il leur imposait de surcroît une mission en Arménie.

Ce sont toutes ces œuvres nouvelles qu'il nous faut maintenant parcourir. Commençons par l'Egypte.

IV

C'est encore d'un séminaire indigène qu'il s'agissait en 1879. La communauté copte catholique était bien réduite alors, presque insignifiante. Eglise intéressante pourtant et qui se rattachait aux origines les plus vénérables. Elle pouvait se réclamer de saint Athanase et de saint Cyrille, d'Origène, et de Clément, des grands docteurs, des grands martyrs, des grands anachorètes. De la florissante chrétienté égyptienne, dont l'histoire, pendant cinq ou six siècles, se mêle intimement à l'histoire générale de l'Eglise, que restait-il ? Un patriarcat qui remontait en ligne directe jusqu'à saint Marc, mais tombé dans l'hérésie monophysite ; un épiscopat figé dans l'insouciance, depuis des siècles condamné à l'inertie par la domination musul-

mane ; des couvents dans le désert, asiles d'ignorance ; une population d'environ 500.000 âmes dont la vie chrétienne était comme pétrie de superstition, guère différente en somme des Mahométans leurs maîtres et voisins. Quant aux catholiques, les seuls qui conservassent l'antique tradition alexandrine de l'union à Rome, ils étaient quelques milliers, épars le long du Nil, du Caire à Assouan. Une partie d'entre eux était confiée aux Pères Franciscains.

Au XVIIe siècle, des Jésuites français les avaient évangélisés (1687). La misère morale qu'ils purent constater dépassait tout ce qu'ils avaient prévu. Ils eurent un moment de découragement. Ils se mirent à l'œuvre pourtant, cherchant les chrétiens pour les instruire, et découvrant par surcroit l'ancienne Egypte des Pharaons. Chez les uniates, ils purent ramener l'usage des sacrements ; ils essayèrent de discuter avec les moines dans les couvents, de ramener quelques hérétiques à la foi romaine. Mais la plupart du temps, ils se heurtèrent à ce préjugé, qu'on n'était orthodoxe qu'à la condition d'anathématiser le concile de Chalcédoine.

Les Jésuites disparurent ; la nation copte continua à s'enliser dans son isolement et son apathie. Les catholiques n'échappaient guère à la langueur universelle. Leur clergé se mourait d'épuisement. Recrutement à peu près nul. Il n'y avait de vaillant que six ou sept anciens élèves de la Propagande. Dans cette détresse, Léon XIII enjoignit au Père Général, le R. P. Beckx de fonder au Caire un séminaire copte.

La maison s'ouvrait peu après avec 12 élèves. Pour lui fournir quelques ressources, on permit aux Pères de recevoir en même temps des élèves laïques dont la pension serait appliquée à l'entretien des séminaristes. Dans le même temps, pour profiter d'une occasion exceptionnelle, et sans trop savoir encore ce qu'on en ferait, on acheta un grand terrain à Alexandrie.

Le séminaire de la Sainte Famille fonctionnait déjà depuis trois ans, quand éclata la crise égyptienne. Tout faisait craindre une explosion de fanatisme musulman et des tueries analogues à celles du Liban et de Damas. Par prudence, la maison fut fermée, et les élèves évacués sur Beyrouth. Peu après l'Angleterre entrait en scène, Alexandrie était bombardée ; les insurgés incendiaient les quartiers européens ; les massacres commençaient, dans lesquels les Jésuites se virent à deux doigts de

la mort. Puis, insurrection d'Arabi Pacha. Quand la paix revint, parmi les ruines accumulées, il y avait le beau collège des Lazaristes d'Alexandrie. Les anciens directeurs renonçaient à le relever. Les Jésuites alors résolurent d'utiliser le terrain qu'ils avaient acheté, et ils y ouvrirent une maison d'éducation.

Ils s'étaient fait leur expérience de l'Egypte. Ils comprenaient que le Caire et Alexandrie étaient séparés par un antagonisme profond. Il fallait renoncer à voir les enfants d'une ville fréquenter le collège de l'autre. De plus les besoins étaient différents : le Caire exigeait dans l'instruction quelque chose de plus égyptien, et Alexandrie quelque chose de plus français Ce n'était donc pas seulement un collège que réclamaient les catholiques : il en fallait deux. Saint François Xavier d'Alexandrie eut son programme d'études, analogue à celui des maisons de France : la Sainte Famille du Caire, ses cours d'arabes et son baccalauréat égyptien ; les deux établissements contribuant pour leur large part à sauver quelque chose en Egypte de l'influence française, si fortement battue en brèche par l'Angleterre.

En 1887, on commença à s'occuper directement des missions de campagne. Il s'agissait de porter un peu de sève chrétienne aux fellahs catholiques épars dans la vallée du Nil, et, si la chose était possible, de faire quelques recrues parmi les Coptes séparés. Une résidence fut donc créée à Minieh, 250 kilomètres au sud du Caire, et, de là, les Pères se mirent à aller de village en village, prêchant et catéchisant, fondant des écoles, initiant les prêtres revenus de Beyrouth à la vie de curé et de missionnaire. Bientôt on trouva ce jeune clergé si bien fait à son ministère, que Léon XIII s'en servit pour créer la hiérarchie copte unie. Trois jeunes prêtres, — le plus âgé avait trente ans — furent faits évêques, et l'un d'eux, Mgr Cyrille Macaire, est aujourd'hui patriarche de sa nation. L'église égyptienne se réorganisait donc. Les petits séminaristes de la Sainte Famille continuaient à aller faire leur grand séminaire à Beyrouth. D'autres faisaient toutes leurs études au séminaire diocésain de Tahta, et en sortaient, curés plus pieux peut être que savants, mais en mesure de rendre immédiatement les services les plus indispensables.

C'est que, depuis une dizaine d'années, un mouvement notable

s'était manifesté vers l'unité, chez les Coptes de la haute Egypte. Des villages entiers s'offraient à quitter l'erreur. Il y en aurait eu bien plus encore si l'on avait eu plus de prêtres à leur donner, et plus d'écoles. Voilà 20 ans, on ne comptait guère plus de 4 à 5.000 coptes unis : en 1902 on avait enregistré déjà 11.190 retours. En 1905, le nombre des uniates était de 20.000, dont les quatre cinquièmes provenaient de conversions.

Les origines de cet ébranlement sont curieuses. Le protestantisme avait essayé de s'annexer les Coptes. De là, des écoles, des temples, des dispensaires, des hôpitaux. Le résultat le plus clair de cette agitation fut que la population chrétienne des bords du Nil sortit de son immobilité séculaire. Les erreurs monophysites furent ébranlées. On se familiarisa avec certaines idées jusque là tenues pour hérétiques. Bref le terrain se déblaya. En dépit des apparences, ce ne fut pas au profit des protestants. Ils ont beaucoup d'élèves, et assez peu d'adeptes. Il est vrai que le clergé schismatique ne refuse pas de frayer avec eux : on fait assaut de bon procédés. Le même local sert parfois aux deux cultes. On voit de nouveaux mariés recevoir, dans la même église, la bénédiction nuptiale des protestants, puis des schismatiques. Pour lui, le paysan égyptien se défie de ces étrangers et de leurs sectes multiples. Il ne voit pas le signe de la vérité dans ces divergences doctrinales. Le culte, le dogme des protestants, choquent trop de traditions séculaires. Il n'en va pas tout à fait de même du rite copte catholique. La question des deux natures et de la personne unique de Jésus-Christ, le dépasse un peu. Mais il retrouve chez les uniates, avec les mêmes apparences nationales, plus de piété, plus de zèle, plus de dévouement. Il est touché de voir les prêtres latins s'astreindre à garder certains de ses usages, comme les jeûnes fréquents et prolongés. Enfin il y a là aussi un patriarche et des évêques qui vont, viennent, se montrent, prêchent, visitent, officient, sont traités par le gouvernement avec tous les égards et tous les honneurs officiels.

La conversion des Coptes, si elle continue et s'accentue encore, surtout si, pour la soutenir, on parvient à multiplier les prêtres, pourrait avoir d'heureuses conséquences. Elle aurait son retentissement en Abyssinie, qui reconnait encore une cer-

taine suprématie chez le patriarche hérétique d'Alexandrie ; elle faciliterait l'évangélisation du Soudan, permettant d'y envoyer des prêtres moins suspects que les missionnaires européens. Mais pas de conversions sans écoles mutipliées. Tout village qui veut rentrer dans l'unité réclame un prêtre et une église, à tout le moins une école. Hélas ! il faut des fonds pour payer les maîtres et soutenir la concurrence protestante. Il faudrait avoir des locaux un peu moins misérables, autre chose qu'une écurie ou un corridor. Il faudrait pouvoir subvenir à l'entretien des prêtres. Quelque frugale que soit leur vie, c'est peu de n'avoir pour vivre que des honoraires de messe à 1 f. 25, alors que depuis deux ou trois ans le prix des denrées va se quadruplant, se quintuplant. Aussi les vocations se font rares dans les séminaires. Les parents ne consentent plus à laisser partir leur enfant, disant que plus tard il mourra de faim. Que sera donc l'avenir ? Que deviendront ces villages nombreux qui demandent encore à passer au catholicisme et que les évêques se refusent à incrire parce qu'ils n'ont ni curé à leur donner ni église à leur bâtir, et cela précisément à l'heure où les Coptes séparés, se réveillent, se réorganisent, fondent des écoles, empruntent aux protestants leurs méthodes, préparent des prêtres moins apathiques, plus actifs, mieux instruits ? Le temps des grandes conversions est-il fini ? Il reste cependant beaucoup à faire pour organiser, affermir les nouvelles chrétientés et glaner à côté.

Mais voici qui est plus consolant. Les Coptes séparés avaient, à l'instar des protestants, constitué des comités pour recueillir des cotisations, fonder des écoles, payer les maîtres. De leur côté, les principaux membres catholiques de la nation ont compris le sérieux et l'importance de l'œuvre des Pères. Les idées d'apostolat s'éveillent chez les laïques : les uns adoptent des écoles, les autres veulent contribuer à la construction d'une église. Tout cela est bon signe...

Pour eux, les Pères surveillent les 43 écoles qui sont à leur charge. « C'est, disent-ils, notre œuvre principale et la plus efficace. » Œuvre fatigante, car telle de ces écoles est à 200, 250 kilomètres de Minieh, la résidence centrale. Ils y reçoivent des enfants de tout rite et jusqu'à des musulmans. Ils donnent

autant de retraites et de missions que le leur permettent leurs forces. Ils visitent les villages dénués de prêtres ou les usines de sucreries éparses dans la province. Six prêtres sont occupés à ce laborieux ministère.

Quant aux deux collèges, avec leurs œuvres annexes, ils absorbent un personnel aussi nombreux que les maisons similaires de France, 50 prêtres, 15 scolastiques, 17 frères. St Francois Xavier d'Alexandrie a 150 élèves et celui du Caire 450. Il n'est peut-être pas inutile de le noter, les Jésuites français, dans leur œuvre d'éducation, ne trouvent chez les autorités anglaises que confiance et encouragement.

V

Léon XIII avait envoyé la Compagnie en Egypte l'année qui précéda les expulsions de 1880. L'année qui suivit, il l'envoya en Arménie.

Un jour qu'il recevait en audience le supérieur de Syrie, le Pape lui dit sans préambule : « Aimez-vous l'Arménie ? » — Et le Père, un peu surpris, mais qui entrevoyait de quoi il s'agissait, de répondre : « Sans doute, Saint Père, mais l'Arménie est loin de Beyrouth. Il y aurait là deux nouvelles langues à apprendre. Cependant si votre Sainteté nous envoie, nous irons. — Oui, reprit le pape, allez en Arménie, c'est *ma mission* ; vous m'en enverrez des nouvelles, *à moi* ».

Le Souverain Pontife, qui s'intéressait si vivement aux églises orientales, avait des raisons particulières de veiller sur celle-là. Elle sortait d'une crise violente. A la suite de certains règlements que Pie IX avait cru devoir leur imposer, les Arméniens unis s'étaient révoltés. Enfin, en 1878, le schisme avait pris fin ; le patriarche, Mgr Azarian, travaillait à panser les plaies et à faire oublier les discordes. Tâche délicate, car le peuple arménien n'est pas des plus faciles à mener. Il est remuant, agité, fait volontiers bande à part. Il ignore, assure-t-on, les autres communautés chrétiennes, qui le lui rendent en jalousie et en cruelle insouciance aux jours de malheur. Dans son pays d'origine, il a subi moins que d'autres l'influence unifiante des missionnaires latins. C'est que l'Arménie est loin,

moins abordable que l'Egypte, la Syrie, l'Archipel ; donc peu d'écoles, d'églises, d'hôpitaux soutenus par l'argent de l'Occident et dirigés par les prêtres et les religieux d'Italie ou de France ; par suite, peu d'échanges d'idées, l'isolement et tous ses dangers.

Pour aider au rapprochement des âmes, Léon XIII résolut d'envoyer des missionnaires latins dans les parties les plus délaissées de la région.

Des Français devaient y être bien reçus. Par tradition, l'Arménie était tout autre chose qu'anglaise ou américaine. Si la France avait su comprendre ses devoirs et ses intérêts, il y avait là un peuple qui ne demandait qu'à augmenter sa clientèle orientale. Les Arméniens jadis n'avaient-ils pas combattu contre les Turcs, à côté des croisés ? S'ils l'avaient oublié, on pouvait le leur rappeler. Or la France n'a rien fait pour eux, et c'est encore un pays où l'influence lui échappe au profit de rivaux plus avisés. Par bonheur, il y a encore les religieux qu'elle expulse et qui s'obstinent là, à travailler pour elle, sans elle.

Déjà les Pères Dominicains de la mission de Mossoul atteignaient ce pays par l'est, et avaient des stations dans ce qu'on appelle la Grande Arménie. La Petite Arménie fut confiée aux Jésuites. C'était une bande aux limites flottantes qui, partant du golfe d'Alexandrette, montait en s'élargissant vers la mer Noire. Pour villes principales, Adana, Césarée, Sivas, Tokat, Amasia, Marsivan, échelonnées à deux ou trois jours de distance. Pays montagneux, sans voie ferrée, sans service de voitures. De mauvais chemins infestés de brigands. Un climat qui va aux extrêmes : on étouffe en été dans les plaines fiévreuses de Cilicie ; on gèle en hiver à Sivas (1300 mètres d'altitude). La population est d'environ 2.300.000 habitants, dont 500.000 chrétiens. Sur ce dernier nombre, 14.000 sont protestants et 12.000 catholiques. Le reste est arménien-grégorien, c'est-à-dire monophysite.

Le plan élaboré par Mgr Azarian comportait l'établissement de sept résidences. Il fut réalisé en trois ans ; seule la ville d'Angora n'a pu avoir sa maison de missionnaires Jésuites. Amasia, Adana, Marsivan eurent la leur dès 1881, Sivas en 1882 et Césarée en 1883.

Chacun de ces postes a déjà sa longue chronique de luttes, de reculs, de victoires, de souffrances, de procès, dont le récit, pour intéresser, devrait être détaillé en de longues pages. Difficultés avec les autorités turques pour s'établir. Négociations sans fin pour conclure le moindre contrat. Tracasseries quand on voulait transformer en chapelle un local, et quel local parfois ! un entrepôt, une chambre, une coconnière, une étable à chameaux. Par dessus tout, on a vaillamment combattu pour les écoles, car les écoles, là comme ailleurs, sont encore le moyen le plus direct d'entrer en contact avec les chrétiens séparés et de leur faire connaître la foi romaine. Comme partout aussi en pays turc, il y a fallu beaucoup de patience et pas mal d'audace.

Ici, il faut céder devant le propriétaire de la maison qui rentre par force dans le local qu'il avait loué, et parvient à dérober le firman qui autorisait l'ouverture de l'école. Là, ce sont les maîtres eux-mêmes qui font cause commune avec les schismatiques, et provoquent la désertion des élèves. Ailleurs, ordre est donné par un gouverneur de démolir dans les 24 heures un édifice en construction, sans quoi l'autorité va intervenir. « Démolissez-vous mêmes », répond-on, et l'édifice est encore debout. Ordre de fermer : « Fermez vous-mêmes ! » et l'école continue à fonctionner. Ou bien les ouvriers sont jetés en prison, mis à l'amende, et les missionnaires obligés de se faire eux-mêmes maçons et manœuvres. En 1886, un firman de Constantinople enjoint de fermer toutes les écoles catholiques : donc, sentinelles mises aux portes, parents incarcérés ; puis pétitions, correspondance et télégrammes avec l'ambassadeur de France. Cela dure longtemps. Enfin on obtient gain de cause, et maintenant, — sauf les alertes nécessaires, pour rappeler qu'on est en Turquie, — les écoles fonctionnent en paix. Du reste, à défaut de la lutte avec les autorités, il reste les conflits sans cesse renaissants avec les communautés schismatiques, et, plus encore, la terrible concurrence protestante.

Mais sur un point la victoire a été complète : on a gagné la sympathie du public. En 1894, le choléra sévissait en Arménie. En certaines villes, à Césarée par exemple, autorités et médecins

s'éclipsèrent. Ailleurs les protestants payaient des gens pour distribuer les remèdes, mais se tenaient à distance. Le devoir des prêtres catholiques était clair, rester au poste, et y mourir s'il le fallait.

On sut bien vite qu'on pouvait compter sur eux et que leurs remèdes faisaient merveille. A Sivas, le Père Rougier en donne la formule à tous les médecins réunis, et elle est affichée par toute la ville. Debout à 3 h. du matin, les Pères ne se couchaient qu'à 10 heures. A la longue, leurs pieds gonflés par la fatigue refusaient de les porter. Quand, le matin, ils se mettaient en marche, chaque quartier déléguait auprès d'eux son représentant, afin de n'être pas oublié dans la tournée. « Nous avons vu les Jésuites de France, disait le peuple de Sivas, ils portent leur Dieu dans leur cœur. C'est à leurs écoles que nous enverrons nos enfants. » — « Ils ont planté la pierre », déclaraient plus laconiquement de vieux musulmans, c'est-à-dire ils ont acquis droit de cité. Même spectacle à Marsivan, à Tokat où le P. Mounier, et le F. Daronat succombèrent ; à Césarée, où le supérieur des Jésuites reçut du gouvernement français, ainsi que la supérieure des sœurs de Saint Joseph, une médaille d'honneur en or.

La population musulmane ne fut pas ingrate ; elle se souvint des bienfaits reçus quand éclatèrent les événements de 1895.

Nous avons dit plus haut que les Arméniens sont des isolés. Isolement tout relatif, qui les tient simplement à l'écart des autres Orientaux ; car ils ne se sont par ailleurs que trop mêlés aux Européens. Intelligents et avisés, beaucoup d'entre eux avaient senti le besoin d'entrer dans le mouvement scientifique moderne. Par malheur, ce n'est pas aux catholiques qu'ils ont été demander la science. Ils ont, en assez grand nombre, fréquenté les universités d'Occident, surtout celles d'Allemagne, et en sont revenus complètement incrédules. D'autres, à Londres et ailleurs, se sont affiliés aux sociétés secrètes, et il s'est constitué une jeune Arménie, comme ailleurs autrefois une jeune Italie, une jeune Allemagne, qui, sous couleur de nationalisme, propageait les théories radicales les plus avancées.

Or le terrain n'était que trop bien préparé à recevoir ces semences de révolution importées d'Angleterre. Le sol avait

été remué par le protestantisme. Voyant la nation scindée en deux, Arménie russe et Arménie turque, l'une aux mains du Tsar et asservie, l'autre relativement libre sous l'autorité du Sultan, mais divisée entre patriarches qui s'excommunient les uns les autres, les sectes américaines pensèrent qu'il n'y avait qu'à se présenter pour ramasser des prosélytes. Elles inondèrent le pays de bibles, de prédicants, de maîtres d'école. Collèges, orphelinats, hôpitaux, temples, dispensaires, se sont multipliés, tirant l'œil et forçant l'attention. Etablies depuis 60 ans, les missions protestantes ont dépensé des sommes énormes. Il y a là aujourd'hui environ 150 ministres avec une soixantaine d'auxiliaires indigènes. Leurs œuvres de presse sont solidement organisées. Ils ont, en turc et en arménien, une littérature de propagande déjà riche, 300 volumes et brochures, que distribuent 70 colpolteurs, un journal hebdomadaire avec 2500 abonnés. Par là, ils répandent la haine de Rome, et, du même coup, sans le vouloir certes, ils accélèrent la perte totale de la foi. La foi perdue ou ébranlée, les âmes sont mûres pour les pires doctrines.

Les Arméniens avaient à l'égard de leurs maîtres, les Turcs, de graves sujets de plaintes. Mais le tort de quelques-uns fut de s'organiser en sociétés secrètes d'allure nettement révolutionnaire. Le centre était à Londres. On assure que les missions anglo-américaines n'y restèrent pas étrangères. La Turquie répondit à sa façon. Cette fois elle s'arrangea pour ne pas provoquer l'intervention des puissances. C'était une question de famille qu'on allait régler entre soi. La vie des Européens et des Américains devait être respectée. Donc on ne toucha pas aux missionnaires. Ce fut la consigne venue de haut. En certains lieux ce fut aussi affaire de reconnaissance, et tout spécialement à Sivas.

Quant aux Arméniens catholiques, s'ils eurent beaucoup à souffrir au lendemain des massacres, du moins ils eurent peu de morts à déplorer. C'est que, on le savait en haut lieu, ils s'étaient tenus à l'écart du mouvement révolutionnaire : on n'avait pas à les punir. L'alerte n'en fut pas moins très angoissante. Les lendemains furent douloureux, car il y avait bien des ruines à relever. Mais on se remit vite au travail, et la mission reprit sa marche en avant, lente et normale.

Aujourd'hui il y a dans la Petite Arménie, à côté du clergé local séculier, 48 Jésuites, dont 32 prêtres, et 50 religieuses françaises (Saint Joseph de Cluny et Oblates de l'Assomption). Ces dernières font la classe, visitent les malades, etc. Les Pères confessent, prêchent, surveillent l'école. Ils y font même certains cours plus relevés, de mathématiques, de langues, de religion. Ces écoles sont au nombre de 10 pour les garçons, — celle de Tokat est un vrai petit collège — et de 12 pour les filles, comptant respectivement 1679 et 1630 élèves, soit un total de 22 écoles et de 3783 élèves dont seulement 504 catholiques (1905-1906). Cette œuvre capitale n'envisage pas l'avenir sans préoccupation. Le gouvernement ottoman est de plus en plus hostile. Il profite sans doute de ce que la France paraît disposée à ne plus protéger ses clients, les catholiques d'Orient, pour reprendre sa revanche des concessions passées. Et l'on s'attend à voir se multiplier les enquêtes, les règlements, les formalités. Il faut connaître l'administration turque et ses lenteurs pour se faire une idée des trésors de patience que vont avoir à accumuler les fondateurs d'écoles.

Les classes ont leurs annexes, catéchismes, retraites, congrégations, dispensaires, orphelinats, conférences de controverse, bibliothèques populaires. La visite des malades est une des choses qui gagnent le plus les sympathies. Tel frère parcourt de 12 à 15 villages par semaine, distribuant ses remèdes. « Toi, lui disait un rôdeur de mauvaise réputation, tu peux aller partout. Personne ne te fera rien. Vois-tu, pour nous il y a homme et homme, et, si nous faisons quelque mal, ce ne sera jamais à un homme comme toi. »

Les conversions d'élèves grégoriens, garçons et filles, ne sont pas rares, et elles ne vont guère sans luttes vraiment héroïques. On en pourrait citer qui ne se sont accomplies qu'après de longues séquestrations, des violences, des sorcelleries, des discussions avec les protestants appelés à la rescousse, des interrogatoires devant le tribunal musulman.

Mais d'où vient qu'il n'y en a pas davantage ? L'immense majorité des élèves appartient à l'église arménienne séparée. Or ils acceptent sans peine aucune l'enseignement tout catholique qui leur est donné. En dépit du credo de leurs prêtres, ils

croient à l'Immaculée Conception, prient pour leurs morts, aiment le pape, disent le chapelet, invoquent le Sacré-Cœur. Et cependant ils ne tirent pas la conclusion : il faut se faire catholique romain. Chez quelques uns c'est faiblesse. Chez d'autres, chez la plupart, la bonne foi, à en juger par les apparences, est complète. Pour eux, entre Romains et Grégoriens, il n'y a qu'une différence de rite, c'est-à-dire de nation. Ils sont nés ce qu'ils sont, et ils le restent. Peuvent-ils n'être pas Arméniens ? Personnellement ils acceptent le dogme et les dévotions de Rome, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Ce n'est pas leur faute si, entre Rome et leur rite national, il y a un malentendu. Le jour où Dieu leur fera la grâce de voir qu'il y a autre chose, sans doute, beaucoup n'oseront pas tirer la conséquence pratique, mais beaucoup la tireront, et les scènes d'héroïsme, de martyre même ne feront pas défaut.

Que sera l'avenir ? En certains endroits, des villages entiers viennent de demander à entrer dans l'unité romaine. Serait-ce le signal d'un grand mouvement ? Dieu le sait. Par ailleurs, si les Arméniens se sont agités en 1895, c'est qu'ils espéraient provoquer une intervention anglaise. L'Europe ne bougea pas, l'Angleterre pas plus que les autres nations. Abandonnés de ce côté, vont-ils se tourner du côté des Russes ? On se le demandait naguère, et les esprits étaient en travail dans ce sens. L'influence moscovite gagnait de jour en jour. Le moment n'était peut être pas loin où « le fruit serait prêt à tomber aux pieds du Tsar ». Mais voici la Russie elle-même en dissolution, les révoltes à l'état endémique dans le Caucase. L'Arménie toute entière aux Russes, n'était-ce pas la ruine certaine des missions catholiques ? et ne vaut-il pas mieux pour elles, en somme, rester sous l'autorité, quelque capricieuse qu'elle soit, de Constantinople ?

VI

Pendant que les missions plus jeunes d'Égypte et d'Arménie naissaient et grandissaient sous la bénédiction du pape, celle de Syrie continuait sans grands incidents sa marche ascendante.

Actuellement, 1907, elle occupe 91 prêtres, 34 scolastiques, 58 frères, en tout 183 religieux. Prenons la, telle qu'elle est aujourd'hui, après soixante quinze ans de travaux, en parcourant les diverses régions dont elle se compose.

Voici d'abord la partie la plus ancienne, le Liban. Quatre centres d'apostolat. Ghazir, au nord de Beyrouth, à une heure de la mer, sur le flanc de la montagne, pendant longtemps véritable centre de la mission. On y avait ces dernières années une maison d'études pratiques où les jeunes missionnaires faisaient leurs premières armes et s'exerçaient au difficile maniment de la langue arabe ; elle vient d'être transférée à Beyrouth. — Bikfaïa, en pleine montagne, à l'est de Beyrouth, avec son pèlerinage de N. D. de la Délivrance. — Beaucoup plus au sud, Saïda, l'ancienne Sidon ; c'est de là que les Pères visitent la Haute Galilée, où douze mille catholiques vivent épars au milieu des Métoualis, deux fois plus nombreux et Musulmans fanatiques. — Enfin, dans la Coelésyrie, immense vallée qui, orientée du nord au sud, sépare le Liban de l'Anti-Liban, la résidence de Zahlé, avec l'orphelinat voisin de Tanaïl, sa grande ferme, et le pèlerinage très fréquenté de N. D. de la Consolata.

De ces quatre centres, les Pères ne cessent de rayonner dans les paroisses. Ils partent ordinairement en juillet et ne rentrent parfois qu'après Pâques. D'abord, en été, tandis que les villageois sont aux champs, on s'occupe des retraites pastorales où l'on groupe des auditoires de 50 à 100 prêtres. Avec le mois d'octobre commencent les vraies missions, car le Liban est par exellence le pays des missions de campagne. On va de village en village, donnant à chacun, cinq, dix, vingt jours, prêchant trois ou quatre fois en vingt-quatre heures, et, quand la station touche à son terme, ne sortant du confessionnal que pour monter en chaire.

Les difficultés sont de toutes sortes. Parfois le village est divisé, et le mieux, pour ne froisser personne, est de loger dans quelque maison abandonnée. La mission alors est un vrai jeu d'équilibre. Heureux quand tout se clôt par une réconciliation générale. Ou bien il faut s'occuper du curé, lui remonter le moral, reprendre auprès des paroissiens l'enseignement mal donné, refaire le travail mal fait, et cela sans froisser personne. Parfois en-

core, c'est entre l'évêque et le peuple qu'il faut ménager un rapprochement. De graves intérêts sont en jeu et il s'agit de savoir si le village accomplira ses menaces de passer aux protestants.

Car les protestants sont là partout, et souvent il n'y a rien à faire. Ils sont venus, ils ont fondé une école, ouvert un dispensaire, ils sont les maîtres. Voilà cinquante ans que la lutte est engagée avec eux. Ils sont légion. A elle seule, la mission américaine, en 1894, comptait, hors de Beyrouth, 109 maîtres et maîtresses indigènes, 130 écoles élémentaires, 7.300 élèves, 23 églises, 80 lieux de réunion. Et il y en a bien d'autres. Le résultat de tant d'efforts et d'argent dépensé est surtout négatif : ils entravent l'action catholique, amoindrissent la foi, et préparent la voie à l'incrédulité pure et simple. Ils sont, pour le clergé catholique et les missionnaires latins, une menace perpétuelle. Qu'une difficulté survienne entre une paroisse et l'évêque, immédiatement, par inconscience plus que par malice quelque fois, on se donne aux protestants. Que l'autorité croie devoir céder, et fasse droit aux réclamations, on chasse les protestants avec le même entrain qu'on les avait appelés. Souvent aussi les choses ne se passent pas avec cette simplicité, et ce sont des luttes acharnées qu'il faut soutenir contre les mutins.

On les soutient comme on peut, et, avec la protection du Sacré-Cœur, on a encore de belles victoires à enregistrer. Seulement il s'agit ici beaucoup moins de conquêtes à faire que de positions à maintenir. Le combat n'en est pas moins rude, ni moins méritoire. Il se livre avant tout sur le terrain des écoles. Un ministre protestant, allant à Saïda, résumait autrefois très bien la situation : « Je vais ouvrir deux écoles, disait-il. — Comment deux ? — Oui, deux. Dès que j'aurai établi la première, les Jésuites viendront fonder la seconde ». Mais pourra-t-on continuer longtemps ce régime ? Les événements de France ont leur contre-coup douloureux dans toutes les missions, nulle part ailleurs plus que dans le Levant. Faute de ressources, les écoles se ferment. Les statistiques de 1900 portaient à 14.175 le nombre des enfants élevés au compte des Jésuites dans leurs 191 écoles primaires. Cinq ans plus tard, ils avaient dû fermer 43 écoles et, de ce chef, avaient perdu 1.088 élèves.

Or les protestants ne sont pas les seuls adversaires. Il faut compter aussi avec les Russes, qui ont pour eux l'argent, le nombre, et choquent beaucoup moins les catholiques indigènes par leurs divergences de dogme, que les protestants par leurs négations. Après tout, eux aussi, sont des Orientaux.

Mais plus terrible encore, parce qu'il est plus radical, est le péril révolutionnaire. Depuis longtemps les Européens avaient fondé en Syrie des loges maçonniques. Elles étaient sans grande action. Vint la fièvre d'émigration qui jeta tant de Libanais en Amérique, et jusqu'en Australie. Ils en revenaient un peu enrichis, mais parfois aussi, corrompus et enrôlés dans les sectes. Ces derniers temps, un français groupa tous ces éléments et les organisa. Le but qu'on se propose est de « laïciser » le Liban. On veut dépouiller de ses biens, qui sont considérables, le clergé tant séculier que régulier. C'est, dit-on, une sorte de 89, qui se prépare dans l'ombre, quelque chose comme ce qui vient de se passer aux Philippines. Mais la victime, ce sera cette fois le clergé indigène lui-même.

D'autres résidences ont été créées dans plusieurs grandes villes de l'intérieur, à Damas en 1872, à Alep en 1873, à Homs en 1882. Les travaux y consistent en prédications, soin des écoles, congrégations, catéchismes, retraites sacerdotales et autres missions, visites des pauvres, des malades, des prisonniers. Si nous faisions l'histoire détaillée de ces œuvres, il nous faudrait montrer les Jésuites d'Alep, aux prises pendant longtemps avec les traditions jansénistes, importées naguère par un prélat grec, ami du célèbre Ricci, évêque de Pistoie ; ceux de Homs se dévouant à maintes reprises au soin des cholériques, tâchant dans leurs écoles de soutenir la redoutable concurrence des Russes, et consolés déjà par la conversion de plusieurs milliers de Grecs ; ceux de Déir et Saïdat (Saïdé), avec leur sanctuaire de Notre Dame du Fort, surveillant leur petite école normale et donnant de consolantes missions chez les rudes et pauvres catholiques des environs ; ceux de Damas enfin, partageant avec d'autres religieux les ministères de la ville et de la banlieue.

Damas est surtout le centre des missions du Hauran.

C'était en 1880. Les Jésuites étaient expulsés de leurs maisons de France. On les forçait même à quitter leurs œuvres de

Kabylie et leur bel orphelinat agricole de Ben-Aknoun, près d'Alger. Or, ceux là même qui les chassaient d'Algérie les invitaient à aller servir la France ailleurs.

Au large de la Syrie, à la lisière du désert, est une région montueuse et volcanique, encore incomplètement explorée, le Basan des écrivains bibliques, la Hauranitide des Romains, aujourd'hui le Hauran. Cette province eut son temps de richesse et de splendeur. On y trouve les ruines de près de 300 villes. On y comptait jusqu'à 35 évêchés. Comme partout, la conquête musulmane amena la décadence. Aujourd'hui, il y a là 10.000 chrétiens pauvres asservis à 50.000 Druzes, et environ 20,000 Arabes nomades. Déjà les Jésuites avaient, à plusieurs reprises, visité ce pays perdu, mais sans y pouvoir rien faire de stable, absorbés qu'ils étaient par les besoins du Liban.

Chose assez bizarre, tandis que les Druzes de l'ouest acceptaient plutôt l'influence anglaise, ceux du Hauran manifestaient quelque sympathie pour la France. Le gouvernement de Jules Ferry et de Freycinet pensa qu'il fallait cultiver ces dispositions, et que nul n'y travaillerait mieux que les Jésuites. Ils acceptèrent d'autant plus volontiers qu'ils s'étaient installés à Damas précisément en vue du Hauran. De plus l'évêque, Mgr Haggiar, les appelait. Le prélat se trouvait dans une situation critique ; son clergé révolté, les sheiks de village menaçant de passer au schisme ou d'appeler des maîtres protestants.

L'arrivée du père Merle mit fin à cette agitation. Les Jésuites se fixèrent dans un vieux château démantelé. Ils créèrent des embryons d'écoles dont les Druzes eux-mêmes s'empressèrent de profiter. Les catholiques furent évangélisés. Il y eut, chez les schismatiques et jusque chez les Druzes, des conversions. Cela dura sept ou huit ans. L'ascendant du P. Merle grandissait. Il avait le droit de tout dire. Du fond même du grand désert, on venait vers lui en ambassade, le priant d'aller visiter les tribus. Mais le gouvernement turc finit par en prendre ombrage. Les tracasseries commencèrent ; comme toujours en ces régions musulmanes, le prétexte le plus futile suffisait. Un jour même, deux missionnaires, de passage dans le Hauran, furent, sans plus de façons, arrêtés et incarcérés. Cette fois, on crut avoir assez patienté et plainte fut portée à l'ambassade de Constan-

tinople. Mais les temps avaient changé. Les ministres d'alors se désintéressaient de ce qui avait intéressé les ministres de la veille. Le mot d'ordre de M. Spuller était : « Pas d'affaires ». Les Jésuites durent abandonner leur résidence (1889). La mission cependant continua. De Damas, les Pères vont encore chaque année, pendant le carême, visiter les chrétiens et inspecter les écoles.

VII

Terminons par le centre même de la mission, Beyrouth et ses œuvres.

On avait là une résidence depuis 1839, et, depuis 1841, une école. Il importait de faire davantage. Beyrouth, naguère petite ville musulmane de 15 à 20,000 âmes, était en passe de devenir grande cité, la clef de toute la Syrie. Elle s'imprégnait de plus en plus de civilisation occidentale. Déjà les protestants d'Amérique y avaient leurs bases d'opérations, école de médecine et collège décoré du nom d'université. Ils menaçaient de confisquer toute l'influence. Il y avait là, au point de vue patriotique comme au point de vue religieux, une lutte à engager. Le terrain était indiqué d'avance. Aux grandes écoles protestantes, il fallait opposer de grandes écoles catholiques. En conséquence il fut décidé que le collège-séminaire de Ghazir serait transféré à Beyrouth. Des aumônes furent recueillies précisément dans ces mêmes Etats-Unis qui subventionnaient en Syrie tant d'œuvres hérétiques. Puis, au milieu de mille difficultés avec les autorités musulmanes, un vaste local fut construit et aménagé. En octobre 1875, la rentrée se faisait à Beyrouth. On prit le titre d'Université : les presbytériens donnaient bien ce nom à leur collège. Les programmes furent élargis en conséquence, les études orientées dans un sens nettement français. On admit aux cours des élèves de tout culte et de toute race : latins, maronites, syriens, musulmans, druzes, israélites, schismatiques, — les non-catholiques restant cependant toujours la minorité. Le gouvernement français voulut bien, en faveur des jeunes gens étrangers qui désiraient suivre en France les cours de droit et de médecine, reconnaître l'équivalence du baccalauréat de Beyrouth avec le diplôme français.

Le collège a aujourd'hui 30 ans d'existence. Il comptait, en 1905, 464 élèves.

Lui aussi, le séminaire s'est amplifié dans ses programmes et dans son enseignement. Profitant des loisirs forcés que les décrets de 1880 faisaient aux religieux de France, on constitua pour la philosophie et la théologie un corps professoral complet. Bientôt Léon XIII confirmait le titre d'Université Saint-Joseph donné à l'établissement, avec le droit de conférer le doctorat en théologie. A partir de ce moment, le Séminaire Oriental grandit beaucoup en importance. Non pas en nombre, car ses élèves ne sont aujourd'hui (1907) guère plus de 67 ; mais c'est qu'il faut maintenir assez élevé le niveau des études. Et de fait la maison est déjà devenue comme la pépinière de l'épiscopat uni dans le Levant. En 1907, elle avait fourni 21 évêques dont trois patriarches. Quant aux prêtres, Syriens, Chaldéens, Grecs, Arméniens, Coptes, Maronites, Latins, anciens élèves de Ghazir et de Beyrouth, leur nombre est d'environ 230.

En 1882, une faculté de médecine vint compléter l'Université. Des docteurs francais occupent les chaires de médecine et de chirurgie; les autres, physique, chimie, etc., sont tenues par des Pères. Une grosse difficulté fut de faire reconnaître aux diplômes de Beyrouth une valeur officielle. De la part de la France, ce fut assez simple. Le nouvel établissement, considéré par notre gouvernement comme essentiellement français, avait quelque droit à ses faveurs. Donc, depuis 1887, un professeur de l'enseignement officiel, venait de Lyon, Montpellier, Paris, etc., présider le jury d'examen. Le diplôme alors délivré valait au moins pour les colonies. Quant au gouvernement turc, il fallut attendre jusqu'en 1899, pour en obtenir quelque chose. Son amour propre semblait être engagé à ne pas reconnaître des titres que lui-même n'avait pas conférés. Enfin on put s'entendre. Le gouvernement français consentit à étendre la valeur de son diplôme : désormais il valait même pour le territoire français ; seulement on envoyait trois examinateurs au lieu d'un. Constantinople alors se décida à en envoyer trois de son côté, et maintenant les docteurs sortis de l'Université Saint Joseph peuvent légalement exercer leur art dans les deux pays.

En 1906, la faculté de médecine avait 233 élèves, dont 54

israélites, et 52 protestants ou orientaux non catholiques. Elle a déjà fourni au Liban, à l'Egypte, à d'autres lieux encore un bon nombre de médecins sérieux, solides chrétiens, les plus précieux auxiliaires que les missionnaires puissent souhaiter.

Enfin, en 1902, le couronnement nécessaire a été mis à cette œuvre d'enseignement supérieur. Des cours publics ont été organisés, de syriaque, de copte, d'arabe, d'hébreu. Ajoutons l'archéologie, l'histoire, l'épigraphie classiques et syriennes, l'exégèse. Avec cette nouvelle *Faculté Orientale*, l'université de Beyrouth est aujourd'hui le centre scientifique le plus complètement organisé des régions levantines.

Mais on n'avait pas attendu cette création pour se faire une place honorable dans les études orientalistes. Par la force des choses, par les nécessités mêmes de l'apostolat, on avait depuis longtemps été conduit à mener de front la science et la prédication. Dès les premiers temps, on avait senti le besoin d'avoir une imprimerie et des journaux. Il le fallait pour lutter avec les presbytériens qui, depuis 1834, inondaient la Syrie de leurs productions. Mais en 1852 seulement la mission catholique put avoir ses ateliers, et bien modestes. Aujourd'hui ils sont de tout premier ordre.

Etablie d'abord pour fournir aux missionnaires des livres de piété en arabe et des opuscules de controverse, l'imprimerie n'avait pas tardé à viser plus haut. Elle a édité une nouvelle version arabe de la Bible, et les trois magnifiques volumes, parus en 1876, 1877 et 1880, sont un vrai chef d'œuvre de typographie. Malgré son prix élevé, il s'en est vendu près de 25.000 exemplaires. On imprimait encore pour les écoles des livres classiques à bon marché. Mais à partir de 1885, on commença à multiplier les publications philologiques : dictionnaires, grammaires, anthologies, éditions savantes. La réputation de l'atelier est si bien établie aujourd'hui, que, même d'Allemagne, on s'adresse aux presses de Beyrouth. Elles impriment ainsi pour la partie arabe le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* publié par M. J. B. Chabot.

L'Université a son journal *Al Bachir*, fondé en 1870, 2.000 abonnés, et peut-être 100.000 lecteurs ; — sa revue *Al Machriq*, fondée en 1898, 500 abonnés ; — ses

Mélanges de la Faculté orientale, dont le premier fascicule parut en 1906.

Ces publications ne vont pas sans tracasseries de la censure turque, tracasseries, dont on se fait difficilement une idée en Europe. Mais on marche de l'avant : malgré tout, l'imprimerie fait son œuvre apostolique, et c'est par centaines de mille qu'il faut compter les livres et opuscules lancés par elle dans le public du Levant.

Il n'y a pas à Saint Joseph que des classes, des laboratoires, des bibliothèques. Il y a l'église et ses œuvres, nombreuses congrégations, pour les élèves, les anciens élèves, les jeunes gens, les messieurs, les dames françaises, les dames arabes, les ouvriers. Cette dernière, fondée en 1863, par le Père Fiorowich, d'originale et sainte mémoire, compte aujourd'hui 2.000 membres. Elle est le centre de beaucoup d'autres bonnes œuvres : visite des malades et des prisons, adoration nocturne, société des jeunes gens, société des adolescents, patronage des jeunes apprentis, catéchisme du soir. Elle s'alimente spécialement dans les écoles. On s'est préoccupé de mettre à la tête de ces dernières des maîtres solidement vertueux, à l'âme apostolique. Ce fut le travail de longues années de sélection : mais aujourd'hui les écoles de Beyrouth confiées aux Pères de l'Université Saint Joseph, sont autant de centres vivants d'apostolat. Dans chacune d'elles, est constitué un corps d'élite, recruté parmi les enfants les plus intelligents et les plus énergiques, destinés à entraîner les autres dans la voie du devoir. Ce sont eux qui, tous les soirs, la nuit venue, passent deux heures à catéchiser les jeunes apprentis et les fils d'ouvriers. Quoi d'étonnant, si, dans ce milieu choisi, Dieu déjà se soit recruté de futurs religieux et de futurs prêtres ? Il y recrute surtout le personnel enseignant, et c'est une vraie école normale qui vit et grandit dans les écoles primaires, leur assurant l'avenir. Ces écoliers, devenus maîtres à leur tour, apportent à leur tâche un dévouement très méritoire, touchant comme rémunération à peine la moitié de ce que donnent à leurs professeurs les missions protestantes, refusant des emplois beaucoup plus lucratifs pour rester attachés tout le jour à leur population d'enfants.

Les résultats sont tangibles : en dépit de l'émigration, qui, tous les ans, draine profondément la population syrienne de Beyrouth, la congrégation grandit. Le niveau de la piété et des mœurs chrétiennes va toujours montant. Le bien se fait sentir, non pas seulement dans la ville, mais dans toute la Syrie, jusqu'en Amérique.

Très intéressante aussi est ce que nous pourrions appeler l'œuvre des va-nu-pieds. Le directeur de la congrégation, le P. Ed. Michel a trouvé le moyen de grouper une foule de petits déguenillés, maçons, teinturiers, cordonniers, cireurs de souliers, qui lui apportent pour tout avoir les vices de la rue. En quelques semaines le plus souvent, avec la grâce de Dieu et un peu de bonne volonté, la piété les transforme et ils ne sont plus reconnaissables.

Il va sans dire que ces œuvres ne représentent qu'une partie de ce que le catholicisme fait à Beyrouth. Les 40.000 fidèles de la ville, toute la population unie du Liban et de la Syrie ont bien d'autres apôtres. Tous, Jésuites, Lazaristes, Franciscains, religieuses, ont largement contribué à donner à la France, à entretenir, à étendre d'année en année, cette « belle clientèle » dont Gambetta parlait avec fierté, au temps où catholiques et anticléricaux pouvaient encore parfois se rencontrer sur le terrain du patriotisme pratique. Mais les temps sont changés. On se désintéresse de cette « France du dehors », dernier legs du passé. Lorsque les sectes auront achevé leurs œuvres au dedans, qu'en restera-t-il, et qui prendra la succession ? Déjà plus d'une nation a la main étendue pour saisir sa part. D'autres drapeaux flottent où l'on avait coutume de ne voir que les couleurs françaises. Le problème qui se posait devant nous à propos de Madagascar, nous le retrouvons, tout aussi angoissant en face de la Syrie.

CONCLUSION

Partis de l'Amérique du Nord, nous voici arrivés, par le Brésil et le Mexique, par l'Afrique et l'Australie, par les Philippines, la Chine et les Indes, aux bords de la Méditerranée. Nous avons essayé de dire ce que, sur toutes ces plages, au cours du XIXe siècle, ont accompli les Jésuites missionnaires.

Le tableau est fort incomplet. Puisse-t-il n'être pas trop inexact, et puissent les bons ouvriers y reconnaître sans trop d'efforts ce qu'ils ont voulu et ce qu'ils ont fait. Nous sommes les premiers à sentir qu'il manque bien des choses à ce petit travail.

Nous eussions voulu faire une place un peu plus large aux individus, glisser moins vite quand nous parlions d'un Père de Smet, d'un Père Lievens, d'un Père Brumauld, mais il eût fallu doubler et tripler le volume.

Il eût fallu, pour chaque mission, préciser plus que nous ne l'avons fait, le genre de difficultés auxquelles se heurte l'apostolat, le genre de vie que mènent les missionnaires, le genre d'épreuves qu'ils rencontrent. Mais seuls ils pourraient en parler avec compétence, ceux qui en ont l'expérience personnelle. Ce que nous pouvions faire, c'était, en puisant dans leurs lettres et dans leurs récits, ne pas trop défigurer les réalités. Et quand notre petit livre n'aurait d'autre résultat que d'inviter nos missionnaires à le reprendre eux-mêmes par la base, pour le faire plus complet et plus vrai, nous estimerions n'avoir point perdu notre temps.

Il eût été souhaitable aussi de moins isoler les Jésuites, de parler davantage de leurs collaborateurs, de les montrer, surtout en certains pays, dans le cadre que leur font tant d'autres excellents travailleurs, leurs voisins. L'œuvre est commune,

l'histoire devrait l'être aussi. Mais c'était élargir outre mesure le plan que nous nous étions tracé et entreprendre quelque chose comme un tableau général de l'apostolat catholique.

Puissent ces pages mieux faire connaître la Compagnie de Jésus, la vraie, non celle des romanciers et des pamphlétaires, mais celle qu'ont aimée, bénie et employée, Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII et Pie X.

L. J. C.

STATISTIQUE

DES

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Nous donnons ici les chiffres de 1907, tels qu'ils nous parviennent, au moment où nous terminons l'impression de cet ouvrage. Les missions sont groupées d'après la provenance des missionnaires. Notons cependant que le partage des champs de travail entre nationalités n'est pas si rigoureux qu'il n'admette un certain mélange. Et par exemple, parmi les Français de Chine, de Syrie, du Madure, il se trouvera un certain nombre de Syriens, de Chinois et d'Indiens, sans parler d'Italiens, d'Allemands, etc.

PROVENANCE.		MISSION.	Évêques.	Prêtres.	Frères Scolastiques.	Frères coadjuteurs.	Total.
Italiens.	Rome.	Brésil central	—	47	22	35	104
	Naples.	Nouv. Mexique, Colorado, Texas	—	60	35	28	123
	Sicile.	Iles de la mer Egée . .	—	8	—	7	15
	Turin.	Californie, Montagnes rocheuses, Alaska-sud	—	156	130	106	392
	Venise.	Mangalore	1	40	9	11	61
		Albanie (Turquie). . .	—	18	4	12	34
Espagnols.	Aragon.	Philippines	—	80	7	53	140
		Chili et Argentine. . .	—	168	30	115	313
	Castille.	Cuba	—	37	13	21	81
		Colombie	—	72	28	43	143
	Tolède.	Équateur et Pérou . .	—	100	14	50	164
Portugais.		Indes (Belgaum, Cochin)	—	7	—	2	9
		Macao et Timor . . .	—	12	2	4	18

PROVENANCE.		MISSION.	Évêques.	Prêtres.	Frères Scolastiques.	Frères coadjuteurs	Total.
		Bas Zambèze	—	16	1	12	29
Français.	Champagne.	Madagascar, Betsileo .	—	34	—	9	43
		Chine, Tchély S.E. . .	1	60	1	18	80
		Ceylan, Trincomali . .	1	12	1	2	16
	Paris.	Chine, Kiang-Nan . .	1	156	21	29	207
	Lyon.	Syrie	—	91	15	57	163
		Égypte	—	45	19	16	80
		Arménie.	—	36	—	14	50
	Toulouse.	Maduré	1	90	63	24	178
		Madagascar, Imerina .	2	52	8	19	81
Belges.		Bengale occidental . .	1	102	60	29	190
		Ceylan, Galle	1	16	2	3	22
		Kandy (séminaire) . .	—	7	6	1	14
		Congo, Kwango . . .	—	17	4	12	33
Hollandais.		Indes Néerlandaises . .	1	56	—	10	67
Allemands.		Bombay et Poona. . .	2	78	18	20	118
		Brésil, Rio Grande . .	—	104	24	67	195
Polonais.	Galicie.	Moldavie.	—	5	—	1	6
Anglais.		Guyane anglaise . . .	1	19	—	1	21
		Haut Zambèze	—	44	—	31	75
Irlandais.		Australie.	—	54	48	10	116
Américains.	Maryland.	Jamaïque	1	12	—	2	15
	Missouri.	Honduras anglais. . .	1	16	3	4	24
Canadiens.		Alaskanord	—	14	—	10	24
Mexicains.		Mexique (Indiens Tarahumaras)	—	11	2	7	20
		TOTAL . .	15	1852	1492	908	4267

TABLE GÉOGRAPHIQUE

	Pages.
Alaska	38
Albanie	208
Algérie	213
Archipel	6, 207
Argentine	55, 57
Arménie	225
Australie	108
Batavia	112
Bolivie	54
Bombay	168, 174
Brésil	59-62
Calcutta	163, 172
Californie	27, 28
Canada	26, 37
Cap	68
Caucase	7
Ceylan	183
Chili	56, 58
Chine	133
Colombie	49, 52
Colorado	27, 28
Congo	77
Costa-Rica	51
Dakota	31, 37
Égypte	220
Équateur	49, 52
États-Uuis	15
Fernando-Poo	66
Galle	185
Guatemala	51
Guyane anglaise	46
Guyane française	46
Honduras	45
Inde	161
Indes Néerlandaises	112
Jamaïque	45
Japon	156
Kandy	183
Kansas	20, 25, 26
Kiang-Nan	133
Klondike	38
Kwango	77
Madagascar	9, 87
Maduré	165, 172
Malabar	182
Mangalore	175
Matabéléland	68
Mexique	48
Missouri	16
Montagnes-Rocheuses	22, 29
Moravie	208
Mozambique	69
Nicaragua	51
Nouveau-Mexique	27, 28
Nouvelle-Orléans	26
Paraguay	54, 56
Pérou	54
Philippines	117
Rhodesia	71
Russie	6
Sahara	67
Sibérie	7
Soudan	67
Syrie	208, 231
Tchély S.-E.	138, 147, 155
Texas	27, 28
Trincomaly	185
Uruguay	56, 57
Zambèze	68

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
CHAPITRE I. — Amérique du Nord	15
» II. — Amérique latine	45
» III. — Afrique australe	65
» IV. — Madagascar	87
» V. — Océanie	106
» VI. — Chine	133
» VII. — Indes	161
» VIII. — Pays musulmans	205
CONCLUSION	241
STATISTIQUES	243
TABLE GÉOGRAPHIQUE	245

B-3558-1232-A-MYLAR
736-28T
5-cc

12 503 447

BV 2290 Brou, Alexandre,
.B88 Les jésuites
missionnaires au
XIXe siècle.

006844
BINDERY JUL 30 1969

AUG 16 '69

SWIFT LIBRARY

BV 2290 Brou, Alexandre,
.B88 Les jésuites
missionnaires au
XIXe siècle.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
12 503 447